HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DIXIÉME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez { BARROIS l'aîné, Quai des Augustins. SAVOYE, Libraire, rue Saint-Jacques. BARROIS le jeune, Quai des Augustins. }

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LIVRE VINGTIÉME.

FIN DE
L'HISTOIRE
DE
SYRACUSE.

CE VINGTIÉME Livre contient la fin de l'Hiſtoire de Syracuſe. Il peut ſe diviſer en trois parties. La premiére renferme le long régne d'Hiéron II. La ſeconde, le court régne d'Hiéronyme ſon petit-fils, les troubles de Syracuſe qui en furent la ſuite, le ſiége & la priſe de cette ville par Marcellus. La troiſiéme enfin, un précis abrégé de l'Hiſtoire de Syracuſe, avec quelques réflexions ſur le gouvernement & le caractére des Syracuſains, & ſur Archiméde.

ARTICLE PREMIER.

§. I. *Hiéron, ſecond du nom, eſt choiſi pour Capitaine Général à Syracuſe, & bientôt après nommé Roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la premiére guerre Punique.*

HIÉRON II deſcendoit de la famille de Gélon, qui avoit autrefois régné à Syracuſe. Comme ſa mere étoit d'une condition ſervile, Hiérocle ſon pere, ſelon la barbare coutume de ces tems-là, le fit expoſer peu de tems après ſa naiſſance, croyant que cet enfant deshonoroit la nobleſſe de ſa race. Si l'on en croit le récit fabuleux de Juſtin, des abeilles le nourrirent pendant pluſieurs jours. L'Oracle ayant déclaré que cet événement ſingulier étoit un préſage aſſuré de ſa future grandeur, Hiérocle le fit reporter à ſon logis, & l'éleva avec tous les ſoins poſſibles.

An. M. 3700. Av. J. C. 304. *Juſtin. l.* 23. c. 4.

L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvoit attendre. Il ſe diſtingua dans la ſuite entre tous ſes égaux par ſon adreſſe dans tous les exercices militaires, & par ſon courage dans les combats. Il mérita l'eſtime de Pyrrhus, & reçut de ſa main

plusieurs récompenses. Il étoit beau de visage, d'une grande taille, & d'une complexion robuste. Il [a] faisoit paroître beaucoup de douceur & d'honnêteté dans les conversations, de justice dans le maniement des affaires, de modération dans le commandement : de sorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de Roi, en ayant déja toutes les vertus.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse & leurs troupes, celles-ci, qui étoient dans le voisinage, élevérent Artémidore & Hiéron au souverain commandement, ce qui renfermoit toute l'autorité civile & militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, & ayant su gagner ceux qui étoient d'un parti contraire, & qui ne cherchoient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de sagesse & de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique très-mécontens de la liberté que s'étoient donné les soldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur com-

AN. M. 3729. AV. J. C. 275. *Polyb. l. 1. p. 8. 9.*

a In alloquio blandus, in negotio justus, in imperio moderatus: prorsus ut nihil ei regium deesse, præter regnum, videretur. *Justin.*

pétence, ne laissérent pas de lui conférer d'un consentement unanime le titre & le pouvoir de souverain Commandant.

Dès ses premiéres démarches, il fut aisé de juger que le nouveau Magistrat aspiroit à quelque chose de plus qu'à cette charge. En effet, voyant qu'à peine les troupes étoient sorties de la ville, que Syracuse étoit troublée par des esprits séditieux & amateurs de la nouveauté, il sentit de quelle importance il étoit qu'en son absence, & en celle de l'armée, il pût compter sur quelqu'un qui retînt la bourgeoisie dans le devoir. Leptine lui parut fort propre pour ce ministére. Il avoit beaucoup de gens dévoués à ses intérêts, & un grand crédit auprès du peuple. Hiéron se l'attacha pour toujours en épousant sa fille, & par cette même alliance il assura la tranquillité publique pour les tems où il seroit obligé de s'éloigner de Syracuse, & de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique bien plus hardi, mais bien moins légitime, le mit en sûreté & en repos pour toujours. Il avoit tout à craindre de la part des soldats étrangers, esprits remuans & mal intentionnés, sans respect pour leurs Commandans, sans affection pour

un Etat dont ils ne faiſoient point partie, uniquement occupés du deſir de dominer ou d'amaſſer de l'argent, & toujours préparés à la révolte; qui ayant été aſſez hardis pour s'arroger par l'élection des Magiſtrats un droit qui ne leur appartenoit point, étoient capables, ſur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aiſément qu'il n'en ſeroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtiment ne manqueroit pas d'irriter le reſte; & que l'unique moyen de faire ceſſer les troubles, étoit d'exterminer entiérement cette milice factieuſe, dont la licence & l'eſprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres, & les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zéle & un amour aveugle du bien public, & touché vivement auſſi par la vue des dangers auxquels il ſeroit expoſé à tout moment, il crut devoir en venir, pour le ſalut de la patrie & pour ſa propre ſûreté, à cette dure & fâcheuſe extrémité, qui étoit contraire à ſon caractére auſſi-bien qu'à l'équité, mais qui lui parut néceſſaire dans la conjoncture préſente. Il ſe mit donc en campagne ſous

prétexte d'attaquer les * Mamertins. Quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux : posta d'un côté les soldats qui étoient Syracusains, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. Il se mit à la tête des premiers comme pour faire une attaque, & laissa les autres exposés aux Mamertins qui les taillérent tous en piéces : après quoi il retourna tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles & des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de nouvelles troupes, & remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracusaines, qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Généraux furent faits prisonniers. A son retour,
An. M. 3730.
Av. J.C. 268.
il fut déclaré Roi par tous les citoyens de Syracuse, & ensuite par tous les

* *C'étoient des bandes originaires de Campanie, qu'Agathocle avoit prises à sa solde, & qui ensuite s'étoient emparées de Messine, après en avoir égorgé les principaux habitans.*

Alliés. Il s'étoit paſſé ſept ans depuis qu'il avoit été élevé à la ſuprême Magiſtrature.

Il ſeroit difficile de juſtifier la maniére dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui-même les ſoldats étrangers en mouvement, ce qui paroît aſſez vraiſemblable; ſoit qu'il ſe fût prété ſimplement à leur zéle, c'étoit une infidélité criminelle contre ſa patrie & contre l'autorité publique, à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par ſon exemple. Il eſt vrai que l'irrégularité de ſon entrée dans les Charges fut un peu corrigée par le conſentement que le peuple & les alliés y donnérent après coup. Mais peut-on dire que, dans de telles conjonctures, ce conſentement fût parfaitement libre? Pour ſon élection à la royauté, elle n'eut rien de forcé. Si ſon ambition ſecrette y eut quelque part, cette faute fut bien réparée par la maniére ſage & deſintéreſſée dont il s'y conduiſit pendant la longue durée de ſon régne & de ſa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé, dérangea entiérement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils livrérent leur citadelle : les autres réſolurent d'abandonner la ville aux Romains, & les firent prier de venir à

Dans l'histoire des Carthaginois. leur ſecours. C'eſt ce qui donna lieu à la premiére guerre Punique, comme je l'ai expoſé ailleurs.

Frontin. Stratag. l. 1. 6. p. 4. Appius Claudius Conſul ſe mit en mer pour aller au ſecours des Mamertins. Ne pouvant paſſer le détroit de Meſſine occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entrepriſe, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle, les ennemis qui bloquoient Meſſine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Appius revira de bord, & paſſa ſans danger.

Polyb. l. 1. p. 10. 11. Les Mamertins ayant, partie par menaces, partie par ſurpriſe, chaſſé de la citadelle l'Officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellérent Appius, & lui ouvrirent les portes de la ville. Peu de tems après les Carthaginois en formérent le ſiége, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ſes troupes aux leurs. Le Conſul Romain prit le parti de donner bataille, & attaqua premiérement les Syracuſains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage poſſible, mais ne put réſiſter à la valeur des Romains, & fut obligé de céder, & de ſe retirer à Syracuſe. Claudius ayant

remporté une ſemblable victoire ſur les Carthaginois, ſe vit maître de la campagne, s'avança juſqu'à Syracuſe, & ſongea même à l'aſſiéger.

La nouvelle des heureux ſuccès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome, y répandit une grande joie. Pour en profiter, on crut devoir faire de nouveaux efforts. Les deux Conſuls qu'on venoit de nommer, Manius-Otacilius & Manius-Valérius, eurent ordre de paſſer en Sicile. A leur arrivée, pluſieurs villes des Carthaginois& des Syracuſains ſe rendirent à diſcrétion.

An. M. 3741
Av.J. C. 263
Polyb. l. 1
p. 15, 16.

La conſternation de la Sicile, jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, fit concevoir à Hiéron quel ſeroit le ſuccès de la guerre qui commençoit. Ce Prince reconnut qu'il pouvoit compter ſur une amitié plus fidéle & plus conſtante de la part des Romains. Il ſavoit que les Carthaginois n'avoient pas renoncé au deſſein qu'ils avoient formé anciennement d'envahir toute la Sicile; &, s'ils ſe rendoient maîtres de Meſſine, il ſentoit bien que ſa puiſſance ne tiendroit à rien avec des voiſins ſi dangereux & ſi redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conſerver ſon royaume, que de laiſſer les Carthaginois aux priſes avec les Romains, bien aſſuré que la guerre

ſeroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques égales en force, & que tant qu'elles ſeroient aux mains, il n'avoit point à craindre d'être opprimé ni par l'une ni par l'autre. Il envoya donc aux Conſuls des Ambaſſadeurs, pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuſer leurs offres. On craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaſſent tous les paſſages pour les vivres : crainte d'autant mieux fondée, que les prémiéres troupes qui avoient traverſé le détroit, avoient beaucoup ſouffert de la diſette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les Légions en ſûreté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains ſans rançon ce qu'il avoit fait ſur eux de priſonniers, & qu'il leur payeroit cent talens d'argent.

Cent mille écus.

Depuis ce tems, Hiéron ne vit plus la guerre dans ſes Etats. Il n'y prit d'autre part que d'envoyer dans l'occaſion des ſecours aux Romains. Du reſte il régna en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'eſtime & l'amour de ſes ſujets. Jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommendable, & n'a joui plus long-tems des fruits de ſa ſageſſe & de ſa prudence. Pendant plus de cinquante ans qu'il vécut après avoir été nommé

Roi, tout étant en feu autour de lui par les cruelles guerres que se firent les deux plus puissans peuples du monde, il fut assez prudent & assez heureux pour n'en être que simple spectateur, & pour entendre seulement le bruit des armes qui ébranloit toutes les régions voisines, se conservant lui & son peuple dans une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion pendant la premiére guerre Punique, & sur-tout dans le siége d'Agrigente qui en fut comme l'ouverture, de quel secours étoit pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des tems où l'armée Romaine, sans lui, auroit été exposée à une extrême disette. *Polyb. p. 18.*

L'intervalle entre la fin de la premiére guerre Punique & le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un tems de paix & de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce Prince.

Polybe seulement nous apprend que les Carthaginois, dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essuyer contre les Etrangers ou Mercénaires, qui fut appellée la guerre d'Afrique, se voyant extrêmement pressés, eurent recours à leurs Alliés, & sur-tout au Roi Hié- AN. M. 3763. Av. J. C. 241. *Polyb. l. 1. p. 84.*

ron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandoient de lui. Ce Prince comprit que pour ſe maintenir en Sicile, il étoit de ſon intérêt que les Carthaginois euſſent le deſſus dans cette guerre, de peur que, ſi les Etrangers qui avoient déja remporté pluſieurs avantages contre les Carthaginois, venoient à prévaloir entiérement, ils ne trouvaſſent plus d'obſtacles à leurs projets, & qu'ils ne ſongeaſſent à porter leurs armes victorieuſes dans la Sicile. Peut-être auſſi, comme il étoit excellent politique, crut-il devoir ſe tenir en garde contre la trop grande puiſſance des Romains, qui ſeroient devenus maîtres abſolus, ſi les Carthaginois euſſent ſuccombé dans la guerre contre les révoltés.

Hiéron ne s'appliqua, pendant ce long intervalle de paix, qu'à rendre ſes ſujets heureux, & à réparer les maux que l'injuſte gouvernement d'Agathocle qui l'avoit précédé de quelques années, & les diſcordes inteſtines qui en furent la ſuite, leur avoient cauſés : digne occupation d'un Roi. Il y avoit dans le caractére des Syracuſains de la légéreté & de l'inconſtance, qui leur faiſoit prendre ſouvent des partis exceſſifs & violens : mais dans le fond ils avoient de la douceur & de l'équité,

& n'étoient point ennemis d'une soumission juste & raisonnable. La preuve en est que, lorsqu'on les gouvernoit avec modération & sagesse, comme fit Timoléon, ils respectoient l'autorité des loix & des Magistrats, & leur obéissoient avec joie.

Hiéron, dès qu'il étoit entré en charge, & qu'on lui eut confié la premiére Magistrature, avoit montré combien il détestoit la malheureuse politique des Tyrans, qui regardant les citoyens comme leurs ennemis, ne songeoient qu'à les affoiblir & à les intimider, & donnoient toute leur confiance aux soldats étrangers dont ils étoient toujours environnés. Il commença par mettre les armes entre les mains des citoyens, les forma avec soin aux exercices de la guerre, & les employa préférablement à tous les autres.

§. II. *Régne pacifique d'Hiéron. Il favorise particuliérement l'Agriculture. Il profite de l'habileté d'Archiméde son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la defense d'une place. Il meurt fort âgé, & fort regretté des peuples.*

QUAND Hiéron fut arrivé à la souveraine autorité, sa grande application

fut de bien perſuader à ſes ſujets, moins par des paroles que par ſa conduite, qu'il étoit infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte ni à leurs biens, ni à leur liberté. Il ſongea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il ſe regarda moins comme leur maître, que comme leur protecteur & leur pere. Avant ſon régne, l'Etat avoit été partagé en deux factions, celle des citoyens & celle des ſoldats, dont les différends, ſoutenus de part & d'autre avec beaucoup d'animoſité, avoient cauſé des maux infinis. Il s'appliqua à en éteindre tous les reſtes, & à arracher des eſprits juſqu'aux moindres ſemences de diviſion & de méſintelligence. Il paroît qu'il y réuſſit merveilleuſement, puiſque pendant un régne de plus de cinquante ans on ne voit point qu'aucune ſédition ni aucune révolte ſe ſoit élevée à Syracuſe, & en ait troublé le repos.

Ce qui contribua ſans doute le plus à conſerver cette tranquillité, fut le ſoin particulier que prit Hiéron de tenir ſes ſujets fort occupés; de bannir de ſes Etats l'oiſiveté & la fainéantiſe, mere de tous les vices, & ſource ordinaire des ſéditions; d'entretenir & d'augmenter la fertilité naturelle du

pays, & de mettre en honneur l'Agriculture, ce qui regardoit comme un moyen sûr de rendre ses peuples heureux & de répandre l'abondance dans son royaume. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe & met en mouvement une infinité de mains, qui sans cela demeureroient oisives & engourdies, attire dans un pays, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, & les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, & qui est le fruit légitime de leur travail & de leur industrie. C'est ici, & l'on ne peut trop le répéter, un des principaux soins d'un sage gouvernement & une des parties les plus essentielles d'une bonne & saine politique, mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entiérement. Il ne jugea pas indigne de la royauté d'étudier par lui-même & d'approfondir toutes les régles de l'Agriculture. Il se donna même la peine de composer sur cette matiére des Livres, dont la perte *Plin. l. 18, c. 3.* doit être bien regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une maniére encore plus digne d'un Roi. Le bled faisoit la principale richesse du pays, & le fonds le plus assuré des revenus du

Prince. Il crut donc que c'étoit-là une affaire capitale, qui demandoit toute ſon application & tous ſes ſoins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour aſſurer & rendre heureuſe la condition des Laboureurs qui compoſoient la plus nombreuſe partie de l'Etat, pour fixer les droits du Prince qui en tiroit ſon principal revenu, pour obvier aux déſordres qui pourroient s'y gliſſer, & pour prévenir les injuſtes vexations qu'on s'efforceroit peut-être dans la ſuite d'y introduire, Hiéron fit des réglemens ſi ſages, ſi raiſonnables, ſi pleins d'équité, ſi conformes en même tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le Code du pays, & furent toujours obſervés inviolablement comme une loi ſacrée, non ſeulement ſous ſon régne, mais dans tous les tems qui ſuivirent. Quand les Romains eurent réduit ſous leur pouvoir la ville & les Etats de Syracuſe, ils ne lui impoſérent point de nouveaux tributs, & a voulurent que

a Decumas lege Hieronica ſemper vendendas cenſuerunt, ut iis jucundior eſſet muneris illius functio, ſi ejus Regis, qui Siculis cariſſimus fuit, non ſolùm inſtituta, commutato imperio, verùm etiam nomen remaneret. *Cic. Orat. in Verr. de frum. n. 1. 5.*

toutes choſes fuſſent toujours réglées ſelon *les loix d'Hiéron*, afin que les Syracuſains, en changeant de maître, euſſent la conſolation de ne point changer de réglement, & de ſe voir conduits encore en quelque ſorte par un Prince dont le nom ſeul leur étoit toujours fort cher, & leur rendoit ces loix infiniment reſpectables.

J'ai dit qu'en Sicile le bled faiſoit un des principaux revenus du Prince : on lui en payoit la dixme, c'eſt-à-dire, la dixiéme partie. Ainſi il avoit intérêt que le pays fût bien cultivé, que toutes les terres fuſſent miſes en valeur, & qu'elles rapportaſſent beaucoup, puiſque ſon revenu augmentoit à proportion de la fertilité des terres. Ceux qui ramaſſoient cette dixme pour le Prince, laquelle lui étoit payée en nature & non en argent, s'appelloient *Decumani*, comme qui diroit *Fermiers des Dixmes.* Hiéron, dans les réglemens qu'il fit ſur ce ſujet, ne négligea pas ſes intérêts, & cela eſt d'un Prince ſage & économe. Il ſavoit qu'il eſt toujours à craindre que les gens de la campagne, qui regardent ſouvent comme un joug inſupportable les impôts les plus légitimes & les plus modérés, ne ſoient tentés de frauder les droits du Prince. Pour leur épargner cette ten-

tation, il [a] prit des précautions si justes & si exactes, que, soit, que le bled fût encore en épi, ou dans l'aire pour être battu, ou qu'il fût serré dans les greniers, ou qu'on en fît le transport, il n'étoit pas possible au Laboureur d'en rien détourner, ni de frauder le Fermier d'un seul grain, sans s'exposer à une très-grande punition. C'est Cicéron qui entre dans ce détail. Mais il ajoute aussitôt qu'Hiéron avoit pris les mêmes précautions contre l'avidité des Fermiers, à qui il n'étoit pas possible non plus de rien extorquer des Laboureurs au-delà de la dixme. Il paroît qu'Hiéron ne vouloit pas que, sous quelque prétexte que ce fût, on tirât les Laboureurs de leur demeure. En effet, dit Cicéron en invectivant contre Verrès qui les fatiguoit par de fréquens & de pénibles voyages, il est bien triste & bien fâcheux de tirer de pauvres Laboureurs de leur campagne à la ville, de leur charrue au barreau, du soin de cultiver les terres à celui de poursuivre un procès. *Miserum atque iniquum, ex agro homines traduci in*

Cicer. Ibid. n. 14.

Ibid, n. 16.

a Hieronica lex omnibus custodiis subjectum aratorem decumano tradit, ut neque in segetibus, neque in areis, neque in horreis, neque in amovendo, neque in asportando frumento, grano uno posset arator, sine maximâ pœnâ, fraudare decumanum. *Cicer. Verr. de frum. n.* 20.

forum, ab aratro ad ſubſellia, ab uſu rerum ruſticarum ad inſolitam litem atque judicium. Et d'ailleurs peuvent-ils ſe flatter, quelque bon droit qu'ils aient, qu'on leur rendra juſtice au préjudice des Fermiers? *Judicio ut arator decumanum perſequatur!*

Eſt-il un plus grand éloge d'un Roi, que ce que l'on voit ici? Hiéron pouvoit entreprendre des guerres, car il ne manquoit pas de courage; gagner des batailles, faire des conquêtes, étendre les bornes de ſes Etats. A ces conditions il paſſeroit pour un Héros dans l'eſprit de la plupart des hommes. De combien d'impôts auroit-il fallu charger les peuples! Combien de Laboureurs auroit-il fallu arracher de leurs terres! Combien de ſang en auroit-il couté pour remporter ces victoires! Et de qu'elle utilité euſſent elles été pour l'Etat? Hiéron, qui ſavoit en quoi conſiſte la ſolide gloire, mit la ſienne à gouverner ſagement ſon peuple, & à le rendre heureux. Au lieu de conquérir de nouveaux pays par la force des armes, il chercha à multiplier le ſien en quelque ſorte par la culture des terres, en les rendant plus fertiles que elles n'étoient & à multiplier réellement ſon peuple, ce qui fait la véritable force & la véritable richeſſe

d'un Etat, & qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raiſonnable de leur travail.

An. M. 3786. Av. J. C. 218. Liv. lib. 21. n. 50. 51.

Ce fut dans la ſeconde guerre Punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de ſon attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec ſa flotte toute équipée au-devant de Tib. Sempronius qui étoit arrivé à Meſſine, pour offrir ſes ſervices au Conſul, & l'aſſurer que dans l'âge avancé où il étoit, il feroit paroître le même zéle pour les intérêts du peuple Romain, qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la premiére guerre contre les Carthaginois. Il ſe chargea de fournir gratuitement du bled & des habits aux Légions du Conſul, & aux troupes des Alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flotte Romaine ſur celle des Carthaginois, le Conſul remercia le Roi de ſes offres avantageuſes, & n'en fit point alors d'uſage.

Liv. l. 22. n. 37. & 38

La fidélité inviolable d'Hiéron pour les Romains, qui eſt ſon caractére le plus marqué, parut encore avec plus d'éclat après leur défaite près du Lac de Thraſyméne. Ils avoient déja perdu trois batailles contre Annibal, toutes

plus malheureuſes & plus ſanglantes les unes que les autres. Hiéron, dans cette triſte conjoncture, envoya au port d'Oſtie une flotte chargée de vivres. Les Ambaſſadeurs de Syracuſe, ayant été introduits dans le Sénat, dirent:
» Qu'Hiéron leur maître avoit été auſſi
» vivement touché de la derniére diſ-
» grace qui leur étoit arrivée, que ſi
» elle lui eût été propre & perſonnelle.
» Que quoiqu'il ſût bien que la gran-
» deur du peuple Romain étoit preſ-
» que plus admirable dans les tems
» d'adverſité que dans les heureux ſuc-
» cès, il leur avoit envoyé tous les
» ſecours qu'on pouvoit attendre de
» bons & fidéles Alliés, & qu'il prioit
» inſtamment le Sénat de vouloir bien
» les accepter. Que préalablement à
» tout ils apportoient une Victoire *
» d'or de trois cents vingt livres pe-
» ſant : qu'ils daignaſſent la recevoir
» comme un augure favorable, &
» comme un gage des vœux que le
» Roi faiſoit pour leur proſpérité.
» Qu'ils avoient auſſi voituré avec eux
» trois cents mille boiſſeaux de fro-
» ment, & deux cents mille d'orge ;
» & que, ſi le peuple Romain en deſi-
» roit une plus grande quantité, Hié-
» ron en feroit tranſporter autant

* Victoriam auream pondo trecentum vigenti. *Liv.*

» qu'ils voudroient, & dans les lieux
» qu'ils déſigneroient. Qu'il ſavoit que
» le peuple Romain n'employoit dans
» ſes armées que des Citoyens & des
» Alliés : mais qu'il avoit vu dans leur
» camp des étrangers armés à la légére.
» Que par cette raiſon il leur avoit
» envoyé mille hommes, tant archers
» que frondeurs, afin qu'ils puſſent les
» oppoſer aux Baléares & aux Maures
» de l'armée d'Annibal ». Ils ajoutoient
à ce ſecours un conſeil fort ſalutaire,
qui étoit, » Que le Préteur qui vien-
» droit commander en Sicile, fît paſ-
» ſer une flotte en Afrique, afin de
» ſuſciter des affaires aux Carthaginois
» dans leur propre pays, & de les met-
» tre hors d'état par cette diverſion,
» d'envoyer des ſecours à Annibal ».

Le Sénat répondit aux Ambaſſadeurs
du Roi en des termes fort obligeans &
fort honorables : » Qu'Hiéron agiſſoit
» en Prince très généreux, & en Allié
» très-fidéle ; que depuis qu'il avoit
» contracté alliance avec les Romains,
» ſon attachement pour eux s'étoit tou-
» jours ſoutenu ſans aucune interrup-
» tion ; enfin qu'en tout tems & en
» tout lieu il les avoit puiſſamment
» & magnifiquement ſecourus. Que le
» peuple Romain étoit ſenſible comme

» il le devoit à une telle générosité. » Que quelques villes d'Italie avoient » déja présenté de l'or au peuple Ro- » main, qui après avoir marqué sa re- » connoissance, n'avoit pas cru devoir » l'accepter. Que la Victoire étoit d'un » augure trop favorable, pour ne pas » la recevoir. Qu'il la placeroit dans » le Capitole, c'est-à-dire dans le tem- » ple du grand Jupiter, afin qu'elle s'y » établît une demeure stable & per- » manente ». On remit aux Consuls tout le bled & l'orge dont la flotte étoit chargée, avec les archers & les frondeurs.

Valére [a] Maxime fait remarquer ici la noble & prudente libéralité d'Hiéron, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire aux Romains un présent qui montoit à trois cents vingt livres pesant d'or; puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir & empêcher leur refus. Il ne leur offre point cet or en espéces monnoyées, il connoissoit trop pour cela

a Trecenta millia modiûm tritici, & ducenta millia hordei, aurique ducenta & quadraginta pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum quòd nollet accipere, in habitum id victoriæ formavit, ut vos religione motos, munificentia sua uti cogeret: voluntate mittendi priùs, iterum providentia cavendi ne remitterentur, liberalis. *Val. Max. lib.* 4. *cap.* 8.

l'extrême délicateſſe du peuple Romain ; mais ſous la figure d'une Victoire, qu'ils n'oſeroient pas refuſer à cauſe du bon augure qu'elle ſembloit porter avec elle.

Il eſt beau de voir un Prince, dont les Etats étoient ſitués comme l'étoit Syracuſe par rapport à Carthage de qui elle avoit tout à craindre, dans des conjonctures où Rome paroiſſoit près de ſa ruine, lui demeurer conſtamment fidéle, & ſe déclarer hautement pour ſes intérêts, malgré tous les dangers auxquels l'expoſoit une demarche ſi hardie. Une politique plus prudente, pour parler le langage ordinaire, auroit peut-être attendu le ſuccès d'une nouvelle action, & ne ſe ſeroit pas ſi fort hâtée de ſe déclarer ſans néceſſité, & avec un danger extrême. De tels exemples ſont d'autant plus eſtimables, qu'ils ſont rares, & preſque inouis.

Je ne ſai pourtant, ſi, en bonne politique même, Hiéron ne devoit pas ſe conduire comme il fit. Le plus grand de tous les malheurs pour Syracuſe, étoit que les Carthaginois abattiſſent ou même affoibliſſent trop les Romains. Elle auroit été d'abord opprimée par Carthage, ſituée vis-à-vis, & à qui elle convenoit pour affermir ſon

commerce

commerce pour s'aſſurer l'empire de la mer, pour s'établir ſolidement dans la Sicile, & s'emparer de l'Iſle entiére. Il eût donc été imprudent de laiſſer ſuccomber ces Alliés, & de les abandonner lâchement aux Carthaginois, qui par cet abandon forcé, n'en ſeroient pas devenus meilleurs amis des Syracuſains. C'étoit un coup déciſif d'accourir promptement au ſecours des Romains: & puiſque Syracuſe périſſoit néceſſairement après Rome, il falloit tout riſquer pour ſauver Rome, ou périr avec elle.

Si les faits que nous a conſervé l'hiſtoire d'un régne ſi long & ſi heureux, ſont en petit nombre, ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce Prince, & nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ſes actions.

La ſomme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoya aux Rhodiens, & les préſens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur Iſle, & renverſé leur Coloſſe, ſont des marques illuſtres de ſa libéralité & de ſa magnificence. La modeſtie qui accompagna ſes préſens, en releve infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux ſtatues, qui repréſentoient le peuple de

Polyb. l. 5. p. 429.

Syracuſe mettant une couronne ſur la tête du peuple de Rhodes : comme ſi, dit Polybe, Hiéron, après avoir fait de ſi magnifiques préſens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet, un roi qui fait du bien à des étrangers, eſt avantageuſement récompenſé de ſa libéralité par le plaiſir qu'elle lui cauſe à lui-même, & par la gloire qu'elle lui procure.

On a une Idyle de Théocrite, (c'eſt la XVI) qui porte le nom du Roi dont nous parlons, où ce Poéte ſemble reprocher tacitement à ce Prince de mal payer les vers qu'on faiſoit à ſon honneur. Mais la maniére baſſe dont il mandie en quelque ſorte une récompenſe pour les vers qu'il médite, donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien plus juſtement ſur le Poéte, que ſur le Prince, connu & recommandable, comme nous venons de le voir, par ſes libéralités.

Plutar. in Marc. p. 305. 306. C'eſt au bon goût & à l'attention ſinguliére d'Hiéron pour tout ce qui concernoit le bien public, que Syracuſe fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont nous verrons bientôt qu'elle fit un ſi grand uſage, lorſque elle fut aſſiégée par les Romains. Quoique ce Prince parût tout occupé des

ſoins de la paix & de l'intérieur du royaume, il ne négligeoit point ceux de la guerre, perſuadé que le plus ſûr moyen de conſerver la tranquillité de ſes Etats étoit de ſe tenir toujours prêt à faire la guerre aux voiſins injuſtes qui tenteroient de la troubler. Il ſut profiter de l'avantage qu'il avoit de poſſéder dans ſes Etats le plus ſavant Géométre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archiméde. Il étoit illuſtre, non ſeulement par ſa grande habileté dans la Géométrie, mais par ſa naiſſance, puiſqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement ſenſible aux plaiſirs de l'eſprit, & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une ſcience, dont les ſpéculations ſublimes ſur des vérités purement intelligibles & ſpirituelles, & tout-à-fait ſéparées de la matiére, ont un attrait pour les Savans du premier ordre, qui ne leur laiſſe preſque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet.

Hiéron eut pourtant aſſez de pouvoir ſur Archiméde, pour l'engager à deſcendre de ſes hautes ſpéculations à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, mais qui eſt conduite par

l'eſprit. Il le preſſoit ſans ceſſe de ne pas toujours donner l'eſſor à ſon Art vers des objets immatériels & abſtraits, de le rabaiſſer ſur les choſes ſenſibles & corporelles, & de rendre ſes raiſonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'expérience avec les choſes d'uſage.

Archiméde entretenoit ſouvent le Roi, qui l'écoutoit toujours avec une grande attention & un extrême plaiſir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des forces mouvantes, il s'appliqua à lui démontrer, *Qu'avec une force donnée, on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* S'applaudiſſant enſuite de la force de ſa démonſtration, il oſa ſe vanter que s'il avoit une autre Terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à ſa fantaiſie en paſſant dans l'autre. Le Roi, étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même ſa propoſition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archiméde ſe met en devoir de ſatisfaire la juſte & raiſonnable curioſité de ſon parent & de ſon ami. Il choiſit une des galéres qui étoit dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait mettre

ſa charge ordinaire, & par deſſus ſa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Enſuite, ſe mettant à quelque diſtance, aſſis à ſon aiſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en remuant ſeulement de la main, le bout d'une machine à pluſieurs cordes & poulies qu'il avoit préparée, il ramena la galére à lui par terre auſſi doucement & auſſi uniment, que ſi elle n'eût fait que fendre les flots.

Le Roi, à la vue d'un ſi prodigieux effet des forces mouvantes, étoit tout hors de lui, & jugeant par cet eſſai de la puiſſance de cet Art, il pria inſtamment Archiméde de lui faire pluſieurs ſortes de machines & de batteries pour les ſiéges & pour les aſſauts, tant pour la défenſe que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois ſi les ſublimes connoiſſances dont nous parlons conviennent à un Roi, & ſi l'étude des Arts & des Sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune Prince. Ce que nous liſons ici en montre l'utilité. Si le Roi Hiéron eût été ſans goût & ſans curioſité, & qu'il ne ſe fût occupé que de ſes plaiſirs, Archiméde ſeroit demeuré tranquille dans ſon cabinet, & toutes ſes rares connoiſſances n'au-

roient été d'aucune utilité pour ſes ſujets. Combien de tréſors de ſcience demeurent enſevelis dans les ténébres, & enfouis pour ainſi dire en terre, parce que les Princes ne font aucun cas des Savans, & les regardent comme des hommes inutiles à l'Etat! Mais lorſque, dans leur jeuneſſe, ils ont pris une légere teinture des Arts & des Sciences, car c'eſt où ſe doit borner l'étude des Princes ſur ce point, ils font cas de ceux qui s'y diſtinguent, ils s'entretiennent quelquefois avec eux, ils les mettent en honneur, & par cette glorieuſe protection ils donnent lieu à de précieuſes découvertes dont l'Etat ſe reſſent utilement. Syracuſe eut cette obligation à ſon Roi; & ce fut ſans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue: car il fut élevé avec grand ſoin.

Ce qui a été dit juſqu'ici d'Archiméde, & bien plus encore ce qui ſera bientôt dit de ces admirables machines de guerre qui ſeront employées au ſiége de Syracuſe, montre quel tort on auroit de mépriſer ces ſciences ſublimes & ſpéculatives, qui ne s'occupent que de rapports abſtraits & d'idées ſimples. Il eſt vrai que toutes les ſpéculations de Géométrie pure ou d'Algebre ne s'ap-

pliquent pas à des choſes utiles. Mais il eſt auſſi vrai que la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas, conduiſent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroître infructueuſes tant qu'elles ne ſortent point, pour ainſi dire, de ce monde intellectuel : mais les Mathématiques mixtes qui deſcendent à la matiére, & qui conſidérent les mouvemens des Aſtres, la parfaite connoiſſance de la navigation, l'art de rapprocher les objets éloignés par le moyen du Téleſcope, l'augmentation des forces mouvantes, la juſteſſe & l'exactitude du nivellement, & d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus acceſſible, & ſe familiariſent en quelque ſorte avec le vulgaire. Le travail d'Archiméde fut long-tems obſcur, & peut-être mépriſé, parce qu'il ſe renfermoit dans de ſimples & de ſtériles ſpéculations. Devoit-on conclure delà qu'il étoit inutile & infructueux ? C'eſt de ce fonds même de connoiſſances enſevelies juſques-là dans les ténébres que partirent tout d'un coup de vives lumiéres, & de merveilleuſes découvertes, brillantes dès leur naiſſance d'une utilité ſenſible & palpable, qui fit l'étonnement & le déſeſpoir des Romains qui aſſiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand & magnifique en tout, dans la conſtruction des palais, des arſenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaiſſeaux de toutes ſortes de grandeur pour le tranſport des bleds, commerce qui faiſoit preſque ſeul toute la richeſſe de l'Iſle. On parle d'une galére bâtie par ſon ordre ſous la direction d'Archiméde, qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut un an entier à la conſtruire. Hiéron paſſoit lui-même des journées entiéres parmi les ouvriers, pour les animer par ſa préſence.

Athen. l. 5. p. 206-209.

Le navire étoit à vingt rangs de rames. Cette maſſe énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre, qui peſoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois coridors: dont le plus bas conduiſoit au fond de cale, où l'on deſcendoit par des degrés; un autre conduiſoit aux appartemens: le premier & le plus haut menoit au logement des ſoldats.

Au coridor du milieu, on trouvoit à droite & à gauche des appartemens au nombre de trente, dans chacun deſquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons & des matelots avoit quinze lits, & trois ſal-

les à manger, dans la derniére desquelles, qui étoit à la poupe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites piéces rapportées de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homere. Les planchers, les fenêtres, & tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut coridor, il y avoit un Gymnase, c'est-à-dire, un lieu d'exercice, & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins & des plantes de toute espéce, d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyoit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même maniére que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates, & d'autres pierres précieuses les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'Isle. Les murailles & le toit étoient de bois de Cyprès. Les fe-

nêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, & de petites ſtatues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothéque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran ſolaire.

Il y avoit auſſi un appartement à trois lits pour le bain, où ſe voyoient trois grandes chaudiéres d'airain, & une baignoire faite d'une ſeule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cents cinquante pintes. A la proue étoit un grand réſervoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voyoit en dehors des Atlas de ſix coudées (neuf pieds) de haut, qui ſoutenoient les hauts bords : ces Atlas étoient à une égale diſtance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures. On y voyoit huit tours proportionnées à ſa groſſeur : deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, & quatre au milieu du vaiſſeau. Sur ces tours étoient des parapets, par leſquels on pouvoit jetter des pierres ſur les vaiſſeaux ennemis qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaiſſeau bien planchеyé étoit une eſpéce de rempart ſur lequel étoit une machine à jetter des pierres, faite par Archiméde : elle jettoit une pierre du poids de trois cents livres, & une fléche de douze coudées (dix-huit pieds) à la diſtance d'une ſtade, c'eſt-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mâts, à chacun deſquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient auſſi des crocs & des maſſes de plomb, pour jetter ſur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient diſpoſés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines accrochoient les vaiſſeaux des ennemis & les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords ſe tenoient ſoixante jeunes hommes armés de pied en cap : il y en avoit tout autant autour des mâts, & des machines à jetter des pierres.

Quoique la ſentine fût extrêmement profonde, un ſeul homme la vuidoit avec une machine à vis, inventée par Archiméde. Archiméde, Poëte Athé-

nien, fit une épigramme ſur ce ſuperbe navire. Il en fit bien payé. Hiéron lui envoya en récompenſe mille *medimnes* de bled, & les fut conduire juſqu'au port de Pyrée. Le medimne, ſelon le P. Montfaucon, eſt une meſure de ſix ſeptiers. Cette épigramme eſt parvenue juſqu'à nous. On connoiſſoit alors le prix des vers à Syracuſe.

Hiéron ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir ce vaiſſeau, hors quelque-uns où il ne pouvoit être ſans péril, réſolut d'en faire préſent au Roi * Ptolomée, & de l'envoyer à Alexandrie. Il y avoit alors diſette de bled dans toute l'Egypte.

Pluſieurs autres vaiſſeaux de charge de moindre grandeur accompagnoient ce grand navire. On mit dans ces vaiſſeaux ſoixante mille muids de bled, dix mille grands vaſes de terre pleins de poiſſon ſalé, vingt mille quintaux peſant de chair ſalée, & vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, ſans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties

* *Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Philadelphe.*

de la deſcription qu'Athénée nous a laiſſé de ce grand navire. Je ſouhaiterois que pour nous en donner une plus juſte idée, il en eût marqué préciſément toutes les dimenſions. Un mot auſſi ajouté ſur les rangs de rames, auroit éclairci & décidé une queſtion qui demeurera toujours obſcure & douteuſe.

La fidélité d'Hiéron fut miſe à une épreuve bien rude après la ſanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes qui fut ſuivie de la défection preſque générale de leurs Alliés. Mais le ravage même de ſes terres par les troupes Carthaginoiſes que leur flotte y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut ſeulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré juſques dans ſa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épouſa Néréide fille de Pyrrhus, dont il eut pluſieurs enfans, & entr'autres Hyéronime, duquel il ſera bientôt parlé. Gélon, mépriſant la vieilleſſe de ſon pere, & ne faiſant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur derniére diſgrace à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déja la multitude, & ſollicitoit les Alliés de Syracuſe à ſe

Liv. lib. 23 *n.* 30.

joindre à lui ; & [a] peut-être auroit-il causé du trouble dans la Sicile, si une mort prompte & imprévue n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon, que le pere l'avoit avancée. Il ne survécut pas long-tems à son fils, & mourut à l'âge de quatre-vingts dix ans, infiniment regretté des peuples. Il avoit régné cinquante-quatre ans.

An. M. 3789. Av. J. C. 215.

ARTICLE SECOND.

§. I. *Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, lui succéde, & le fait regretter par ses vices & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des Princesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, & se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avoit fait Hiéronyme.*

Liv. lib. 24. n. 47.

La mort d'Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile. Le royaume étoit tombé entre les mains d'Hiéronyme son petit-fils : jeune [b] Prince incapable d'user sagement de la liberté, loin

a Movisletque in Sicilia res, nisi mors, adeo opportuna, ut patrem quoque suspicione adspergeret, armantem eum multitudinem, sollicitantemque socios absumpsisset. *Liv.*

b Puerum, vix dum libertatem, ne dum dominationem, modicè laturum. *Liv.*

de pouvoir réſiſter à la ſéduction de la puiſſance ſouveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laiſſoit ſon royaume ne changeât bientôt ſous un Roi enfant, lui fit naître la penſée & le deſir de rendre la liberté aux Syracuſains. Mais ſes deux filles s'oppoſérent de tout leur crédit à ce deſſein, dans l'eſpérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi, & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ſes Tuteurs. Il [a] n'étoit pas aiſé à un vieillard nonagénaire, de tenir contre les careſſes & les artifices de ces deux femmes qui l'obſédoient jour & nuit, de conſerver la liberté de ſon eſprit au milieu de leurs inſinuations preſſantes & aſſidues, & de ſacrifier avec courage l'intérêt de ſa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit poſſible, les maux qu'il prévoyoit, il lui nomma quinze Tuteurs qui devoient former ſon Conſeil, & les pria inſtamment en mourant de ne jamais ſe départir de l'alliance avec les Romains à

a Non facile erat nonageſimum jam agenti annum, circumfeſſo dies nocteſque muliebribus blanditiis, liberare animum, & convertere ad publicam privata curam. *Liv.*

laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher ſur ſes traces, & à ſuivre les principes dans leſquels il avoit été élevé juſques-là.

Le Roi étant mort après ces diſpoſitions, les Tuteurs qu'il avoit nommés à ſon petit-fils, convoquérent auſſitôt l'aſſemblée, préſentérent le jeune Prince au peuple, & firent lecture du teſtament. Un petit nombre de gens apoſtés exprès pour y applaudir, battirent des mains, & jetterent des cris de joie. Tout le reſte, dans une conſternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon pere, garda un morne ſilence, qui marquoit aſſez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, & leurs craintes pour l'avenir. On [a] fit enſuite ſes funérailles, qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ſes ſujets, que par les ſoins & le reſpect de ſes proches pour ſa mémoire.

Le premier ſoin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres Tuteurs, en diſant hautement que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même.

a Funus fit regium, magis amore civium & caritate, quàm curâ ſuorum, celebre. *Liv.*

Il avoit alors près de quinze ans. Ainſi ſe démettant le premier de la Tutelle qui lui étoit commune avec pluſieurs Collégues, il réunit dans ſa ſeule perſonne tout leur pouvoir. Les diſpoſitions les plus ſages des Princes mourans ſont ſouvent peu reſpectées après leur mort, & rarement executées.

Le [a] meilleur Prince du monde & le plus modéré, ſuccèdant à un Roi auſſi chéri de ſes ſujets que l'avoit été Hiéron, auroit eu bien de la peine à les conſoler de la perte qu'ils venoient de faire. Mais, comme ſi Hiéronyme eût cherché par ſes vices à le faire encore plus regretter, il ne fut pas plutôt monté ſur le trône, qu'il fit connoître combien toutes choſes étoient changées. Ni le Roi Hiéron, ni Gélon ſon fils, pendant tant d'années, ne s'étoient jamais diſtingués des autres citoyens par leur habillement, ni par aucun ornement qui ſentît le faſte. Ici l'on vit paroître tout d'un coup Hiéronyme revétu de pourpre, le front ceint du diadême, environné d'une troupe de Gar-

a Vix quidem ulli bonô moderatoque regi facilis erat favor apud Syracuſanos, ſuccedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut ſuis vitiis deſiderabilem efficere vellet avum, primo ſtatim conſpectu, omnia quàm diſparia eſſent, oſtendit. *Liv.*

des armés. Quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le Tyran, en sortant comme lui du palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout [a] le reste répondoit à cet équipage : un mépris marqué de tout le monde, des oreilles fiéres & dédaigneuses, une affectation à ne dire que des choses désobligeantes, un abord difficile, & qui le rendoit presque inaccessible, non seulement aux étrangers, mais à ses Tuteurs même ; un rafinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractére odieux du jeune Roi jetta une si grande frayeur dans les esprits, que quelques-uns de ses Tuteurs, pour se dérober à sa cruauté, se donnérent eux-mêmes la mort, ou se condannérent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andranodore & Zoïppe tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Tharson, avoient les entrées plus libres auprès du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur

a Hunc tam superbum apparatum habitumque convenientes sequebantur, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta; rari aditus, non alienis modò, sed tutoribus etiam; libidines novæ, inhumana crudelitas. *Liv.*

tout le reſte : mais comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, & le troiſiéme pour les Romains, cette différence de ſentimens, & les diſputes ſouvent très vives qui en étoient la ſuite attiroient ſur eux l'attention du Prince.

Il arriva à-peu-près dans ce tems-là, qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé Théodote. Appliqué à la queſtion, il avoua le crime pour lui-même : mais la violence des ſupplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ſes complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du Roi quoique innocens, entre leſquels il nomma Tharſon, comme le chef de toute l'entrepriſe, ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de s'y engager, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de ſon crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroître pour la cauſe des Romains, rendit l'indice vraiſemblable. Ainſi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faiſoit ſouffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite, ou ne ſe cacha : tant ils comptoient ſur le courage & ſur la fidélité

de Théodote, & tant celui-ci avoit de force pour tenir ce ſecret caché.

La mort de Tharſon, qui ſeul étoit le lien & nœud de l'alliance avec les Romains, laiſſa le champ libre aux partiſans des Carthaginois. Hiéronyme envoya des Ambaſſadeurs à Annibal; qui lui envoya à ſon tour un jeune Carthaginois d'illuſtre naiſſance, nommé Annibal comme lui, avec Hippocrate & Epicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuſe par leur pere. Après le Traité conclu avec Hiéronyme, le jeune Officier retourna vers ſon Général : les deux autres demeurérent auprès du Roi avec la permiſſion d'Annibal. Les conditions du Traité étoient, qu'après qu'ils auroient chaſſé les Romains de la Sicile, ſur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himéra qui partage preſque toute l'Iſle, ſépareroit la province des Carthaginois de ſon royaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ſes flatteurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laiſſant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La propoſition parut folle & téméraire, mais Annibal y fit peu d'attention, ne ſongeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce Traité, Appius Préteur de Sicile envoya des Ambassadeurs à Hiénonyme, pour renouveller l'Alliance que les Romains avoient eu avec son ayeul. Ce Prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur & insultant, ce qui s'étoit passé à la journée de Cannes : que les Ambassadeurs d'Annibal en racontoient des choses incroyables : qu'il étoit bien aise d'en savoir la verité par leur bouche, afin de se déterminer sur le choix de ses Alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendroient vers lui, quand il auroit appris à recevoir sérieusement des Ambassadeurs : &, après l'avoir averti plutôt que prié, de ne point changer témérairement de parti, ils se retirérent.

Enfin sa cruauté, & les autres vices auxquels il se livroit aveuglement, lui attirérent une fin malheureuse. Ceux qui avoient formé la conspiration dont il a été parlé, suivirent leur plan, & ayant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entreprise, le tuérent dans un voyage qu'il faisoit de Syracuse au pays & dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un Roi & un Ty-

ran, & que ce ne ſont point les gardes & les armes qui mettent un Prince en ſûreté, mais l'affection des ſujets. Hiéron, perſuadé que ceux qui ont dans les mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe gouverner eux-mêmes par les loix, ſe conduiſoit de telle ſorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la loi, & non Hiéron, qui régnoit. Il ne ſe croyoit riche & puiſſant que pour faire du bien, & pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas beſoin de ſe précautionner pour la ſûreté de ſa vie : il avoit toujours autour de lui la plus ſûre garde, qui eſt l'amour des peuples, & Syracuſe ne craignoit rien tant que de le perdre. Auſſi ſa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'Etat. Les bouches, & encore plus les cœurs, long-tems après, étoient remplis de ſon nom, & ne ceſſoient de bénir ſa mémoire. Hiéronyme au contraire, qui n'avoit d'autre régle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui ſe piquoit de commander non à des ſujets mais à des eſclaves, menoit la vie du monde la plus triſte, ſi c'eſt vivre que de paſſer ſes jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit

ſe fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de ſa perſonne, étoient les plus expoſés à ſes ſoupçons & à ſa cruauté ; & ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en ſûreté qu'en finiſſant la ſienne. Voilà où ſe termina un régne très-court, mais rempli des déſordres, d'injuſtices & de violences.

Appius, qui prévoyoit les ſuites de cette mort, donna avis de tout au Sénat, & prit toutes les précautions néceſſaires pour conſerver la partie de la Sicile qui appartenoit aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voyant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre qui pouvoit devenir importante, y firent paſſer Marcellus, qui avoit été nommé Conſul avec Fabius au commencement de la cinquiéme année de la ſeconde guerre Punique, & qui s'étoit rendu ſi illuſtre par les ſuccès qu'il avoit eus contre Annibal.

AN. M. 3790. Av. J. C. 214. *Liv. lib.* 24. *n.* 21-35.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les ſoldats, moins par affection que par un certain reſpect naturel pour les Rois, ſongérent d'abord à venger ſa mort ſur les Conjurés. Mais le doux nom de la liberté dont on les flatta, l'eſpérance qu'on leur donna de leur diſtribuer l'argent du Tyran & de leur payer une meilleure ſolde, & le récit

de ſes crimes affreux & de ſes honteuſes débauches, tout cela appaiſa leur premiére chaleur, & changea tellement leurs diſpoſitions, qu'ils laiſſérent ſans ſépulture le corps de ce Prince, dont ils venoient de témoigner un ſi vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuſe la mort d'Hiéronyme, Andranodore s'empara de l'Iſle qui étoit une des parties de la ville, de la citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & il y mit de bonnes garniſons. Théodote & Soſis, chefs de la conſpiration, ayant laiſſé leurs complices à l'armée pour contenir les ſoldats, arrivérent à la ville bientôt après. Ils ſe rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où en montrant au peuple la robe ſanglante du Tyran avec ſon diadême, & l'exhortant à prendre les armes pour défendre ſa liberté, ils ſe virent bientôt à la tête d'une nombreuſe multitude.

Toute la ville étoit en confuſion. Le lendemain à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que ſans armes accourt à l'Achradine où ſe tenoit le Sénat, qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni aſſemblé, ni conſulté ſur aucune affaire. Polyéne, l'un des Sénateurs,

teurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté & de modération. Il leur représenta, » Que connoissant par expé-
» rience les indignités & les miséres de
» la servitude, ils en étoient vivement
» frappés. Mais que pour ce qui est des
» maux que la discorde civile entraîne
» après elle, ils en avoient plutôt en-
» tendu parler à leurs peres, qu'ils
» n'en étoient instruits par eux-mêmes.
» Qu'il les louoit d'avoir pris promp-
» tement les armes : & qu'il les loue-
» roit encore davantage, s'ils ne s'en
» servoient que dans la derniére néces-
» sité. Que pour le présent, il étoit
» d'avis d'envoyer des Députés à An-
» dranodore, pour lui déclarer qu'il
» eût à se soumettre au Sénat, à ou-
» vrir les portes de l'Isle, & à en re-
» tirer sa garnison. Que s'il persistoit
» dans son usurpation, il falloit le trai-
» ter plus rigoureusement encore
» qu'on n'avoit fait Hiéronyme ».

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit, soit qu'il conservât encore quelque respect pour le Sénat, & qu'il fût touché du consentement général des citoyens; soit que la partie de l'Isle la mieux fortifiée, qui lui avoit été enlevée par trahison & livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquié-

tude. Mais [a] sa femme Démarate, fille d'Hiéron, Princesse fiére & ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célébre de Denys le Tyran, „ *Qu'il ne faloit point descendre du* „ *trône qu'on n'en fût arraché par les* „ *pieds.* Qu'on pouvoit en un moment „ renoncer à une grande fortune, mais „ qu'il en coutoit beaucoup de tems „ & de peine pour y parvenir. Qu'il „ devoit donc tâcher de gagner du „ tems ; & , pendant qu'il amuseroit „ le Sénat par des réponses ambigues, „ négocier sous main avec les soldats „ qui étoient à Léonce, qu'il lui seroit „ aisé de s'attacher par l'appât des tré- „ sors du Roi dont il étoit en posses- „ sion „.

Andranodore ne rejetta pas entiérement ces conseils, & ne crut pas devoir aussi les suivre sans réserve. Il prit un milieu. Il promit de se soumettre au Sénat, en attendant que l'occasion devînt plus favorable ; & le lendemain, ayant ouvert les portes de l'Isle dès le matin, il se rendit à l'Achradine ; & là, après s'être excusé devant le peuple de

a Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, admonet sæpe usurpatæ Dionysii tyranni vocis, qua, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere.

son délai & de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'enveloppât, comme oncle du Tyran, dans sa punition, il déclara qu'il venoit remettre sa personne, & ses intérêts entre les mains du Sénat. Puis se tournant vers les meurtriers du Tyran, & apostrophant Théodote & Sosis : » Vous » avez, leur dit-il, fait une mémora- » ble action. Mais, croyez-moi, votre » gloire n'est que commencée, & n'est » point encore parvenue à son comble. » Si vous ne songez à établir la paix & » la concorde parmi les citoyens, la » République court grand risque d'ex- » pirer & de périr dans le moment » même qu'elle commence à goûter les » doux fruits de la liberté ». Après ce discours, il mit à leurs pieds les clefs de l'Isle & des trésors du Roi. La joie se répandit dans toute la ville, & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le Sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coutume, on créa des Magistrats, parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote & Sosis, & quelques autres Conjurés qui étoient absens.

D'un autre côté, Hippocrate & Epicyde qu'Hiéronyme avoit envoyés à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, ſe voyant, à la nouvelle de la mort du Tyran, abandonnés des ſoldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuſe, où ils demanderent une eſcorte pour retourner ſûrement auprès d'Annibal, n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce Général les avoit envoyés. On n'étoit pas fâché de ſe délivrer de ces deux étrangers, dont l'eſprit étoit inquiet & remuant, & qui avoient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il eſt dans la plupart des affaires un moment déciſif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le tems de leur départ, leur donna lieu de s'inſinuer dans l'eſprit des ſoldats qui les eſtimoient à cauſe de leur habileté, & de les indiſpoſer contre le Sénat & contre les citoyens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de ſa femme ne donnoit point de repos, & qui juſques là avoit uſé de diſſimulation pour mieux couvrir ſes deſſeins, croyant qu'il étoit tems de les faire

éclore, conſpira avec Thémiſte, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ſes vues à un Comédien, nommé Ariſton, pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profeſſion n'avoit rien de deshonorant chez les Grecs, & étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariſton, ſe croyant obligé, comme il l'étoit en effet, de ſacrifier ſon ami à ſa patrie, découvrit la conſpiration. Andranodore & Thémiſte ſont tués auſſitôt par l'ordre des autres Magiſtrats en entrant dans le Sénat. Le peuple ſe ſouleve, & menace de venger leur mort. Mais on l'effraie, en jettant les cadavres des deux conjurés hors du Sénat. Puis on l'inſtruit de leurs mauvais deſſeins auxquels on attribue tous les maux de la Sicile, plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme, qui n'étant qu'un enfant ne s'étoit conduit que par leurs conſeils. On fait remarquer que ſes Tuteurs & ſes Maîtres avoient régné ſous ſon nom. Qu'ils auroient dû être exterminés avant Hiéronyme, ou du moins avec lui. Que l'impunité les avoit pouſſés à de nouveaux crimes, & les avoit portés à aſpirer à la tyrannie. Que n'ayant pu y réuſſir par la force, ils avoient employé la diſſimulation & la

perfidie. Qu'on n'avoit pu vaincre à force de graces & de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la premiére Magistrature parmi les libérateurs de la patrie, lui qui étoit l'ennemi déclaré de la liberté. Qu'au reste, cette ambition de régner leur avoit été inspirée par les Princesses du sang royal qu'ils avoient épousées, l'une fille d'Hiéron, & l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'éleve un cri de toute l'assemblée qu'il n'en faut laisser vivre aucune, & qu'il faut exterminer entiérement la race des Tyrans, sans qu'il en reste de trace. Tel [a] est le caractére de la multitude : ou elle se livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence. Mais par rapport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer, ni en user : & il ne se trouve que trop de flatteurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à enflammer sa colere, & à la pousser aux derniéres violences & aux plus barbares cruautés ; à quoi elle

a Hæc natura multitudinis est ; aut servit humiliter, aut superbè dominatur : Libertatem, quæ media est, nec spernere modicè, nec habere sciunt. Et non fermè desunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque intemperantes plebeiorum animos ad sanguinem & cædes irritent. *Liv.*

n'eſt déja que trop portée par elle-même. C'eſt ce qui arriva pour lors. Sur la requête des Magiſtrats, qui fut presque plutôt acceptée que propoſée, on ordonna que la race royale ſeroit entiérement détruite.

On tue d'abord Démarate fille d'Hiéron, & Harmonie fille de Gélon, mariées, la premiére à Andranodore, & la ſeconde à Thémiſte. De là on va à la maiſon d'Héraclée femme de Zoïppe, qui ayant été envoyé en Ambaſſade vers Ptolémée, Roi d'Egypte, y étoit reſté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de ſa patrie. Avertie qu'on alloit venir à elle, cette infortunée Princeſſe s'étoit réfugiée avec ſes deux filles dans le lieu le plus retiré de ſa maiſon, vers ſes dieux pénates. Là, quand les aſſaſſins furent arrivés, les cheveux épars, le viſage baigné de larmes, & dans l'état le plus propre à exciter la compaſſion, elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de ſoupirs, au nom d'Hiéron ſon pere, & de ſon frere Gélon, » De » ne pas envelopper une Princeſſe in- » nocente dans le crime & dans les » malheurs d'Hiéronyme. Elle leur re- » préſenta qu'elle n'avoit tiré d'autre » fruit du régne de ce Prince, que

» l'exil de ſon mari. Que n'ayant point
» eu de part à la fortune ni aux deſ-
» ſeins criminels de ſa ſœur Démarate,
» elle n'en devoit point avoir à ſon
» châtiment. Que pouvoit-on craindre
» au reſte ou d'elle-même dans l'état
» d'abandon & preſque de viduité où
» elle étoit réduite, ou de ſes filles
» malheureuſes orphelines ſans appui
» & ſans crédit? Que ſi la race royale
» étoit devenue ſi odieuſe qu'on ne pût
» en ſouffrir la vue à Syracuſe, on
» pouvoit les reléguer à Alexandrie,
» & rejoindre la femme à ſon mari,
» les filles à leur pere ». Quand elle les vit inflexibles à ſes remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elle les pria de vouloir au moins ſauver la vie aux Princeſſes ſes filles, toutes deux d'un âge qui inſpire la compaſſion aux ennemis les plus tranſportés de fureur. Elle ne gagna rien ſur l'eſprit de ces barbares. L'ayant arrachée comme d'entre les bras de ſes dieux pénates, ils la percérent de coups ſous les yeux de ſes deux filles; & les égorgérent auſſitôt elles-mêmes, déja teintes & couvertes du ſang de leur mere. Ce qu'il y eut de plus triſte dans leur deſtinée, c'eſt que immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qu'il leur ſauvoit la vie.

De la compaſſion le peuple paſſa en un moment à des ſentimens de colére, & de fureur contre ceux qui avoient ſi fort preſſé l'exécution, ſans laiſſer le lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des Magiſtrats à la place d'Andranodore & de Thémiſte. On héſite long-tems ſur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hazard Epicyde, un autre nomme auſſitôt Hippocrate. Ces deux hommes ſont demandés avec tant d'ardeur par la multitude compoſée de citoyens & de ſoldats, que le Sénat ne peut empêcher qu'ils ne ſoient créés.

Les nouveaux Magiſtrats ne découvrirent pas d'abord le deſſein qu'ils avoient de remettre Syracuſe dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voyoient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fuſſent en charge. Car, auſſitôt après le rétabliſſement de la liberté, on avoit envoyé des Ambaſſadeurs à Appius, pour propoſer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adreſſés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité ſupérieure à la ſienne. Marcellus en envoya à ſon tour aux Magiſtrats de Syracuſe, pour traiter de la paix.

Ils trouvérent en y arrivant, l'état des choſes bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par des ſourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inſpiré à tout le monde une grande averſion pour les Romains en faiſant entendre qu'on ſongeoit à leur livrer Syracuſe. La vue d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ſes vaiſſeaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces ſoupçons & ces accuſations, de ſorte que la multitude courut tumultuairement pour empêcher les Romains de mettre pied à terre, ſuppoſé qu'ils en euſſent le deſſein.

Dans ce trouble & cette confuſion, on jugea à propos de convoquer l'aſſemblée du peuple. Les avis y étant fort partagés, & la chaleur des diſputes faiſant craindre quelque ſédition, Apollonide, un des principaux du Sénat, tint un diſcours fort convenable à l'état préſent des affaires. » Il fit voir que » jamais ville n'avoit été plus près ou » de ſa perte ou de ſon ſalut, que l'étoit » actuellement Syracuſe. Que ſi tous, » d'un conſentement unanime, ſe ran- » geoient ou du côté des Romains, ou » de celui des Carthaginois, leur état » ſeroit heureux. Que s'ils ſe parta-

» geoient de ſentimens, la guerre ne » ſeroit ni plus vive ni plus dangereuſe » entre les Romains & les Carthagi- » nois, qu'entre les Syracuſains mê- » mes diviſés les uns contre les autres, » chaque parti devant avoir dans l'en- » ceinte des mêmes murailles, ſes trou- » pes, ſes armées, & ſes Généraux. » Qu'il falloit donc travailler unique- » ment à convenir tous enſemble, & » à ſe réunir : & que de ſavoir laquelle » des deux alliances étoit la plus utile, » ce n'étoit pas maintenant la queſtion » la plus importante. Qu'au reſte, pour » le choix des alliés, l'autorité d'Hié- » ron ſembloit devoir l'emporter ſur » celle d'Hiéronyme ; que l'amitié des » Romains, connue par une heureuſe » expérience de cinquante années, pa- » roiſſoit préférable à celle des Car- » thaginois, ſur laquelle on ne pou- » voit trop compter pour le préſent, » & dont on s'étoit trouvé fort mal » par le paſſé ». Il ajoutoit un dernier motif qui n'étoit pas indifférent : « c'eſt » qu'en ſe déclarant contre les Ro- » mains, ils auroient dans le moment » la guerre ſur les bras ; au lieu que, » de la part de Carthage, le danger » étoit plus éloigné ».

Moins ce diſcours parut paſſionné,

plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différens Corps de l'Etat, & l'on pria les principaux Officiers des troupes tant de la ville qu'étrangers, de conférer ensemble. L'affaire fut discutée long-tems & avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voyoit pas de moyen présent de soutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, & on leur envoya des Ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyérent demander du secours à Syracuse, pour défendre leurs frontiéres. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiéte & & turbulente, & pour éloigner leurs Chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aise de se défaire, & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontiéres de la province Romaine, & tailla en piéces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cet acte d'hostilité, & demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son

frere Epicyde, qui s'étant venu rendre en même tems dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuſe, en les exhortant à ſe mettre en liberté auſſi bien que les Syracuſains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuſe : mais elle prétendoit ici ſecouer le joug, & agir indépendamment des Syracuſains, comme une ville plainement libre. Lors donc que ceux de Syracuſe envoyérent aux Léontins faire des plaintes des hoſtilités commiſes contre les Romains, & demander qu'on chaſſât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les Députés de Syracuſe rapportérent à Marcellus cette réponſe des Léontins dont ils ne diſpoſoient plus, lui laiſſant la liberté de leur déclarer la guerre, ſans que cela portât aucun préjudice au Traité qu'ils avoient fait enſemble. Il marcha auſſitôt contre Léonce, dont il ſe rendit maître à la prémiére attaque. Hippocrate & Epicyde prirent la fuite. On fit main baſſe ſur tout ce qui ſe trouva de déſerteurs, dont le nombre montoit bien à deux

mille : mais depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats ; on leur rendit même tout ce qui leur appartenoit, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avoit fait périr.

Huit mille hommes, que les Magistrats de Syracuse envoyoient au secours de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait un récit infidéle de ce qui s'est passé à la prise de Léonce, exagérant, par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assuroit, contre la vérité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans ; aussi-bien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuse.

Ce mensonge artificieux, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignérent leur inclination par leur murmure. Hippocrate & Epycide, qui étoient déja connus de ces troupes, se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prennent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie & applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'ar-

mée, où étoient les Commandans Dioméne & Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte, accourent, blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate & Epicyde ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuse, pour informer le Sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, & chargé d'une lettre qui paroissoit être écrite par les Magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léonce, & l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette Lettre supposée souléve les mercénaires, dont ce corps étoit presque entiérement composé. Ils veulent se jetter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate & Epicyde empéchent cette violence non par un sentiment de miséricorde, ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entiérement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y

raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate & Epicyde arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, & dans une assemblée tumultuaire Hippocrate & Epicyde mis dans les premiéres places. Syracuse ainsi, après un court rayon de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§. II. *Le Consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archiméde, obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archiméde, tué par un soldat qui ne le connoissoit point.*

AN. M. 3796. AV. J. C. 214. *Liv. lib.* 24. n. 33. 34.

LES choses étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins, pour s'avancer vers Syracuse.

Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des Députés pour faire savoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allérent au-devant d'eux, & ayant entendu leurs propositions, répondirent fiérement que, si les Romains songeoient à mettre le siége devant leur ville, ils s'appercevroient bientôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse, & d'attaquer Léonce. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer : par terre du côté de l'Hexapyle, par mer du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Plutar. in Marc. p. 305-307. Polyb. l. 8. p. 515-518.

On peut consulter la description de Syracuse dans le Tome troisiéme.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, & se réserva celui de la flotte. Elle étoit composée de soixante galéres à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards, pour nettoyer les murailles. Il y en avoit un grand nombre d'autres, chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation régnoit dans Syracuse, par la crainte où l'on

étoit de ne pouvoir rien oppoſer à une ſi terrible puiſſance, & à de ſi grands efforts. En effet, il auroit été impoſſible d'y réſiſter, ſans un ſeul homme, dont la merveilleuſe induſtrie tint lieu de tout à Syracuſe : c'étoit Archimède. Il avoit pris ſoin de garnir les murs de tout ce qui étoit néceſſaire pour une bonne défenſe. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ſes machines, elles décochérent contre l'infanterie toutes ſortes de traits, & des pierres d'une peſanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur, & de rapidité, que rien ne pouvant ſoutenir ce choc, elles renverſoient & écraſoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un déſordre horrible.

Marcellus ne réuſſiſſoit pas mieux du côté de la mer. Archimède avoit diſpoſé des machines pour lancer des traits à quelque diſtance que ce fût. Quoique les ennemis fuſſent encore loin de la ville, il les atteignit avec des baliſtes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits paſſoient au de-là, il en avoit de plus petites & proportionnées à la diſtance : ce qui cauſoit une ſi grande confuſion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archiméde avoit placé derriére les murailles de hautes & fortes machines, qui faisant tomber tout d'un coup sur les galéres de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, les abymoient dans les flots. Outre cela il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine, ayant attrapé la proue d'un vaisseau, & l'élevant en l'air par le moyen du contrepoids qui retomboit au-dedans des murailles, dressoit le vaisseau sur la poupe & le tenoit quelque tems en cet état; puis lâchant la chaîne par le moyen d'un moulinet ou d'une poulie, le laissoit retomber de tout son poids ou sur la proue, ou sur le côté, & souvent le submergeoit entiérement. D'autres fois les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages & des crocs, après l'avoir fait pirouetter long-tems, le brisoient & le fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galéres enlevées & suspendues en l'air tournoyant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux, & retombant

dans la mer avec tout leur équipage y étoient abymées.

Marcellus avoit préparé à grands frais des machines appellées *Sambuques*, à cause de la ressemblance qu'elles avoient avec l'instrument de musique qui portoit ce nom. Il avoit destiné pour cet effet huit galéres à cinq rangs, d'un côté desquelles on avoit ôté les rames, aux unes à droite, & aux autres à gauche, & qu'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine consistoit dans une échelle, de la largeur de quatre pieds, laquelle dressée étoit aussi haute que les murailles. On la couchoit de son long sur les côtés des deux galéres jointes ensemble, de sorte qu'elle passoit de beaucoup les éperons; & au haut des mâts de ces galeres on mettoit des poulies & des cordes. Quand on devoit la mettre en œuvre, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine, & des gens de dessus la poupe l'élevoient par le moyen des poulies: d'autres sur la proue aidoient aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galéres étant poussées au pied de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'est, sans doute, ce que nous appellons un pont-levis. Le

pont de la Sambuque s'abattoit, & servoit aux assiégeans pour passer sur le mur des assiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archiméde lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux; après celui-là un second; & un moment après un troisiéme : qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renversérent & brisérent ses appuis, & donnérent une telle secousse aux galéres qui la soutenoient, qu'elles se lâchérent & se séparérent.

Marcellus, presque rebuté & poussé à bout, se retira avec ses galéres le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même tems il assembla un Conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On espéroit, par ce moyen, se mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une distance proportionnée à leur force, n'auroient plus assez de jeu.

* *Le quintal, que les Grecs appelloient τάλαντον étoit de plusieurs sortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres; il montoit jusqu'à plus de douze cents.*

Mais Archiméde avoit pourvu à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déja obſervé, des machines qui portoient à toute ſorte de diſtance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres, qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuſter, & on tiroit plus ſouvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près-à-près des trous, (c'eſt ce qu'on appelle des meurtriéres) où il avoit placé des * Scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, bleſſoient ceux qui en approchoient, & n'en étoient point apperçus.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, penſant y être bien à couvert, ils ſe trouvérent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut ſur leurs têtes, ni ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de ſe retirer en arriére. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits lancés ſur eux dans leur retraite, de ſorte qu'ils per-

* *Les Scorpions étoient des machines, des eſpéces d'arbalêtes, dont les Anciens ſe ſervoient pour lancer des traits & des pierres.*

dirent beaucoup de monde, & que presque toutes leurs galéres furent froissées ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car Archiméde avoit placé la plupart de ses machines à couvert derriére les murailles, de maniére que les Romains, accablés d'une infinité de coups sans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient, sembloient proprement, dit Plutarque, se battre contre les Dieux.

Marcellus, quoique poussé à bout, & ne sachant qu'opposer à ces machines qu'Archiméde dressoit contre lui, ne laissoit pas d'en faire des plaisanteries. » Ne cesserons-nous pas, disoit-il » à ses Ouvriers & à ses Ingénieurs, » de faire la guerre à ce Briarée de » Géométre, qui maltraite ainsi mes » galéres & mes sambuques ? Il sur» passe infiniment les Géans à cent » mains dont nous parle la fable, tant » il lance de traits tout d'un coup con» tre nous ». Marcellus avoit raison de s'en prendre au seul Archiméde. Car véritablement tous les Syracusains n'étoient que comme le corps des machines & des batteries de ce grand Géométre ; & lui, il étoit seul l'ame qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts.

Car toutes les autres armes demeuroient oisives : il n'y avoit que celles d'Archiméde dont la ville se servit alors & pour la defense & pour l'attaque.

Enfin Marcellus voyant les Romains si effrayés, que s'ils appercevoient seulement sur la muraille une petite corde, ou la moindre piéce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant que Archimède alloit lâcher contr'eux quelque effroyable machine, il renonça à l'espérance de la pouvoir prendre en y faisant bréche, cessa toutes les attaques, & laissa achever ce siége au tems en le changeant en blocus. L'unique ressource que les Romains crurent qu'il leur restoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvoient leur venir soit par terre, soit par mer. Pendant huit mois qu'ils battirent la ville, il n'y eut sorte de stratagêmes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît, à l'assaut près que l'on n'osa plus jamais tenter. Tant un seul homme, & une seule science, ont de force dans quelques occasions, quand on sait les employer à propos. Otez de Syracuse un seul vieillard, la prise de la ville est immanquable avec toutes les forces qu'ont les Romains

Romains : sa présence seule arrête & déconcerte tous leurs desseins.

On voit ici, je ne puis trop le répéter, quel intérêt ont les Princes de protéger les Arts, de favoriser les gens de Lettres, d'animer les Académies des Sciences par des distinctions d'honneur & par des récompenses solides qui ne ruinent & n'appauvrissent jamais un Etat. Je mets ici à part la naissance & la noblesse d'Archiméde : ce n'est pas à elle qu'il étoit redevable de son heureux génie ni de sa profonde science. Je ne le regarde que comme un Savant, comme un habile Géométre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse, si, pour épargner quelque dépense & quelque pension, on eût laissé un tel homme dans l'inaction & dans l'obscurité ! Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte. Il connut tout le mérite de notre Géométre : & c'en est un grand pour les Princes de connoître celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit usage, & n'attendit pas pour cela que le besoin & la nécessité l'y forçassent ; il auroit été alors trop tard. Par une sage prévoyance, vrai caractére d'un grand Roi & d'un grand Ministre, [a] il prépara, dans le sein même de la paix,

[a] In pace, ut sapiens, aptarit idonea bello. *Horat.*

tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, & pour faire la guerre avec ſuccès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec leſquels Syracuſe étoit liée d'une amitié étroite. Auſſi vit-on, dans un moment, ſortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute eſpéce & de toute grandeur, dont la vue ſeule étoit capable de jetter le trouble & l'épouvante dans des armées.

Il en eſt, parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, & dont on ſeroit tenté de révoquer en doute la réalité, s'il étoit permis de douter du témoignage d'Ecrivains, tels par exemple que Polybe, Auteur preſque contemporain, & qui écrivoit ſur des mémoires tout recens, & qui étoient entre les mains de tout le monde. Mais quel moyen de ſe refuſer au conſentement uniforme des Hiſtoriens Grecs & Romains, amis & ennemis, ſur des faits dont des armées entiéres furent témoins & ſentirent les effets, & qui influérent ſi fort dans les événemens de la guerre ? Ce qui ſe pratiqua dans ce ſiege de Syracuſe, marque juſqu'où les Anciens avoient porté le génie, & l'art de faire ou de ſoutenir

des siéges. Notre artillerie, qui imite si parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archiméde, si même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archiméde brûla une partie de la flotte Romaine. L'invention seroit rare. Nul Auteur ancien n'en parle : c'est une tradition moderne, qui n'a nul fondement. Les miroirs ardens étoient connus de l'antiquité ; mais non de cette sorte, qui paroît même inpraticable.

Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse, il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée, & avec le reste il s'avança dans l'Isle, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains. An. M. 3791. Av. J. C. 213. *Liv. lib. 24. n. 35. 36.*

Dans ce même tems Himilcon, Général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'espérance de la reconquérir, & d'en chasser les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse avec dix mille hommes de pied, & cinq cents chevaux pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde resta dans la ville pour y commander pendant le blocus.

Les flottes des deux peuples parurent en même tems ſur les côtes de la Sicile : mais celle des Carthaginois ſe voyant plus foible que l'autre, n'oſa pas hazarder un combat, & reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus avoit demeuré huit mois devant Syracuſe avec Appius, ſelon Polybe : & c'eſt là que ſe termine l'année de ſon Conſulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile, & ſa victoire ſur Hippocrate, qui tombent néceſſairement dans la ſeconde année du ſiége. Et réellement Tite-Live n'a rien rapporté du tout de cette ſeconde année, parce qu'il avoit attribué à la premiére ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci. Car il eſt contre toute vraiſemblance qu'il ne s'y ſoit rien fait. Cette conjecture eſt de M. Crevier, Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, qui donne une nouvelle édition de Tite-Live avec des remarques, dont je ſuis perſuadé que le public ſera très-content. Le premier Tome de cette édition paroît depuis quelques mois. On y trouve à la tête une longue Préface qui mérite d'être lue.

Marcellus employa donc une bonne partie de la ſeconde année du ſiége à

diverſes expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, ſur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, & lui tua plus de huit mille hommes. Cet avantage retint dans le devoir ceux qui ſongeoient déja à ſe ranger du côté des Carthaginois. Après avoir remporté cette victoire, il retourna devant Syracuſe: & ayant fait partir pour Rome Appius, qui alloit y demander le Conſulat, il mit en ſa place Q. Criſpinus.

Au commencement de la troiſiéme campagne, Marcellus déſeſpérant preſque abſolument de pouvoir prendre Syracuſe, ſoit par force, parce qu'Archimede lui oppoſoit toujours des obſtacles invincibles, ſoit par famine, parce que la flotte Carthaginoiſe, qui étoit revenue plus nombreuſe qu'auparavant, y faiſoit entrer librement des convois, délibéra s'il demeureroit devant Syracuſe, pour preſſer le ſiége, ou s'il tourneroit ſes efforts du côté d'Agrigente. Mais, avant que de prendre un dernier parti, il voulut eſſayer s'il ne pourroit point ſe rendre maître de Syracuſe par quelque intelligence ſecrette. Il avoit dans ſon camp pluſieurs Syracuſains, qui y étoient venus

AN. M. 3792. Av. J. C. 212. *Liv. lib.* 25. *n.* 23-31. *Plutar. in Marc. p.* 308. 309.

chercher un aſyle au commencement des troubles. Un eſclave de l'un d'entr'eux ménagea ſecrettement une intrigue, où entrerent juſqu'à quatre-vingt des principaux de la ville, qui venoient par troupes le trouver dans ſon camp cachés dans des barques ſous des filets de pêcheurs. Le complot étoit près de réuſſir, lorſqu'un certain Attale, de dépit de n'y avoir pas été admis, le découvrit à Epicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entrepriſe échouée de la ſorte, jetta Marcellus dans un nouvel embarras. Rien ne ſe préſentoit à ſon eſprit que la douleur & la honte de lever un ſiége, après y avoir conſumé tant de tems, & fait de ſi grandes pertes tant d'hommes que de vaiſſeaux. Un événement fortuit lui offrit une nouvelle reſſource, & fit renaître ſon eſpérance. Des vaiſſeaux Romains avoient pris un certain Damippus qu'Epicyde envoyoit pour négocier avec Philippe, Roi de Macédoine. Les Syracuſains témoignérent beaucoup de deſir de le racheter, & Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile pour y tenir les conférences ſur la rançon du priſonnier. Comme on y alla pluſieurs fois, un ſoldat Ro-

main s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention, après en avoir compté les pierres, avoir examiné à vue d'œil la mesure de chacune, & avoir supputé par estimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croyoit, & conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus. Sans perdre de tems, il fit rapport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général : un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis, & s'en assura par ses propres yeux. Ayant fait préparer des échelles, il prit occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane, & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit, où il conjectura que les Syracusains, après avoir fait la débauche, commenceroient à s'endormir, il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers les murs avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte, d'autres les suivirent, la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats, profitant du

repos des ennemis qui étoient ou ivres, ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Ayant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparérent de la partie de la ville appellée Epipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effrayer. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençoient à se troubler, & à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la * Ville-neuve, & dans le quartier appellé Tyque. Epicyde, ayant assemblé promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'Isle qui joignoit l'Achradine, marcha contre Marcellus : mais le trouvant plus fort

* *La Ville-neuve, ou Néapolis, étoit Epipole, qui dans les derniers tems, avoit été comprise dans la ville, & environnée de murailles.*

& mieux accompagné qu'il n'avoit cru, après une légére escarmouche, il se renferma dans l'Achradine.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de Marcellus, le félicitoient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut considéré de dessus la hauteur la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, & s'attendrit sur le triste sort qu'elle alloit éprouver. Il rappelloit dans son esprit deux flottes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en piéces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient : tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois, tant de Tyrans fameux, & de puissans Rois : Hiéron sur-tout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus royales, & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple Romain, dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville. Ses re-

montrances & ſes exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ſes derriéres, il attaqua un Fort, nommé Euryéle, qui étoit au bout de la Ville-neuve, & qui commandoit toute la compagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté, & y avoir mis une bonne garniſon, il tourna tous ſes efforts contre l'Achradine.

Sur ſes entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier avec les Siciliens, ayant placé & fortifié ſon camp près du grand port, & donné le ſignal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Criſpinus; & Epicyde fait en même tems une ſortie ſur les poſtes de Marcellus. Aucune de ces deux entrepriſes ne réuſſit. Hippocrate fut vigoureuſement repouſſé par Criſpinus, qui le ſuivit juſques dans ſes retranchemens; & Marcellus obligea Epicyde à ſe renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en autonne, il ſurvint une peſte, qui fit de grands ravages dans la ville, & encore plus dans les camps des Romains & des Carthaginois. D'abord le mal étoit médiocre, & n'étoit cauſé que par le mauvais

air & la ſaiſon. Enſuite la communication avec les malades, & les ſoins même que l'on en prenoit, répandirent la contagion : d'où il arrivoit que les uns, négligés & abſolument abandonnés, mouroient par la violence du mal; les autres recevoient des ſecours qui devenoient funeſtes à tous ceux qui les approchoient. La mort, & la vue de ceux que l'on enſeveliſſoit, offroient continuellement aux yeux un triſte ſpectacle. On n'entendoit de tous côtés jour & nuit que des pleurs & des gémiſſemens. Enfin l'accoutumance au mal avoit tellement endurci les eſprits & étouffé tout ſentiment de compaſſion, que non ſeulement on ne pleuroit plus les morts, mais qu'on les laiſſoit ſans ſépulture. Ce n'étoit par-tout que cadavres, expoſés à la vue des malades qui attendoient un pareil ſort. Les Carthaginois en ſouffrirent beaucoup plus que les autres. Comme ils n'avoient point de retraite, ils périrent preſque tous avec leurs Généraux Hippocrate & Himilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avoit fait paſſer ſes ſoldats dans la ville, où les toîts & l'ombre les ſoulagérent beaucoup : il ne laiſſa pas néanmoins d'en perdre un aſſez grand nombre.

Cependant Bomilcar, Commandant de la flotte Carthaginoiſe, qui avoit fait un ſecond voyage à Carthage pour en amener un nouveau ſecours, revint avec cent trente navires, & ſept cents vaiſſeaux de charge. Les vents contraires l'empêchérent de doubler le cap Pachyne. Epicyde, qui craignoit que, ſi ces vents continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laiſſe l'Achradine aux Généraux des troupes mercénaires, va trouver Bomilcar, & lui perſuade de tenter la fortune d'un combat naval, dès que le tems le permettra. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens groſſiſſoient tous les jours, & que s'il attendoit, & qu'il ſe laiſſât enfermer dans Syracuſe, il ſeroit fort preſſé en même tems & du côté de la terre & du côté de la mer, réſolut, quoique plus foible en vaiſſeaux, de s'oppoſer au paſſage de la flotte Carthaginoiſe. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap. Mais comme il vit les vaiſſeaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne ſait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaiſſeaux de charge de regagner l'Afrique, & ſe retira à Tarente. Epicyde, déchu d'une ſi grande

espérance, & n'osant rentrer dans une ville déja à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siége, que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, & que les Carthaginois avoient quitté la Sicile, ils envoyérent des Députés à Marcellus, après avoir pressenti la disposition des assiégés, pour traiter des conditions auxquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre, que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendroit aux Romains : qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté & leurs loix. Après ces préliminaires, ils démandérent d'entrer en conférence avec ceux qu'Epicyde avoit chargés du Gouvernement pendant son absence. Ils leur dirent, que l'armée les avoit envoyés vers Marcellus, & vers les habitans de Syracuse, afin que tous les Siciliens, tant ceux qui se trouvoient dans la ville, que ceux qui étoient dehors, eussent le même sort, & qu'il n'y eût aucune convention particuliére. Ayant eu permission d'entrer dans la ville, & de parler à leurs proches & à leurs amis, après

leur avoir expoſé de quoi ils étoient déja convenus avec Marcellus, en leur donnant aſſurance qu'on leur conſerveroit la vie, ils leur perſuadérent de commencer par l'ôter aux trois Gouverneurs qu'Epicyde avoit laiſſés à ſa place : ce qui fut exécuté ſur la champ.

Pour lors ayant convoqué l'aſſemblée du peuple, ils repréſentérent » Que » quelques maux qu'ils euſſent souf- » ferts juſques-là, & qu'ils ſouffriſſent » encore, ils n'en devoient pas accu- » ſer la fortune, puiſqu'il ne dépen- » doit que d'eux d'y mettre fin. Que » ſi les Romains avoient entrepris le » ſiége de Syracuſe, c'étoit par affec- » tion pour les Syracuſains, & non par » haine. Que ce n'étoit qu'après avoir » appris l'oppreſſion où les tenoient » Hippocrate & Epicyde, ces ambi- » tieux Satellites d'Annibal, qui l'é- » toient enſuite devenus d'Hiéronyme, » qu'ils avoient pris les armes, & com- » mencé le ſiége de la ville, non pour » la ruiner, mais pour détruire ſes Ty- » rans. Mais depuis qu'Hippocrate » étoit mort, qu'Epicyde n'étoit plus » à Syracuſe, que ſes Lieutenans » avoient été tués, que les Carthagi- » nois avoient été dépoſſédés de la Si- » cile tant par terre que par mer,

» quelle raiſon maintenant pourroient
» avoir les Romains de ne pas vouloir
» conſerver Syracuſe, préciſément
» comme ſi Hiéron, exemple unique
» de fidélité à leur égard, étoit encore
» vivant ? Que ni la ville, ni les habi-
» tans n'avoient rien à craindre que
» d'eux-mêmes, s'ils laiſſoient paſſer
» l'occaſion de rentrer en amitié avec
» les Romains. Que jamais ils n'en au-
» roient une ſi favorable que dans le
» moment préſent, où ils venoient
» d'être délivrés de la violente domi-
» nation de leurs Tyrans; & que le
» premier uſage de leur liberté, devoit
» être le retour à leur devoir ».

Ce diſcours fut parfaitement bien reçu de tout le monde. On jugea pourtant à propos de créer de nouveaux Magiſtrats, avant que de nommer des Députés; & ceux-ci furent tirés du nombre des premiers. Celui qui portoit la parole en leur nom, & qui étoit uniquement chargé de faire tous les efforts poſſibles pour obtenir que Syracuſe ne fût point détruite, s'adreſſant à Marcellus, lui dit: « Ce n'eſt point
» le peuple Syracuſain qui d'abord a
» rompu l'alliance avec vous, & vous
» a déclaré la guerre, mais Hiérony-
» me moins coupable encore envers

» Rome, qu'envers ſa patrie : & en-
» ſuite, quand la paix fut rétablie par
» ſa mort, ce ne fut encore aucun
» Syracuſain qui la troubla, mais les
» Satellites du Tyran, Hippocrate &
» Epicyde. Ce ſont eux qui vous ont
» fait la guerre, après nous avoir ré-
» duits en captivité, ſoit par la vio-
» lence, ſoit par la ruſe & la perfidie :
» & l'on ne peut point dire que nous
» ayions eu aucun tems de liberté, qui
» n'ait été un tems de paix avec vous.
» Maintenant, dès que nous ſommes
» devenus nos maîtres par la mort de
» ceux qui tenoient Syracuſe dans l'op-
» preſſion, nous venons dans le mo-
» ment même vous livrer nos armes,
» nos perſonnes, nos murailles, &
» notre ville, déterminés à ne refuſer
» aucune des conditions qu'il vous
» plaira nous impoſer. Au reſte, con-
» tinua-t-il, s'adreſſant toujours à Mar-
» cellus, il s'agit ici autant de votre
» intérêt que du nôtre. Les Dieux vous
» ont accordé la gloire d'avoir pris la
» plus belle & la plus illuſtre ville qui
» ſoit parmi les Grecs. Tout ce que
» nous avons jamais fait de mémora-
» ble, ſoit par terre ſoit par mer, ac-
» croît à votre triomphe, & en reléve
» le prix. La renommée n'eſt pas un

» garant aſſez fidéle pour faire connoître la grandeur & la force de la ville que vous avez priſe : la poſtérité n'en pourra bien juger que par ſes yeux mêmes. Il faut qu'à tous ceux qui aborderont ici, de quelque côté de l'univers qu'ils viennent, on montre tantôt les trophées que nous avons remporté ſur les Athéniens & les Carthaginois, tantôt ceux que vous avez remportés ſur nous ; & que Syracuſe, miſe pour toujours ſous la protection des Marcellus, ſoit un monument perpétuel & ſubſiſtant du courage & de la clémence de celui qui l'aura priſe & conſervée. Il ne ſeroit pas juſte que le ſouvenir d'Hiéronyme fît plus d'impreſſion ſur vos eſprits que celui d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami bien plus long-tems, que l'autre votre ennemi. Vous avez reſſenti, qu'il me ſoit permis de le dire, les effets de l'amitié d'Hiéron : mais les folles entrepriſes d'Hiéronyme ne ſont retombées que ſur lui ».

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'ils demandoient, mais de conſerver la tranquillité & le concert entre eux dans la ville. Les transfuges, perſuadés qu'on les livroit aux

Romains, inſpirérent la même crainte aux ſoldats étrangers. Ayant donc pris les uns & les autres ſubitement les armes pendant que les Députés étoient encore dans le camp de Marcellus, ils commencent par égorger les Magiſtrats nouvellement élus, & courant de tous côtés dans la ville font main-baſſe ſur ceux qu'ils rencontrent, & pillent tout ce qui tombe ſous leurs mains. Pour ne point être ſans chefs, ils nomment ſix Officiers, trois pour commander dans l'Achradine; & trois dans l'Iſle. Le tumulte étant enfin appaiſé, les ſoldats étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent qui s'étoit conclu avec les Romains, que leur cauſe étoit toute ſéparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les Députés qu'on avoit envoyés à Marcellus, qui achevent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient dans Syracuſe, il y avoit un Eſpagnol, nommé Méric : on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine Aréthuſe, & reçut les ſoldats que Marcellus y envoya. Le lendemain, au point du jour, Marcellus fit une fauſſe attaque à l'Achradine pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la Citadelle & de

l'Isle qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés le moyen de jetter des troupes dans l'Isle qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projetté. Les soldats, que ces vaisseaux jettérent dans l'Isle, trouvant les postes presque tous dégarnis, & les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la Citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes, s'en emparérent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Isle, & d'un quartier de l'Achradine, & que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déserteurs s'étant échappés, & on leur avoit laissé exprès la sortie libre, les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, & lui envoyérent des Députés, qui avoient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. Marcellus ayant assemblé son Conseil & quelques Syracusains qui étoient dans son camp, répondit à ces Députés en leur présence, » Qu'Hiéron, pen-

» dant cinquante ans, n'avoit pas fait
» plus de bien au Peuple Romain, que
» ceux qui depuis quelques années
» étoient maîtres de Syracuſe n'avoient
» voulu lui faire de mal : mais que leur
» mauvaiſe volonté étoit retombée ſur
» eux, & qu'ils s'étoient punis eux-
» mêmes du violement des Traités
» d'une maniére plus cruelle que n'au-
» roient ſouhaité les Romains. Qu'il
» tenoit Syracuſe aſſiégée depuis trois
» ans, non enfin que le peuple Ro-
» main la réduisît en eſclavage, mais
» pour empêcher que des Chefs de
» transfuges ne la tinſſent dans l'op-
» preſſion. Qu'il avoit eſſuyé beaucoup
» de fatigues & de dangers pendant un
» ſi long ſiége : mais qu'il s'en croyoit
» avantageuſement dédommagé par la
» gloire d'avoir pris cette ville, & par
» le plaiſir de l'avoir ſauvée de la ruine
» entiére qu'elle ſembloit mériter ». Après avoir mis des gardes au Tréſor, & placé auſſi des ſauve-gardes dans les maiſons des Syracuſains qui s'étoient retirés dans ſon camp, il abandonna la ville au pillage. On prétend que les richeſſes qui furent pillées à ce ſac de Syracuſe, ſurpaſſérent celles qu'on eût pu eſpérer de la priſe de Carthage.

Un funeſte accident troubla la joie

de Marcellus, & lui causa une sensible douleur. Archiméde, dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, étoit appliqué à considérer quelque figure de géométrie, & il donnoit à cette contemplation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de maniére qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient par-tout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archiméde le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problême fût résolu, & qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat qui ne se soucioit ni de son problême, ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée, & le tue. Marcellus fut vivement affligé, quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité, il s'appliqua autant qu'il fut en lui à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parens, les traita avec distinction, & leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archiméde, il fit

célébrer ſes funérailles avec ſoin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus diſtingués à Syracuſe.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. *Tombeau d'Archiméde découvert par Cicéron.*

ARCHIMÉDE, par ſon teſtament, avoit prié ſes parens & ſes amis de mettre après ſa mort ſur ſon tombeau pour toute épitaphe un Cylindre circonſcript à une Sphére, c'eſt-à-dire à un globe, à une figure Sphérique ; & de marquer au bas le rapport qu'ont entre eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu. Il auroit pu remplir les baſes de la colonne de ſon tombeau de bas reliefs, où toute l'hiſtoire du ſiége de Syracuſe auroit été ſculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Mais il eſtimoit infiniment plus une découverte, une démonſtration géométrique, que toutes les machines ſi célebres qu'il avoit inventées. Auſſi aima-t-il mieux ſe faire honneur auprès de la poſtérité de la découverte qu'il avoit faite du rapport de a Sphére au Cylindre de même baſe

& de même hauteur, qui eſt comme deux à trois.

Les Syracuſains, ſi paſſionnés autrefois pour les ſciences, ne conſervérent pas long-tems l'eſtime & la reconnoiſſance qu'ils devoient à un homme qui avoit fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archimede étoit deja ſi parfaitement oublié de ſes citoyens, malgré les grands ſervices qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient qu'il fût enterré à Syracuſe. C'eſt Cicéron qui nous apprend cette particularité.

Dans le tems qu'il étoit Queſteur en Sicile, la curioſité le porta à chercher le tombeau d'Archimede : curioſité digne d'un homme d'eſprit comme Cicéron, & qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracuſains lui ſoutenoient que ſa recherche ſeroit inutile, & qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, & ne ſervit qu'à allumer encore davantage le deſir qu'il avoit de faire cette découverte. Enfin, après pluſieurs recherches, il apperçut hors de la porte de la ville qui regardoit Agragas, parmi un grand nombre de tombeaux qui étoient en cet endroit-là une colonne preſque entiérement

Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 5. n. 64-66.

Agrigente.

couverte de ronces & d'épines, & il entrevit la figure d'une Sphére & d'un Cylindre. Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, jugent aisément quelle fut la joie de Ciceron. Il s'écria qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit. On fit nettoyer la place avec des faulx, on s'ouvrit un passage jusqu'à la colonne, & l'on y vit l'inscription qui paroissoit encore, quoique la moitié des lignes fut effacée par le tems. Ainsi, [a] dit Cicéron en terminant ce récit, la plus grande ville de Gréce, & qui anciennement avoit été la plus florissante par l'étude des Lettres, n'eût pas connu le trésor qu'elle possédoit, si un homme né dans un pays qu'elle regardoit presque comme barbare, un Arpinate, n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ses citoyens, si distingué par la justesse & par la pénétration de son esprit.

On est obligé à Cicéron de nous avoir laissé cet élégant & curieux récit: mais on ne lui pardonne pas aisément la maniére méprisante dont il y parle d'abord d'Archiméde. C'est au commen-

a Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset.

cement,

tement, où voulant oppoſer à la vie malheureuſe de Denis-le-Tyran le bonheur d'une vie modérée & pleine de ſageſſe, il dit : » Je ne [a] comparerai » point la vie d'un Platon & d'un Architas, perſonnages conſommés en » doctrine & en ſageſſe, avec celle de » Denys, la plus affreuſe, la plus remplie de miſére, & la plus déteſtable » que l'on puiſſe imaginer. J'aurai recours à un homme de la même ville » que lui, UN HOMME OBSCUR, qui a » vécu pluſieurs années après lui. Je » le tirerai de ſa * pouſſiére, & je le » ferai paroître ſur la Scéne, le compas à la main ». Je ne parle point de la naiſſance d'Archiméde : ſa grandeur eſt d'un autre ordre. Mais le plus grand Géométre de l'antiquité, dont les ſublimes découvertes ont été dans tous les tems l'objet de l'admiration des connoiſſeurs, devoit-il être traité par Cicéron d'homme obſcur & de néant, comme ſi c'étoit un ſimple ouvrier, employé à fabriquer des machines, ſi ce n'eſt peut-être que dans l'eſprit des

* *Il parle de la pouſſiére géométrique.*

a Non ergo jam cum hujus vita, qua tetrius, miſerius, deteſtabilius excogitare nihil poſſum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè ſapientium. Ex eadem urbe HUMILEM HOMUNCIONEM à pulvere & radio excitabo, qui multis annis poſt fuit, Archimedem.

Romains, chez qui l'estime & le goût de la Géométrie & de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a rapport au gouvernement des hommes & à la politique.

Virgil. Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, Tom. II. C'est la réflexion de M. l'Abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron.

§. II. *Précis de l'histoire de Syracuse.*

L'Ile de Sicile, avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers, composoit ce que l'on appelloit la grande Gréce, par opposition à la Gréce proprement dite, qui avoit peuplé de ses Colonies tous ces pays-là.

Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile, & l'une des plus puissantes de toute la Gréce. Elle fut AN. M. 3295. fondée par Architas Corinthien, la troisiéme année de l'Olympiade XVII.

Les deux premiers siécles de son histoire sont fort obscurs, & je les passe

ſous ſilence. Elle ne commence à être bien connue que depuis le régne de Gélon, & elle fournit dans la ſuite de grands événemens pendant l'eſpace de plus de deux cents ans. On y voit pendant tout ce tems-là une alternative continuelle de ſervitude ſous les Tyrans & de liberté ſous un gouvernement pupulaire, juſqu'à ce que Syracuſe ſoit enfin ſoumiſe aux Romains, & faſſe partie de leur Empire. AN. M. 3520.

J'ai traité tous ces événemens, excepté le dernier, chacun dans leur tems. Mais comme ils ſont coupés en différens morceaux, & répandus en différens Livres, j'ai cru devoir les réunir ici ſous un même point de vue, pour en faire mieux ſentir la ſuite & la liaiſon, en les montrant en gros, & indiquant les endroits où ils ſont expoſés avec une juſte étendue.

GÉLON.

LES Carthaginois, de concert avec Xerxès, ayant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce Prince faiſoit une irruption dans la Gréce, Gélon, qui s'étoit rendu maître de Syracuſe, remporta une célébre victoire contre les Carthaginois le jour même du combat des Thermopyles. Ils

avoient pour Général Amilcar, qui périt dans le combat. Les Historiens parlent diversement de sa mort ; & c'est ce qui m'a fait tomber dans une contradiction. Car d'un côté je suppose avec Diodore de Sicile, qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat ; & de l'autre je marque après Hérodote, que pour ne point survivre à sa honte, il se précipita lui-même dans le bucher, où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

Dans l'histoire des Carthaginois.

An. M. 3525. Gélon, au retour de sa victoire, se rendit à l'assemblée sans armes & sans gardes pour y rendre compte au peuple de sa conduite. Il fut choisi pour Roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou six ans, uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux. Histoire ancienne, Tome I. p. 254, &c. Tome III. p. 449, &c.

HIERON I.

An. M. 3532. HIERON, l'aîné des freres de Gélon, lui succéda. Le commencement de son régne fut fort louable. Simonide & Pindare le célébrérent à l'envi par leurs vers. La fin n'y répondit pas. Il régna onze ans. Tome III. p. 464, &c.

THRASIBULE.

An. 3543. THRASIBULE son frere lui succéda,

Il ſe rendit odieux à tous ſes ſujets par ſes vices & par ſa cruauté. Ils le chaſſérent du trône & de la ville après un an de régne. Ibid. p. 465.

Tems de liberté.

Depuis ſa retraite, Syracuſe & toute An. M. 3544.
la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'eſpace de près de ſoixante ans.

On établit une fête annuelle pour célébrer le jour du rétabliſſement de la liberté.

Syracuſe attaquée par les Athéniens.

Pendant cet intervalle, les Athé- An. M. 3588.
niens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portérent leurs armes contre Syracuſe : c'étoit la ſeiziéme année de la guerre du Péloponneſe. On ſait combien cette entrepriſe devint funeſte pour les Athéniens. Tome III. pag. 634, &c.

DENYS L'ANCIEN.

Le régne de ce Prince fut célébre An. M. 3598.
par ſa longue durée, qui fut de trente-huit ans, & encore plus par les événemens extraordinaires qui l'accompagnérent. Tome I. p. 260, &c. Tome V. pag. 161, &c.

E iij

DENYS LE JEUNE.

An. M. 3632. DENYS, fils de l'Ancien, lui ſuccéde. Il forme une liaiſon particuliére & a de fréquentes converſations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à ſa Cour. Il ne profita pas long-tems des ſages avis de ce Philoſophe, & s'abandonna bientôt à tous les vices & à tous les excès qui accompagnent la Tyrannie.

An. M. 3644. Aſſiégé par Dion, il ſe ſauve de la Citadelle, & ſe retire en Italie.

An. M. 3646. Rares qualités de Dion. Il eſt aſſaſſiné par Callippe dans ſa propre maiſon.

An. M. 3647. Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frere de Denys le Jeune, chaſſe Callippe de Syracuſe, & s'y établit. Pendant les deux ans de ſon régne, la Sicile eſt agitée de grands mouvemens.

An. M. 3654. Denys le Jeune, profitant de ces troubles, remonte ſur le trône dix ans après l'avoir quitté.

An. M. 3657. Enfin, forcé par Timoléon, il ſe retire à Corinthe. Tome I. p. 275, &c. Tome V. p. 325, &c.

Tems de liberté.

An. M. 3658. TIMOLÉON rend la liberté à Syracuſe. Il paſſe le reſte de ſa vie dans un glo-

rieux loisir, chéri & honoré de tous les citoyens & de tous les étrangers. Tome V. pag. 326.

Cet intervalle de liberté ne dura pas long-tems.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE s'empara bientôt de la Tyrannie à Syracuse. T. I. p. 281, &c. AN. M. 3685.

Il y exerce des cruautés inouies.

Il forme un des desseins les plus hardi dont il soit parlé dans l'histoire, porte la guerre dans l'Afrique, s'y rend maître des places les plus fortes, & ravage tout le pays.

Après divers événemens, il périt d'une maniére misérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

Tems de liberté.

SYRACUSE respira pendant quelque tems, & goûta avec plaisir la douceur de la liberté. AN. M. 3718.

Mais elle eut beaucoup à souffrir de la part des Carthaginois, qui troubloient son repos par des guerres continuelles.

Elle appella à son secours Pyrrhus. AN. M. 3721. Les rapides succès qu'eurent d'abord ses armes, lui donnérent de grandes espérances, qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus, par sa prompte retraite, la

replongea dans de nouveaux malheurs. Tom. I. p. 301. Tom. VII. p. 372, &c.

HIERON II.

Elle ne fut tranquille & heureuse que sous le regne d'Hiéron II. qui fut très-long, & presque toujours pacifique.

HIERONYME.

A peine régna-t-il un an. Sa mort fut suivie de grands troubles, & de la prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entiére réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la Tyrannie, & des Carthaginois qui en étoient les protecteurs : mais ces guerres n'eurent point de suite, & Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute la Sicile. La moitié de cette Isle étoit devenue province Romaine depuis le Traité qui termina la premiére guerre Punique. Par ce Traité, la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, & l'autre continua d'être gouvernée par Hiéron ; & cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions ſur le gouvernement & le caractére des Syracuſains.*

PAR la priſe de Syracuſe, la Sycile entiére devint une province du peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée, comme le furent depuis les Eſpagnols & les Carthaginois, à qui l'on impoſa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire, & la peine des vaincus : *quaſi victoriæ præmium, ac pœna belli.* La [a] Sicile, en ſe ſoumettant au peuple Romain, conſerva tous ſes droits anciens & toutes ſes coutumes, & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ſes Rois. Et elle méritoit bien certainement ce privilége & cette diſtinction. Elle [b] étoit la pre- *Cic. in Verr. de frum. n. 13.*

a Siciliæ civitates ſic in amicitiam fidemque recepimus, ut eodem jure eſſent, quo fuiſſent; eadem conditione populo R. parerent, quia ſuis antea paruiſſent. *Cic. Ibid.*

b Omnium nationum exterarum princeps Sicilia ſe ad amicitiam fidemque populi R. applicuit: prima omnium, id quod ornamentum imperii eſt, provincia eſt appellata: prima docuit majores noſtros, quàm præclarum eſſet exteris gentibus imperare... Itaque majoribus noſtris in Africam ex hac provincia gradus imperii factus eſt. Neque enim tam facilè opes Carthaginis tantæ concidiſſent, niſi illud & rei frumentariæ ſubſidium, & receptaculum claſſibus noſtris pateret. Quare P. Africanus, Carthagine deleta, Siculorum urbes ſignis monumentiſque pulcherrimis exornavit: ut, quos victoria populi R. lætari arbitrabatur, apud eos monumenta victoriæ plurima collocaret. *Cic. Verr. 3. n. 2. 3.*

miére de toutes les nations étrangéres qui eût fait amitié & alliance avec les Romains : la premiére conquête qu'ils eussent eu la gloire de faire hors de l'Italie : la premiére enfin qui leur eût fait éprouver la douceur de commander à des peuples étrangers. La plupart des villes dont elle étoit remplie avoient marqué pour les Romains un attachement, une fidélité, une affection qui étoient sans exemple. Elle fut pour eux depuis comme un degré pour passer en Afrique, & Rome n'auroit pas pu abattre si facilement la puissance formidable de Carthage, si la Sicile ne lui avoit servi de grenier abondant pour les vivres, & de retraite sûre pour ses flottes. Aussi, après la prise & la ruine de Carthage, Scipion l'Africain se crut-il obligé d'enrichir les villes de Sicile d'un grand nombre d'excellens tableaux & de statues précieuses, afin qu'un peuple qui s'intéressoit si vivement à la victoire du peuple Romain, en sentît les fruits, & en conservât chez lui d'illustres monumens.

La Sicile auroit été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle avoit toujours eu des Magistrats tels que Cicéron, aussi instruits que lui des obligations de la Magistrature, & aussi

attentifs à s'en acquitter. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. C'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin de la sincérité des sentimens qu'il va exposer : » Dans [a] tous les emplois, » dit-il, dont le peuple Romain m'a » honoré jusqu'ici, j'ai cru être engagé » par des liens les plus sacrés de la re- » ligion à en remplir dignement tous » les devoirs. Lorsqu'on m'a fait Ques- » teur, j'ai regardé cette dignité, non » comme un présent dont on me gra-

a O dii immortales . . . Ita mihi meam voluntatem spemque reliquæ vitæ vestra populique Romani existimatio comprobet, ut ego, quos adhuc mihi magistratus populus Romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita Quæstor sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum quàm creditum ac commissum putarem. Sic obtinui quæsturam in provincia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer : ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem ; ut omnia semper, quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. Nunc sum designatus ædilis... Ita mihi deos omnes propitios esse velim, ut tametsi mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam tantum capio voluptatis, quantum sollicitudinis & laboris, ut hæc ipsa ædilitas, non quia necesse fuit alicui candidato data, sed quia sic oportuerit rectè collocata, & judicio populi digno in loca posita esse videatur. *Cic. Verr. 7. n.* 35-37.

» tifioit, mais comme un dépôt que
» l'on confioit à ma vigilance & à ma
» fidélité. Quand depuis on m'a envoyé
» gérer la Questure dans la Sicile, je
» me suis imaginé que tous les yeux
» étant tournés sur moi, ma personne
» & ma Questure alloient être expo-
» sées sur un grand théâtre à la vue de
» tous les peuples, à qui j'étois donné
» en spectacle; & dans cette pensée je
» me suis interdit, non seulement les
» plaisirs criminels qu'entraînent les
» grandes passions, mais ceux même
» qui sont les plus légitimes, & qui
» paroissent les plus nécessaires. On
» vient de me désigner Edile. J'atteste
» les dieux que je sens tout le poids de
» cette charge, & que quelque hono-
» rable qu'elle me paroisse, elle ne me
» cause pas tant de joie & de plaisir,
» que de soins & d'inquiétudes, dans
» le desir que j'ai de faire connoître
» qu'elle ne m'a pas été donnée au ha-
» zard ou par nécessité, mais confiée
» par choix & avec discernement ».

Il s'en faut bien que tous les Gouverneurs Romains fussent de ce caractére, & la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme [a] quelques

[a] Numquam tibi venit in mentem, non tibi id- circo fasces, & secures, & tantam imperii vim tan-

lignes après Cicéron le reproche à Verrès, qu'ils étoient preſque tous comme autant de Tyrans, qui ne ſe croyoient armés de faiſceaux & de haches, ni revêtus de l'autorité de l'Empire Romain, que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert, & pour forcer toutes les barriéres de la juſtice & de la pudeur; enſorte que perſonne ne pût mettre en ſûreté contre leur violence ni ſes biens, ni ſa maiſon, ni ſa vie, ni même ſon honneur.

Syracuſe, par tout ce que nous en avons vu, a dû nous paroître comme un théâtre où il s'eſt paſſé des ſcénes bien différentes, mais bien étranges: ou plutôt comme une mer, quelquefois calme & tranquille, mais le plus ſouvent agitée par des vents & des orages, toujours prêts à la bouleverſer de fond en comble. Nous n'avons vu dans aucune autre République des révolutions ſi ſubites, ſi fréquentes, ſi violentes, ſi diverſifiées. Maîtriſée dans un tems

tamque ornamentorum omnium dignitatem datam, ut earum rerum vi & auctoritate omnia repagula juris, pudoris, & officii perfringeres; ut omnium bona prædam tuam duceres; nullius res tuta, nullius domus clauſa, nullius vita ſepta, nullius pudicitia munita contra tuam cupiditatem & audaciam poſſet eſſe. *Ibid. n.* 39.

par les Tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les Rois les plus ſages ; tantôt livrée au caprice d'une populace ſans joug & ſans frein, tantôt docile & parfaitement ſoumiſe à l'autorité des loix & à l'Empire de la raiſon, elle paſſe alternativement de l'eſclavage le plus dur à la liberté la plus douce, d'une eſpéce de convulſions & de mouvemens phrénétiques à une conduite ſage, tranquille, modérée. Le lecteur ſe rappelle aiſément dans la mémoire d'un côté les deux Denys pere & fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leur cruauté l'objet de la haine & de l'exécration publique ; de l'autre Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiéron, tant l'ancien que le nouveau, univerſellement chéris & reſpectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités ſi oppoſées, & des alternatives ſi contraires ? Je ne doute point que la légéreté & l'inconſtance des Syracuſains, qui étoit leur caractére dominant, n'y eût beaucoup de part : mais je ſuis perſuadé que ce qui y contribuoit le plus, étoit la forme même du gouvernement mêlé d'Ariſtocratie & de Démocratie, c'eſt-à-dire, partagé entre le Sénat ou les Anciens & le peuple. Comme il n'y

avoit à Syracuſe aucun contrepoids pour maintenir ces deux Corps dans un juſte équilibre, quand l'autorité panchoit un peu plus d'un côté que de l'autre, le gouvernement ſe tournoit auſſitôt ou en une Tyrannie violente & cruelle, ou en une liberté effrénée, ſans meſure, & ſans régle. Alors la confuſion ſubite de tous les Ordres de l'Etat facilitoit aux plus ambitieux des citoyens le chemin au pouvoir ſouverain; que les uns, pour captiver la bienveillance de leurs concitoyens & leur adoucir le joug, exerçoient avec douceur & ſageſſe, avec équité, avec des maniéres populaires: & que d'autres, nés moins vertueux, portoient aux derniers excès du deſpotiſme le plus abſolu & le plus cruel, ſous prétexte de ſe maintenir dans leur uſurpation contre les entrepriſes de leurs citoyens, leſquels jaloux de leur liberté, ſe permettoient toutes les trahiſons & tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raiſons encore rendoient le gouvernement de Syracuſe difficile, & par là donnoient lieu aux fréquens changemens qui y arrivoient. Cette ville n'oublioit point qu'elle avoit remporté plus d'une fois de ſignalées victoires contre la redoutable puiſſance

de l'Afrique, & qu'elle avoit porté ſes conquêtes & la terreur de ſes armes juſques ſous les remparts de Carthage, comme depuis contre les Atheniens. La haute idée que ſes flottes & ſes troupes nombreuſes lui donnoient de ſa puiſſance maritime, fit que du tems de l'irruption des Perſes dans la Gréce, elle prétendit s'égaler à Athénes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richeſſes, ſuite naturelle du commerce, avoient rendu les Syracuſains fiers, hautains, impérieux, & en même tems les avoient plongés dans la molleſſe, en leur inſpirant du dégoût pour toute fatigue & toute application. Ils ſe livroient pour l'ordinaire aveuglément à leurs Orateurs, qui avoient pris ſur eux un pouvoir abſolu. Il falloit, pour obéir, qu'ils fuſſent ou flattés, ou gourmandés.

Ils avoient naturellement un fonds d'équité, de bonté, de douceur : & cependant entraînés par les diſcours ſéditieux des harangueurs, ils ſe portoient aux derniéres violences & aux cruautés les plus exceſſives, dont ils ſe repentoient un moment après.

Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes : leur liberté qui pour lors ne

connoiſſoit plus de bornes, dégénéroit bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrois même dire en phrénéſie. Au contraire, quand on étoit venu à bout de les réduire ſous le joug, ils devenoient lâches, timides, ſoumis, rampans juſqu'à la ſervilité. Mais comme cet état étoit violent, & directement oppoſé au caractére & au naturel de la nation Grecque, née & nourrie dans la liberté dont le ſentiment n'étoit point éteint en eux, mais ſimplement endormi; ils ſe réveilloient de tems en tems de ce ſommeil létargique, rompoient leurs chaînes, & s'en ſervoient, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, pour aſſommer ces maîtres injuſtes qui les avoient mis aux fers.

Pour peu que l'on faſſe attention ſur toute la ſuite de l'hiſtoire des Syracuſains, on voit aiſément (comme Galba depuis a dit des Romains) qu'ils [a] n'étoient point capables de porter ni une liberté entiére, ni une entiére ſervitude. Ainſi l'habileté & la politique de ceux qui les gouvernoient conſiſtoit à faire prendre au peuple un ſage milieu entre ces deux extrémités, en paroiſ-

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam ſervitutem pati poſſunt, nec totam libertatem. *Tacit. Hiſt. lib.* 1. *cap.* 16.

ſant le laiſſer maître des réſolutions, & ne ſe réſerver que le ſoin de lui en montrer l'utilité & de lui en faciliter l'exécution. Et c'eſt à quoi réuſſirent merveilleuſement les Magiſtrats & les Rois dont j'ai parlé, ſous le gouvernement deſquels les Syracuſains furent toujours tranquilles & paiſibles, obéiſſans au Prince, & parfaitement ſoumis aux loix. C'eſt ce qui me fait conclure que les troubles & les révolutions de Syracuſe arrivoient moins par la légéreté du peuple, que par la faute de ceux qui les gouvernoient, à qui manquoit l'art de manier les eſprits & de gagner les cœurs, qui eſt proprement la ſcience des Rois & de tous ceux qui commandent.





LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

CE Livre renferme deux Articles : dont le premier contient l'hiſtoire de Mithridate, Roi de Pont ; le ſecond, les régnes de Ptolémée Auléte & de la fameuſe Cléopatre en Egypte, où ſe termine l'hiſtoire Grecque.

ARTICLE PREMIER.

CET Article comprend l'eſpace de ſoixante ans qui eſt le tems qu'a duré le régne de Mithridate ; & trois ans par delà : depuis l'an du Monde 3880 juſqu'à l'an 3943.

§. I. *Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en ayant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Premiére guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatriéme année de la guerre. Bibliothéque d'Athénes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.*

MITHRIDATE Roi de Pont, dont je commence à rapporter l'histoire, & qui s'est rendu si célébre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au Royaume de Pont. Le premier fut, selon quelques Historiens, Artabaze, un des sept Princes qui tuérent les

Mages, & mirent la Couronne de Perſe ſur la tête de Darius fils d'Hyſtaſpe, qui lui donna pour recompenſe la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les ſept Perſes on ne trouve point d'Artabaze, pluſieurs raiſons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui eſt nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perſe, & qui fut fait Roi de Pont ou par ſon Pere, ou par ſon frere, pour le conſoler de la préférence donnée à Xerxès ſur lui. Sa poſtérité a joui de ce Royaume pendant dix-ſept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le ſeiziéme.

Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner. Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour ſon ſucceſſeur, & lui avoit donné ſa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença ſon régne par faire mourir ſa mere & ſon frere; & la ſuite ne répondit que trop à ce commencement. On ne ſait rien des premiéres années de ſon régne, ſi ce n'eſt qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui ayant cédé en propre la Phrygie, & lui en ayant fait

AN. M. 3880. AV. J. C. 124.

Memnon. in Excerpt. Photii, c. 32.

Appian. in Mithrid. pag. 177. & 178.

prendre poſſeſſion, elle lui fut bientôt après ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indiſpoſer contr'eux.

An.M. 3913. Av. J.C. 91. Juſtin. l. 38. c. 1. & 2. Strab. l. 12. p. 540. Plutarc. in Sylla, p. 453. Appian. in Mithrid. pag. 176.

Ariarathe, roi de Cappadoce, étant mort, Mithridate, qui l'avoit fait aſſaſſiner, tua ſon fils aîné, chaſſa le ſecond qui mourut de chagrin, s'empara de la Cappadoce, & y mit un de ſes enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, ſous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicoméde, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet aggrandiſſement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir auſſi avec le tems ſon domaine, s'aviſa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce perſonnage, un troiſiéme fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avoit épouſée depuis la mort de ſon premier mari, à le reconnoître; & il l'envoya à Rome pour aider & ſoutenir par ſa préſence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avoit mené avec elle. La cauſe ayant été expoſée au Sénat, les deux parties furent condannées; & l'on fit un décret, qui accordoit aux Cappadociens la liberté. Mais ils dirent qu'ils ne pouvoient pas ſe paſſer d'un Roi. Le Sénat leur permit d'en choiſir un, tel qu'il leur plairoit. Ils choiſirent Ariobarzane, hom-

me de qualité de leur nation. Sylla, qui sortoit de Préture, fut charge de la commission de l'établir sur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition : mais le véritable sujet étoit de réprimer les entreprises de Mithridate, dont la puissance, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens, faisoit ombrage aux Romains. Sylla exécuta sa commission l'année suivante, & après avoir défait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étoient venus à leur secours, il chassa Gordius avec le prétendu Ariathe, & mit à sa place Ariobarzane.

AN. M. 3914. AV. J. C. 90.

Pendant que Sylla étoit campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, député du Roi Arsace, arriva dans son camp, pour demander de faire alliance & amitié avec les Romains. Sylla, pour le recevoir à son audience, fit mettre dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane qui étoit présent, l'autre pour Orobaze, & celui du milieu pour lui. Dans la suite, le Roi des Parthes, irrité contre son Député de ce qu'il y avoit souffert cet orgueil Romain, le fit mourir. C'est ici la premiére fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains.

C'étoit Mithridate II.

Mithridate n'osa pas s'oppoſer alors à l'établiſſement d'Ariobarzane ; mais, diſſimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains, il réſolut de prendre ſon tems pour en tirer vengeance. En attendant il ſongea à ſe fortifier par de bonnes alliances ; & commença par Tigrane, roi d'Arménie, qui étoit un Prince très-puiſſant. L'Arménie avoit d'abord appartenu aux Perſes ; puis étoit paſſée ſous la domination des Macédoniens ; & enfin, après la mort d'Alexandre, avoit fait partie du royaume de Syrie. Sous Antiochus le Grand, deux de ſes Généraux, Artaxius & Zadriadrès, s'établirent, avec la permiſſion du Prince, dans cette province, dont apparemment ils étoient Gouverneurs. Après la défaite d'Antiochus, ils s'attachérent aux Romains, qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il eſt parlé ici, deſcendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entiére, ſoumit par les armes pluſieurs des pays voiſins, & forma ainſi un royaume très-puiſſant. Mithridate lui donna en mariage ſa fille Cléopatre, & l'engagea à entrer dans ſon projet contre les Romains ; juſques-là qu'ils réglérent, que Mithridate

Strab. l. 11. p. 531. 532.

date auroit pour ſa part les villes & les pays dont on feroit la conquête, & Tigrane les perſonnes avec tous les effets qui ſe peuvent tranſporter.

La premiére entrepriſe & le premier acte d'hoſtilité fut, que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en poſſeſſion, & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicoméde, roi de Bithynie, étant venu à mourir dans ce temslà, ſon fils aîné, appellé auſſi Nicoméde, devoit naturellement lui ſuccéder; &, en effet, il fut déclaré Roi. Mais Mithridate ſuſcita contre lui ſon frere cadet nommé Socrate, lequel, à main armée, le chaſſa du trône. Les deux Rois dépouillés ſe rendirent à Rome pour implorer le ſecours du Sénat, qui réſolut leur rétabliſſement, & envoya Manius Aquilius & M. Altinus * pour faire exécuter ſon décret.

AN. M. 3915. AV. J. C. 89.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortérent à faire des irruptions ſur les terres de Mithridate, en leur promettant du ſecours : mais ils n'oſérent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince ſi voiſin & ſi puiſſant. A la fin cependant, Nicoméde, preſſé également & par les Ambaſſadeurs mêmes à qui il avoit promis de groſſes ſommes

* Grævius voudroit lire *M. Attilius.*

pour ſon rétabliſſement, & par ſes créanciers, Citoyens Romains établis dans l'Aſie, qui lui en avoient prêté de fort conſidérables pour le même effet, ne put réſiſter plus long-tems à leurs inſtances réitérées. Il fit des courſes ſur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays juſqu'à la ville d'Amaſtris, & revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à payer une partie de ſes dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conſeil de qui Nicoméde avoit fait cette irruption ſur ſes terres. Il auroit pu facilement la repouſſer, ayant un bon nombre de troupes toutes prêtes : mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aiſe de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juſte ſujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances, qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambaſſadeurs. Pélopidas étoit à la tête de l'Ambaſſade. Il ſe plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate, & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicoméde ſon ennemi déclaré. Les Ambaſſadeurs de celui-ci répliquérent, & firent auſſi de leur côté des plaintes contre Mi-

thridate. Les Romains, qui ne vouloient pas encore ſe déclarer ouvertement, leur donnérent une réponſe vague, en marquant que l'intention du peuple Romain étoit que Mithridate & Nicoméde ne ſe fiſſent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponſe ne ſatisfit point, fit marcher incontinent ſes troupes contre la Cappadoce, en chaſſa de nouveau Ariobarzane, & mit ſur ſon trône Ariarathe ſon fils qu'il y avoit déja placé auparavant. Il envoya en même tems les Ambaſſadeurs vers les Généraux Romains, pour leur faire ſon apologie en même tems & renouveller ſes plaintes contr'eux. Pélopidas leur déclara que ſon Maître vouloit bien que le peuple Romain en fût arbitre, & dit qu'il avoit déja envoyé ſes Ambaſſadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du Sénat, & à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvoit avoir de funeſtes ſuites. Au reſte il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refuſât de lui rendre juſtice, étoit en état de ſe la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration ſi fiére, lui répondirent, que Mithridate eût à faire ſortir ſes

troupes de Cappadoce, & qu'il ne s'avisât plus d'inquiéter Nicoméde, ni Ariobarzane. Ils commandérent à Pélopidas de sortir dans le moment même du camp, avec défense d'y revenir, à moins que son Maître n'obéît. Les autres Ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour-lors éclata, & les Généraux Romains n'attendirent pas qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain, ou du Sénat. C'est ce que Mithridate demandoit. Dans le dessein où il étoit depuis long-tems de se déclarer contre les Romains, il avoit fait plusieurs alliances, & avoit engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptoit dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit composée de deux cents cinquante mille hommes d'Infanterie, & de quarante mille chevaux, sans compter cent trente chariots armés en guerre; & sa flotte de quatre cents vaisseaux.

Justin. l. 38. c. 3-7. Avant que de former aucune entreprise il crut devoir y préparer ses troupes, & il leur fit un * long discours

* *J'ai extrêmement abrégé ce discours que Justin rapporte tout entier, tel qu'il étoit dans Trogue*

pour les animer contre les Romains.
» Il leur repréſente qu'il ne s'agit pas
» d'examiner ſi l'on fera la paix ou la
» guerre : que les Romains, en les
» attaquant les premiers, ne laiſſent
» aucun lieu à la délibération. Qu'il
» s'agit de combattre & de vaincre.
» Qu'il compte ſur un ſuccès heureux,
» ſi ſes ſoldats font paroître le même
» courage qu'ils ont déja montré en
» tant d'occaſions, & tout récemment
» encore contre ces mêmes ennemis,
» qu'ils ont mis en fuite & taillés en
» piéces dans la Bithynie & dans la
» Cappadoce. Que l'on ne pouvoit pas
» deſirer une occaſion plus favorable
» que celle qui ſe préſentoit, pendant
» que les Marſes infeſtoient & rava-
» geoient le cœur même de l'Italie,
» que Rome étoit déchirée par les guer-
» res civiles, qu'une armée innombra-
» ble de Cimbres ſortis de Germanie
» inondoit toute l'Italie. Que le tems
» étoit venu d'humilier l'orgueil de ces
» fiers Républicains qui en vouloient
» à la majeſté royale, & qui avoient
» juré d'abattre tous les trônes de l'u-

Pompée, dont il n'eſt que l'abbréviateur. Ce diſcours peut ſervir à nous faire connoître le ſtile de cet excellent Hiſtorien, & doit nous en faire bien regretter la perte.

» nivers. Qu'au [a] reſte la guerre que
» les ſoldats alloient commencer, étoit
» bien différente de celle qu'ils avoient
» ſoutenue avec tant de courage dans
» les affreux déſerts & dans les régions
» glacées de la Scythie. Qu'il les me-
» noit dans le pays du monde le plus
» fertile & le plus tempéré, rempli de
» villes riches & opulentes qui ſem-
» bloient leur offrir un butin tout pré-
» paré. Que l'Aſie, livrée en proie à
» l'avarice inſatiable des Proconſuls, à
» l'impitoyable dureté des Traitans, à
» l'injuſtice criante des Juges, avoit
» en horreur le nom Romain, & les at-
» tendoit comme ſes libérateurs. Qu'ils
» le ſuiviſſent, non tant à une guerre,

a Nunc ſe diverſum belli conditionem ingredi. Nam neque cœlo Aſiæ eſſe temperatius aliud, nec ſolo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut militiam, ſed ut feſtum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi. . . tantumque ſe avida expectat Aſia, ut etiam vocibus vocet: adeo illis odium Romanorum incuſſit rapacitas Proconſulum, ſectio * publicanorum, calumniæ litium. *Juſtin.*

* Sectio publicanorum, *ſignifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui ne payant pas les impôts & les tailles que l'on exigeoit d'eux, voyoient leurs meubles & leurs biens enlevés par les publicains pour le payement.* Calumniæ litium, *ſont les chicanes injuſtes, qui ſervoient de prétexte pour envahir les biens des riches, ſoit à l'occaſion des impôts, ſoit ſous quelque autre couleur.*

» qu'à une victoire & à une proie assu-
» rée ». L'armée répondit à ce discours par des cris de joie universels, & par des protestations réitérées de service & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois armées de troupes qu'ils avoient en différens endroits de l'Asie Mineure. La premiére étoit commandée par L. Cassius, qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la seconde par Manius Aquilius : la troisiéme par Q. Oppius Proconsul, qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicoméde avoit cinquante mille hommes de pied, & six mille chevaux. Ils commencérent la guerre, comme je l'ai déja dit, sans attendre les ordres de Rome, & la firent avec tant de négligence & si peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occasions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits prisonniers, & traités avec toutes sortes d'insultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit souffrir les derniers outrages. Il le fit passer en revue devant les troupes, & le donna en spectacle

aux peuples monté ſur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faiſoit marcher à pied les mains garotées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mityléne qui le lui avoient livré par une lâche trahiſon, dans le tems même qu'il étoit malade, & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir ſa ſanté.

Diod. in Excerpt. Valeſ. p. 401.
Athen. l. 5. p. 213.
Cic. Orat. pro Flacco, n. 60.

Mithridate, qui vouloit gagner les cœurs par une réputation de clemence, renvoya chez eux tous les Grecs qu'il avoit faits priſonniers, & leur fournit même des vivres pour faire le voyage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à ſa rencontre avec des cris de joie. On le combloit de louanges. On l'appelloit le conſervateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Aſie, & on lui donnoit tous les noms par leſquels on déſigne Bacchus, qu'il méritoit à juſte titre : car il paſſoit pour le Prince de ſon tems qui buvoit davantage, & qui portoit mieux le vin ; qualité dont il ſe vantoit avec complaiſance, & qu'il croyoit lui faire beaucoup d'honneur.

Plut. Sympoſ. l. 1. p. 624.

Le fruit de ces premiéres victoires fut la conquête de la Bythinie entiére d'où Nicoméde fut chassé ; de la Phrygie & de la Mysie, provinces récentes des Romains ; de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de plusieurs autres provinces.

Ayant trouvé à Statonicée Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

Mithridate considérant que les Romains, & en général tous les Italiens, qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoya, d'Ephése où il étoit, des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces, & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure, [a] d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes, les enfans, les domestiques étoient compris dans le nombre des proscrits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurtriers. On condamna à une grosse

An. M. 3916. Av. J. C. 88. *App. p. 185. Cic. in Orat. pro lege Manil. n. 7.*

a Is uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una litterarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. *Cic.*

amende ceux qui enſeveliroient les morts, ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une récompenſe pour quiconque découvriroit ceux qui étoient cachés. On accordoit la liberté aux eſclaves qui égorgeroient leurs maîtres : on remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le ſimple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la déſolation dans toutes ces provinces, quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre-vingts mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

App. p. 186. Joſeph. Antiq. XIV. 12. Informé qu'il y avoit à Cos un grand tréſor, il y envoya des gens qui s'en ſaiſirent. C'étoit Cléopatre, Reine d'Egypte, qui l'y avoit mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre ſon fils Lathyre. Outre ce tréſor, il y trouva encore huit cents talens (huit cens mille écus) que les Juifs de l'Aſie Mineure y avoient mis auſſi en dépôt, quand ils virent qu'on y étoit ménacé de la guerre.

App. p. 186. 188. Diod. in Excerpt. p. 402. Tous ceux qui avoient pu ſe ſauver du carnage général de l'Aſie, s'étoient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec

joie, & leur ouvrit un aſyle qui les mit en ſûreté. Mithridate en forma inutilement le ſiége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru riſque d'être pris lui-même dans un combat naval où il perdit pluſieurs de ſes vaiſſeaux.

Après s'être rendu maître de l'Aſie Mineure, Mithridate envoya en Gréce Archélaüs, l'un de ſes Généraux, avec une armée de ſix vingts mille hommes. Ce Général prit Athénes, & la choiſit pour ſa réſidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là; & pendant le ſéjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de ſon Maître la plupart des villes & des Etats de la Gréce. Il avoit ſoumis par force Délos qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, l'avoit remiſe ſous leur pouvoir, & leur avoit envoyé le Tréſor ſacré qu'on gardoit dans cette Iſle par Ariſtion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Ariſtion étoit un Athénien, Philoſophe de la ſecte d'Epicure. Il ſe ſervit des deux mille hommes qu'il avoit ſous ſon commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athénes, où il exerça une cruelle tyrannie, faiſant mourir pluſieurs des citoyens, ou les livrant à

Plutarc. in Sylla p. 458. 461.
Appian. in Mithrid. pag. 188-197.

Mithridate, ſous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

An. M. 3917. Av. J. C. 87. Voilà en quel état Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promptement pour ſe rendre en Gréce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il diſtribuoit à ſes amis des richeſſes, des gouvernemens, & d'autres récompenſes.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athénes, qui réduite ſous le joug du Tyran Ariſtion, fut obligée malgré elle de réſiſter. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, diviſa ſes troupes en deux corps, dont il envoya l'un pour aſſiéger Ariſtion dans la ville d'Athénes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faiſoit comme une ſeconde ville, où Archélaüs s'étoit enfermé, comptant ſur la force de la place, dont les murailles étoient hautes preſque de quarante coudées (ſoixante pieds) toutes de pierres de taille. En effet c'étoit un grand ouvrage que Périclès avoit fait faire au tems de la guerre du Péloponnéſe, lorſque toute l'eſpérance de la victoire ne conſiſtant

que dans ce port, il l'avoit fortifié autant qu'il lui avoit été possible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il employa toutes sortes de machines pour les battre, & donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de tems, il prenoit sans coup férir la haute ville, que la famine avoit réduite à la derniére extrémité. Mais pressé de tetourner à Rome, & craignant les changemens qui pouvoient arriver, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reste de l'appareil & de l'équipage de guerre, il y avoit pour le seul service des machines vingt mille mulets qui travailloient sans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines, qui étoient souvent brisées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brulées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les Bois sacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abattre les hautes murailles qui joignirent le port avec la ville;

pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats, & à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux Trésors inviolables des Temples, & fit venir tant d'Epidaure que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons assemblés à Delphes, » Qu'ils feroient sagement de lui envoyer les trésors du » dieu, parce qu'ils seroient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il » étoit obligé de s'en servir, il en ren- » droit la valeur après la guerre ». Et en même tems il envoya à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient sacrés, & se mit à pleurer en présence des Amphictyons sur la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela, quelqu'un des assistans ayant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la Lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût véritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jetter

une terreur religieuſe dans l'eſprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla ſe moquant de ſa ſimplicité, lui répondit, » Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le » chant eſt un ſigne de joie, & nullement une marque de colére & » d'indignation : qu'il n'avoit donc » qu'à prendre hardiment les tréſors, » bien ſûr que le dieu les voyoit prendre avec plaiſir, & qu'il les donnoit » lui-même ».

Plutarque, à cette occaſion, fait reremarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains, & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite ſeul avoit élevés aux charges, & qui n'y cherchoient autre choſe que le bien public, ſavoient ſe faire obéir & reſpecter des ſoldats, ſans employer pour cela des voies baſſes & indignes. Ils commandoient des troupes ſages, diſciplinées, & bien inſtruites à exécuter ſans réplique & ſans délai les ordres de leurs Chefs. Véritablement [a] Rois, dit Plutarque, par la grandeur & la nobleſſe de leurs ſentimens, mais ſimples & modeſtes particuliers par leur train

[a] Αὐτοὶ τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ, καὶ ταῖς δαπαναῖς εὐτελεῖς ὄντες.

& toute leur dépenſe, ils ne faiſoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat que les frais néceſſaires & raiſonnables, eſtimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flatter ſes ſoldats, que de craindre ſes ennemis. Les choſes étoient bien changées dans le tems dont nous parlons. Les Généraux Romains, dévorés d'ambition & perdus de luxe étoient obligés de ſe rendre eſclaves de leurs ſoldats, & d'acheter leurs ſervices par des largeſſes capables de ſatisfaire leur avidité, & ſouvent par la tolérance & l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, étoit toujours dans un beſoin extrême d'argent, pour contenter ſes troupes ; & alors, plus que jamais, pour achever le ſiége auquel il s'étoit engagé, & dont le ſuccès lui paroiſſoit d'une extrême importance pour ſon honneur, & même pour ſa ſûreté. Il vouloit ôter à Mithridate la ſeule ville qui lui reſtoit dans la Gréce, & qui empêchant les Romains de paſſer en Aſie, faiſoit échouer toute eſpérance de la victoire, & obligeoit Sylla de revenir honteuſement en Italie, où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius & ſa faction. Dailleurs il étoit vivement bleſſé

des railleries piquantes que le Tyran Ariſtion lançoit tous les jours contre lui, & contre Métella ſa femme.

Il n'eſt pas aiſé de dire laquelle de l'attaque ou de la défenſe fut plus vive, & pouſſée avec plus de vigueur : car de part & d'autre on fit paroître un courage & une conſtance incroyable. Les ſorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats preſque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement aſſez égale des deux côtés. Les aſſiégés n'auroient point été en état de ſe defendre ſi vigoureuſement, s'ils n'avoient reçu par mer à differentes repriſes des renforts conſidérables.

Ce qui leur nuiſit le plus, fut la trahiſon ſecrette de deux eſclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces eſclaves, ſoit qu'ils fuſſent affectionnés au parti des Romains, ſoit qu'ils vouluſſent pourvoir à leur ſûreté en cas que la place fût priſe, écrivoient ſur des balles de plomb tout ce qui ſe paſſoit au dedans, & les jettoient aux Romains à coups de fronde. Ainſi quelque ſages meſures que prît Archélaüs qui défendoit le Pirée, pendant qu'Ariſtion commandoit dans la ville, rien ne lui réuſſiſſoit. Il réſolut de faire une

ſortie générale : les traîtres tirérent une balle de plomb, où l'on trouva cet avertiſſement : *Demain, à une telle heure, l'Infanterie tombera ſur vos travaux, & la Cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dreſſer des embuches, & repouſſa les aſſiégés avec perte. Ils devoient faire paſſer de nuit un convoi de vivres dans la ville qui manquoit de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ſes contretems les Athéniens ſe défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moyen de brûler la plupart des machines dreſſées contre leurs murailles ; ou arrivant par des mines ſouterraines juſques ſous d'autres machines, & creuſant la terre qui les ſoutenoit, ils les renverſoient & les briſoient.

Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins de vigueur. Par le moyen de pareilles mines ils pénétroient juſques ſous le mur, & creuſant auſſi la terre, ils ſoutenoient les fondemens par des étançons de bois, où enſuite ils mettoient le feu avec quantité de poix, d'étoupe, & de ſouffre. Quand ces étançons furent brûlés, un grand pan de muraille tombât avec un fracas horrible, & ouvrit une large bréche,

par où les Romains montérent à l'assaut. Le combat dura long-tems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencérent l'attaque. Les assiégés avoient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui étoit tombé, & il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, & se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville, d'un autre côté, étoit réduite aux derniers abois. On y avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes (cinq cents livres). On y mangeoit non seulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais la chair des chevaux, & le cuir même des souliers, qu'on faisoit bouillir. Au milieu de cette misére publique, le Tyran passoit les jours & les nuits en débauche. Les Sénateurs & les Prêtres allérent se jetter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla : il les écarta à coups de traits, & les chassa de sa présence.

Ce ne fut qu'à la derniére extrémité

qu'il fit demander une ſurſéance d'armes, & qu'il envoya des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faiſoient aucune propoſition ni aucune demande qui allât au fait, & qu'ils ne ceſſoient de louer & d'exalter Théſée, Eumolpe, & les exploits des Athéniens contre les Médes; Sylla ennuyé, les interrompant, leur dit : » Meſſieurs » les Harangueurs, retournez-vous-» en, & gardez pour vous ces beaux » diſcours de Rhétorique. Car, pour » moi, je n'ai pas été envoyé à Athé-» nes pour y apprendre vos antiques » prouëſſes, mais pour châtier des ré-» voltés ».

Pendant cette audience, quelques eſpions étant entrés dans la ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique [r], & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille, qui étoit le ſeul par lequel les ennemis pouvoient facilement eſcalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent rapport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pourparler avoit été ſans ſuccès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit ſuivante il alla lui-même reconnoître les lieux, & voyant

[r] *Place publique d'Athénes.*

en effet que la muraille étoit acceſſible, il y fit appliquer les échelles, & commença l'attaque par cet endroit, & s'étant rendu maître du mur après une foible réſiſtance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu, mais il la livra au pillage des ſoldats, qui trouvérent en beaucoup de maiſons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les eſclaves à l'encan, & déclara qu'il laiſſoit la liberté à tous ceux des citoyens qui avoient échappé à l'épée du ſoldat : ils étoient en petit nombre. Le jour même il aſſiégea la Citadelle, où Ariſtion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement preſſés de la ſoif & de la faim, qu'ils furent contraints de ſe rendre. Le Tyran, ſes gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge ſous ſa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après Sylla ſe rendit maître du Pirée, & brûla toutes ſes fortifications ; ſur-tout l'arſenal, qui avoit été bâti par Philon, célébre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moyen de ſa flotte, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.]

An. M. 3918.
Av. J. C. 86.
Plutarc. in Sylla. p. 461-466.
Appian. pag. 196-203.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. Taxile, l'un de ses Généraux, arriva en Gréce de Thrace & de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faulx. Archelaüs frere de ce Général, étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains : mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. C'étoit un parti fort sage; car Sylla commençoit à en manquer; de sorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, & de passer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortensius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparérent au milieu de la plaine d'Elatée d'une éminence très-fertile, couvertes d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre : ils n'avoient pas en effet plus de quinze mille hommes de pied, & quinze cents chevaux. C'est ce qui porta les Généraux de l'armée d'Archélaüs à le presser vivement d'en venir à une action. Ils n'arrachérent son consentement qu'a-

vec peine. Ils ſe mettent auſſi-tôt en mouvement, & couvrent toute la plaine de chevaux, de chariots, & de troupes qui étoient ſans nombre. Car les deux freres s'étant réunis, avoient une armée formidable. Le bruit & les cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui ſe préparoient au combat, la pompe & la magnificence de leur appareil, tout étoit terrible. La lueur de leurs armes ſuperbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoiſes & Scytiques, mêlées avec l'éclat de l'airain & du fer, jettoient comme des éclairs, qui, en éblouiſſant la vue, rempliſſoient l'ame d'effroi.

Les Romains, ſaiſis d'épouvante, ſe tenoient renfermés dans leurs retranchemens. Sylla ne pouvant, par ſes diſcours & par ſes remontrances, guérir leur frayeur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyoit, étoit obligé de ſe tenir en repos, & de ſouffrir, quoique très-impatiemment, les bravades & les riſées inſultantes des Barbares. Ils conçurent en conſéquence un ſi grand mépris pour lui, qu'ils ne gardoient plus aucune diſcipline. Il y en avoit très-peu qui reſtaſſent dans leurs retranche-

mens : tous les autres, attirés par le desir du pillage, se débandoient par grandes troupes, & s'écartoient considérablement, jusqu'à s'éloigner du camp de plusieurs journées. Ils pillérent & ruinérent quelques villes du voisinage.

Sylla étoit au dernier désespoir de voir ainsi périr à ses yeux ces villes alliées, faute de pouvoir donner un combat. Il s'avisa enfin d'un stratagême, qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes, & de les faire travailler sans cesse à détourner les eaux de Céphise, petite riviére auprès de laquelle ils étoient campés, & à creuser de grands fossés, sous prétexte de les mettre plus en sûreré, mais en effet afin que rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent à ce travail le hasard d'une bataille. Sa ruse lui réussit. Après avoir travaillé sans relâche pendant trois jours, comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla se fit beaucoup prier, & ne se rendit pas d'abord : mais voyant que leur ardeur augmentoit, il leur fit prendre leurs armes, & les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille se donna près de Chéronée.

née. Les ennemis s'étoient emparés avec un gros corps de troupes d'un lieu fort avantageux, nommé Thurium : c'étoit une croupe de montagne fort rude, qui s'étendoit ſur le flanc gauche des Romains, & qui étoit très-propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, & lui promirent de chaſſer les ennemis de ce poſte, s'il vouloit leur donner un petit nombre de ſoldats choiſis : il les leur donna. Cependant il mit ſon armée en bataille, & partagea ſa cavalerie à ſes deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortenſius ſes Lieutenans, formoient une ſeconde ligne. Hortenſius, commandant la gauche de cette ſeconde ligne, ſoutenoit Muréna, pendant que Galba qui commandoit la droite de cette même ligne, ſoutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déja à déployer leur cavalerie & leur infanterie légére, & à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette ſeconde ligne.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, ayant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium ſans que les ennemis s'en apperçuſſent, ſe montrérent

tout-à-coup. Les Barbares effrayés & troublés, prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres sur le penchant de la montagne, ils se précipitoient devant l'ennemi qui fondoit sur eux de dessus le côteau, & les chassoit l'épée dans les reins, de sorte qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De ceux qui se sauvérent, les uns tombérent entre les mains de Muréna qui venoit de se former en bataille, & qui ayant marché à leur rencontre, leur coupa le chemin, & en fit un grand carnage : les autres, qui s'empressoient de regagner le camp, se jettérent pêle-mêle sur le corps de bataille de leurs troupes, & s'y précipitérent avec tant de confusion, qu'ils y répandirent le trouble & la frayeur, & firent perdre par là à leurs Généraux un tems considérable pour rétablir l'ordre, ce qui fut une des principales causes de leur défaite.

Sylla, profitant de ce désordre, marcha contr'eux si vivement, que franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées, il empêcha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impétuosité & la roideur à leur

mouvement ; au lieu qu'un eſpace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriére, les rend inutiles & ſans action. C'eſt ce que les Barbares éprouvérent en cette occaſion. Les premiers chariots partirent ſi lâchement, & donnérent ſi mollement, que les Romains les repouſſant ſans peine avec grand bruit & de grandes riſées, en demandoient d'autres, comme cela ſe pratiquoit ordinairement à Rome, par rapport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille ſe choquent. Les Barbares préſentent leurs longues piques, & ſe tiennent bien ſerrés leurs boucliers joints, afin qu'on ne puiſſe les rompre ; & les Romains jettent bas leurs épieux, & l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes, & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animoſité, c'eſt qu'ils voyoient au premier rang quinze mille eſclaves, que les Généraux du Roi leur avoient débauchés en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie peſamment armée. Ces eſclaves eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils ſoutinrent le choc de l'in-

fanterie Romaine ſans branler. Leurs bataillons étoient ſi profonds & ſi ſerrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer, juſqu'à ce que l'infanterie légére, qui étoit à la ſeconde ligne, les eût mis en déſordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec des frondes, & qu'elle les eût contraint de plier.

Archélaüs ayant fait avancer ſon aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortenſius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voyant Archélaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortenſius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, ſe retira peu à peu vers la montagne, ſe ſentant trop éloigné du corps de bataille, & ſur le point d'être enveloppé. Sylla, avec la partie de ſon aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à ſon ſecours. A la pouſſiére que ces troupes élevérent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laiſſant donc-là Hortenſius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, eſpérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit ſans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ſes fantaſſins armés de boucliers d'airain : de ſorte que des deux côtés il s'éleve de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voiſines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne ſachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poſte qu'il avoit quitté, & d'aller ſoutenir ſon aile droite. Il envoya donc Hortenſius au ſecours de Muréna avec quatre cohortes ; & prenant la cinquiéme avec lui, il vola à ſon aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la préſence de ſon Général, renverſa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les pourſuivit vivement pendant un aſſez long eſpace. *Les Chalcaſpides.*

Après ce grand ſuccès, ſans perdre un moment, il marche au ſecours de Muréna. Trouvant qu'il avoit auſſi vaincu de ſon côté, & défait Taxile, il ſe joignit à lui, & ils pourſuivirent enſemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en piéces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp : de ſorte

que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en ſauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ſes Mémoires, avoit écrit que de ſon côté il ne manqua que quatorze hommes; & que même de ces quatorze, il en revint deux ſur le ſoir.

An. M. 3919. Av. J. C. 85.

Pour célébrer une ſi grande victoire, il donna à Thébes des Jeux de Muſique, & fit venir des villes Grecques voiſines les Juges pour diſtribuer les prix, car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il conſacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui étoit du parti contraire, (car c'étoit alors le plus grand feu des diviſions de Marius & de Sylla) avoit été nommé Conſul, & qu'il traverſoit déja la mer d'Ionie avec une atmée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'eſt pourquoi, ſans différer, il ſe mit en marche vers la Theſſalie, comme pour aller au-devant de lui.

Ville de la Phthiotide en Theſſalie.

Mais étant arrivé à la ville de Mélitée, il lui vint de tous côtés des nouvelles,

que tous les lieux qu'il venoit de laiſſer derriére, étoient ſaccagés par une autre armée du Roi, plus forte & plus nombreuſe que la premiére. Car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une groſſe flotte, ſur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes de débarquement les mieux équipés, les mieux aguerris, & les plus diſciplinés qui fuſſent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de tout le pays, pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais ſes avis & ſes remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conſeil qu'on lui avoit donné, étoit ſage & bien ſenſé.

Il choiſit la plaine d'Archoméne pour y donner la bataille. Sylla fit creuſer des foſſés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte, & propre à faire agir la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride ſur les travailleurs, les diſſipérent, & mirent en fuite les troupes qui les ſoutenoient. Sylla voyant cette déroute, deſcendit promptement de cheval ; & ſaiſiſſant

une de ſes enſeignes, il pouſſa aux ennemis à travers des fuyards, à qui il crioit : *Pour moi, Romains, il m'eſt glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, ſouvenez-vous de répondre que c'eſt à Orchoméne.* Ils ne purent ſouffrir ces reproches, & retournérent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre que auparavant, & furent encore repouſſés avec une plus grande perte.

Le lendemain, à la pointe du jour, Sylla ramena ſes troupes vers le camp ennemi pour continuer ſes tranchées ; & tombant ſur ceux qui étoient ſortis pour eſcarmoucher, & pour chaſſer les travailleurs, il les chargea ſi rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettérent l'effroi parmi ceux qui étoient reſtés dans le camp, de ſorte que perſonne n'oſant plus y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de ſang, & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura long-tems

caché dans les marais, & se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant, comme ce Prince étoit d'un caractére fécond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque révolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela étoit déja arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie, que ses Généraux ne l'avoient été dans la Gréce. Fimbria, qui y commandoit une armée Romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusques aux portes de Pergame où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui-même, & de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, & investit la place par terre. Mais, comme il n'avoit pas de flotte pour en faire autant par mer, il envoya vers Luculle qui croisoit avec la flotte Ro-

Plutarc. in Sylla, p. 466-468.
Id. in Lucul. p. 493.
Appian. p. 204-210.

maine dans les mers du voisinage, & lui fit représenter qu'il pouvoit s'acquérir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate qui ne pouvoit lui échapper, & terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria & Luculle étoient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se mêler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mityléne, & se tira d'entre les mains des Romains. Faute qui leur coûta bien cher, & qui n'est pas rare dans les Etats, où la mésintelligence régne entre les Ministres & les Généraux d'armée, & leur fait négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux !

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flotte de Mithridate, & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces [a] heureux succès étonnérent d'au-

a Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, non modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, sed etiam gloriam superiorum. Idque eò fuit mirabilius, quod ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur, qui adolescentiam in forensi opera quæsturæ diuturnum tempus, Murena bellum in Ponto gerente, in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque cùm totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis, partim in rebus gestis le-

tant plus, qu'on ne s'attendoit point que Lucullle dût ſe diſtinguer par des exploits militaires. Il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans les exercices du barreau ; & pendant ſa queſture en Aſie, la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le ſien, n'eut pas beſoin d'être inſtruit par l'expérience qui ne s'acquiert point par des leçons, & coûte ordinairement bien des années. Il y ſuppléa en quelque ſorte, employant tout le tems de ſon voyage & de ſa navigation, partie à faire des queſtions aux gens habiles dans le métier de la guerre, partie à s'inſtruire lui-même par la lecture de l'hiſtoire. Auſſi arriva-t-il en Aſie Général tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoiſſance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guerriers y faſſent bien attention : voilà comme ſe forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Gréce, la faction qui lui étoit contraire, & qui pour lors étoit toute-puiſſante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la Répu-

gendis : in Aſiam factus Imperator venit, cùm eſſet Roma profectus rei militaris rudis. *Cic. Acad. Quæſt. lib. 4. n. 2.*

blique. Cinna & Carbon traitoient les plus gens de bien & les perſonnes les plus conſidérables avec toute ſorte d'injuſtice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie inſupportable, prirent le parti de ſe retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une eſpéce de Sénat. Sa femme Métella s'étant dérobée à grande peine avec ſes enfans, vint lui apprendre que ſes ennemis avoient brûlé ſa maiſon & ſes terres, & le pria d'aller ſecourir promptement ceux qui étoient reſtés dans Rome, & qui alloient encore être les victimes de cette fureur.

Sylla ſe trouva fort embarraſſé. D'un côté, le pitoyable état où ſa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promptement à ſon ſecours : de l'autre, il ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer imparfaite, par ſon départ, une auſſi grande & auſſi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand qui venoit lui parler en ſecret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque eſpérance d'accommodement. Il fut ſi ravi de l'entendre, qu'il ſe hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevue ſe paſſa ſur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium. Archélaüs, qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repaſſer en Italie, lui propoſa d'unir ſes intérêts avec ceux de Mithridate, & que ſon Maître lui fourniroit de l'argent, des troupes, & des vaiſſeaux, pour faire la guerre à Cinna, & au parti de Marius.

Sylla, ſans paroître d'abord offenſé de pareilles propoſitions, l'exhorta de ſon côté à ſe retirer de la ſervitude où il vivoit ſous un Prince impérieux & cruel. Il lui propoſa de prendre le titre de Roi dans ſon Gouvernement, & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain, s'il vouloit lui livrer la flotte de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille propoſition, & témoigna même au Général des Romains combien il ſe ſentoit offenſé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahiſon. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit ſi naturel aux Romains : » Si, n'étant qu'un eſclave, lui dit-il, » & tout au plus l'Officier d'un Roi » Barbare, tu regardes comme une lâ- » cheté de quitter le ſervice de ton

» Maître, comment as-tu été assez
» hardi pour proposer d'abandonner
» les intérêts de la République, à un
» Romain tel que moi? Crois-tu que
» les choses soient égales entre nous?
» As-tu oublié mes victoires? Ne te
» souviens-tu plus que tu es ce même
» Archelaüs que j'ai défait dans deux
» batailles, & que j'ai forcé dans la
» derniére d'aller se cacher dans les
» marais d'Orchoméne? »

Archélaüs, déconcerté par une réponse si fiére, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître, & donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes: » Que Mithridate renonce-
» roit à l'Asie & à la Paphlagonie;
» Qu'il restitueroit la Bithynie à Nico-
» méde, & la Cappadoce à Ariobar-
» zane; Qu'il payeroit aux Romains
» pour les frais de la guerre deux mille
» talens, (six millions) & qu'il leur
» livreroit soixante-dix galéres armées
» avec tout leur équipage; & que Sylla
» de son côté, assureroit à Mithridate
» le reste de ses Etats, & le feroit décla-
» rer ami & allié du peuple Romain ».
Archélaüs parut agréer ces conditions, & dépécha sur le champ un courier à Mithridate pour les lui communiquer.

Sylla partit pour l'Hellefpont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faifoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Lariffe les Ambaffadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie; & que pour celui des foixante-dix galéres, il ne pouvoit en aucune façon le paffer. Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colére : » Que dites-vous ? Quoi, Mi-
» thridate veut retenir la Paphlagonie,
» & refufe de remettre les vaiffeaux
» que je lui ai demandés, lui de qui
» j'attendois des remercimens à ge-
» noux, fi je lui laiffois feulement la
» main dont il a égorgé cent mille Ro-
» mains ? Il changera de langage,
» quand je ferai paffé en Afie. Préfen-
» tement, au milieu de fa Cour à Per-
» game, qu'il faffe là tranquillement
» fes projets pour une guerre qu'il
» n'a pas vue ». Telle étoit la fierté de Sylla, qui en même tems faifoit entendre à Mithridate, que s'il s'étoit trouvé en perfonne aux batailles qui s'étoient données, il ne parleroit pas de la forte.

Les Ambaffadeurs effrayés de cette

réponse, ne répliquérent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla, & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.

AN. M. 3920. AV. J. C. 84. Archélaüs de retour, le joignit près de la ville de Philippe, & lui rapporta que Mithridate accepteroit les conditions proposées, mais qu'il desiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisoit souhaiter cette entrevue, c'étoit la crainte de Fimbria, qui, ayant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut, & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Consul, s'avançoit à grandes journées contre Mithridate ; ce fut ce qui détermina ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevue se fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cents galéres, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx : & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cents chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui, & lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions proposées. Comme le Roi gardoit le silence, Sylla conti-

nuant, lui dit, » Mais ne ſavez-vous » pas, Mithridate, que c'eſt aux ſup» plians à parler, & que les victorieux » n'ont qu'à écouter & à ſe taire »? Et ſur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cauſe de cette guerre en partie ſur les dieux, & en partie ſur les Romains, Sylla l'interrompit; & après lui avoir fait un long détail des violences & des inhumanites qu'il avoit commiſes, il lui demanda une ſeconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avoit préſentées. Mithridate, ſurpris de la hauteur & de la fierté du Général Romain, ayant répondu qu'il le vouloit, alors Sylla reçut ſes embraſſemens: & lui préſentant enſuite les Rois Ariobarzane & Nicoméde, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré les ſoixante-dix galéres équipées, & cinq cents Archers, ſe rembarqua.

Sylla ſentoit bien que ce Traité de paix déplaiſoit fort à ſes troupes. Elles ne pouvoient ſouffrir que ce Prince, qui de tous les Rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un ſeul jour avoit fait égorger cent mille citoyens Romains répandus dans l'Aſie, fût traité avec tant de douceur, &

même avec tant d'honneur ; puiſque preſque encore tout fumant du ſang des Romains, il étoit déclaré leur ami & leur allié. Sylla, pour juſtifier ſa conduite, leur fit comprendre que s'il eût rejetté les propoſitions de paix, Mithridate, à ſon refus, n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria ; & que ſi ces deux ennemis avoient joint leurs forces, ils l'auroient contraint, ou d'abandonner ſes conquêtes, ou de hazarder une bataille contre des troupes ſupérieures en nombre, & commandées par deux grands Capitaines, qui auroient pu en un ſeul jour lui faire perdre le fruit de toutes ſes victoires.

Ainſi fut terminée la premiére guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant leſquels Sylla, après avoir fait périr plus de cent ſoixante mille hommes des ennemis, recouvra la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Aſie, & pluſieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé, & lui ayant ôté une grande partie de ſa flotte, le contraignit de ſe renfermer dans les bornes du royaume de ſes peres. Mais [a] ce

* Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, quàm quòd, cùm per triennium Cinnanæ Marianæque partes Italiam obſiderent, neque illaturum ſe bellum iis diſſimulavit, nec quod

qu'on a le plus admiré dans Sylla, c'eſt que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie, il ne diſſimula point qu'il ſe préparoit à leur faire la guerre, & cependant n'interrompit point celle qu'il avoit commencée, perſuadé qu'il falloit vaincre les ennemis du dehors, avant que de ſoumettre & de punir ceux du dedans. On a fort loué auſſi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propoſitions de Mithridate, qui lui offroit des ſecours conſidérables contre ſes ennemis, avant que ce Prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avoit preſcrites.

Quelques jours après Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé ſous les murailles de Thyatire dans la Lydie; &, ayant dreſſé ſon camp près du ſien, il commença à ſe retrancher. Les ſoldats de Fimbria, ſortis en ſimples tuniques ſans armes, coururent ſaluer & embraſſer les ſoldats de Sylla, & ſe mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes.

erat in manibus omiſit; exiſtimavitque ante frangendum hoſtem, quàm ulciſcendum civem; repulſoque externo metu, ubi quod alienum eſſet viciſſet, ſuperaret quod erat domeſticum. *Vell. Paterc. l. 2. c. 24.*

Fimbria, voyant ce changement dans ſes troupes, & craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne falloit attendre aucun pardon, après avoir tenté inutilement de le faire aſſaſſiner, ſe tua lui-même.

Soixante millions. Sylla condanna l'Aſie à payer en commun vingt mille talens ; & outre cette impoſition, il foula extrêmement les particuliers, en abandonnant leurs maiſons à l'inſolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à diſcrétion comme dans des villes conquiſes. Car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque *Deux livres.* ſoldat logé chez lui quatre dragmes par jour, & qu'il lui donneroit à ſouper à lui & à tous ſes amis qu'il voudroit prier ; que chaque Capitaine auroit *Vingt-cinq livres.* par jour cinquante dragmes, & qu'outre cela on lui donneroit une robe pour la maiſon, & une autre pour paroître en public.

Plutar in. Sylla, p. 468. Strab. l. 13. p. 609. Athen. l. 5. p. 214. Laërt in Theophr. Après avoir ainſi châtié l'Aſie, il partit d'Epheſe avec tous ſes vaiſſeaux, & le troiſiéme jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands Myſtéres, il prit pour lui la bibliothéque d'Appellicon, où étoient les ouvrages d'Ariſtote. Ce Philoſophe, en mourant, avoit laiſſé ſes Ecrits à

Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie : après la mort duquel ses ouvrages tombérent entre les mains de ses héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencérent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepsis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisérent de les cacher dans une voute souterraine, où ils demeurérent plus de cent trente ans : jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étoient tombés dans la derniére pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par-tout les livres le plus curieux pour sa bibliothéque. Comme ils se trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il se trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en plusieurs endroits, ou rongé des vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots, & ces lettres,

du mieux qu'on put par conjecture ; & cela quelquefois assez mal habilement. De là sont venus dans ces ouvrages plusieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux savans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arrivât à Athénes, il se saisit de sa bibliothéque, & de ces œuvres d'Aristote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, ayant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public : & c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philosophe.

§. II. *Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisiéme guerre contre Mithridate. Luculle Consul est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, & défait ces troupes. Il remporte sur lui une victoire complette, & l'oblige de s'enfuir dans*

le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle régle les affaires de l'Asie.

SYLLA, en partant pour Rome, avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoyer qui porte son nom. Son fils, pour-lors, faisoit sous lui ses premiéres campagnes. AN. M. 3921. Av. J. C. 83. *App. p.* 213-216.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de Colchide & du Bosphore, qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demandérent son fils Mithridate pour Roi, & l'ayant obtenu, rentrérent aussitôt dans l'obeissance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, & l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le fit mourir. Ce fils lui avoit rendu de grands services dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'esprit de domination est ombrageux, & combien un Prince qui s'y abandonne de-

vient ſoupçonneux contre ſon propre ſang, toujours prêt à ſe porter aux plus funeſtes extrémités, & à ſacrifier aux plus légéres défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitans du Boſphore, il prépara une groſſe flotte & une nombreuſe armée; ce qui fit croire que de ſi grands préparatifs avoient rapport aux Romains. En effet, il n'avoit pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane, s'en étant réſervé une partie; & il commençoit à ſe défier d'Archélaüs, comme l'ayant engagé dans une paix également honteuſe pour lui & deſavantageuſe.

Quand Archélaüs s'en fut apperçu, ſachant à quel Maître il avoit affaire, il ſe réfugia vers Muréna, & le ſollicita vivement à porter ſes armes contre Mithridate. Muréna, qui ſouhaitoit avec paſſion d'obtenir l'honneur du triomphe, ſe laiſſa facilement perſuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce, & ſe rendit maître de Comane, ville la plus puiſſante du Royaume. Mithridate lui envoya des Ambaſſadeurs, pour ſe plaindre de ce qu'il violoit le Traité que les Romains avoient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connoiſſoit point de Traité fait avec leur Maître. Véritablement il n'y avoit

eu

eu rien d'écrit de la part de Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Aussi il ne cessa point de ravager le pays, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à Sylla & au Sénat.

Il vint de Rome un Commissaire, An. M. 3922.
mais sans décret du Sénat, qui ordonna Av. J. C. 82.
publiquement à Muréna de ne point inquiéter le Roi de Pont. Mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne; & ayant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à Muréna, le défit, & l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très-grande perte.

Sylla, qui avoit été nommé Dicta- An. M. 3923.
teur, ne pouvant plus souffrir que, Av. J. C. 81.
contre le Traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore de l'inquiéter, envoya Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate ayant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme ôtage, retint sous ce prétexte les villes où il

avoit des garnifons, promettant fans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas, où il propofa des prix pour ceux qui furpafferoient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation ! Gabinius fut le feul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainfi finit la feconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avoit pas trop mérité.

An. M. 3926. Av. J. C. 78. Mithridate reftitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette annnée-là même. Mais il fe fervit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de fon nom Tigranocerte. Mithridate perfuada à fon gendre de faire la conquête de la Cappadoce, & d'en tranfporter les habitans dans la nouvelle ville, & dans d'autres parties de fes Etats qui n'étoient pas bien peuplées. Il le fit, & en amena trois cents mille ames. Partout où il portoit fes armes victorieufes, il pratiqua toujours depuis ce tems-là la même chofe, pour bien peupler fes Etats.

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui ſuſcitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Eſpagne, fit naître à Mithridate la penſée de lui envoyer une Ambaſſade, pour l'engager à joindre enſemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flatteurs, qui le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal, lui faiſoient entendre que les Romains, attaqués en même tems des deux côtés, ne pourroient jamais réſiſter à deux puiſſances ſi formidables, quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les Capitaines ſeroit joint au plus grand des Rois. Il envoya donc en Eſpagne ſes Ambaſſadeurs, chargés de lettres & d'inſtructions pour traiter avec Sertorius, à qui ils offrirent de ſa part une flotte & de l'argent pour continuer la guerre, à condition qu'il ſouffriroit que ce Prince recouvrât les Provinces de l'Aſie, que la néceſſité de ſes affaires l'avoient forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

An. M. 3928.
Av. J. C. 76.
Appian. p. 216. & 217.
Plutarc. in Sertor. p. 580. 581.

Dès que ces Ambaſſadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils eurent expoſé leur commiſſion, Sertorius aſſembla ſon Conſeil, qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de

ce Prince, d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flotte qu'on lui offroit, il ne lui en couteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empêcher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendroit jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et ayant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des Rois, & sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime : mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pied dans l'Asie Mineure, qui appartenoit à la République, & à laquelle il avoit renoncé par un Traité solennel.

Quand cette réponse fut rapportée à Mithridate, elle le jetta dans un grand étonnement, & l'on assure qu'il dit alors à ses amis : » Quels ordres ne nous » donnera donc point Sertorius quand

» il ſera aſſis dans le Sénat au milieu
» de Rome, puiſqu'aujourd'hui, con-
» finé ſur le rivage de l'Océan Atlan-
» tique, il preſcrit des bornes à mes
» Etats, & nous déclare la guerre ſi
» nous entreprenons quelque choſe
» ſur l'Aſie »! Cependant il y eut un Traité fait & juré entr'eux, qui portoit : Que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce ; que pour cet effet Sertorius lui envoyeroit des troupes & un de ſes Capitaines pour les commander ; & que de ſon côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talens comptant, & quarante galéres.

Neuf millions.

Le Capitaine que Sertorius lui envoya en Aſie, fut un des Sénateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, à qui Mithridate rendoit de grands honneurs. Car, lorſque Marius précédé de ſes faiſceaux de verges & de haches entroit dans les villes, Mithridate le ſuivoit, trés-content de n'avoir que le ſecond rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconſul que la figure d'un Allié puiſſant, mais inférieur. Telle étoit alors la grandeur Romaine, que le nom ſeul de cette puiſſante République obſcurciſſoit l'éclat

& le pouvoir des plus grands Rois. Au reste, Mithridate trouvoit son intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autorisé par le Sénat & le peuple Romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées, marquant expressément que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation. Une conduite si modérée & si habile, lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes, & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

An. M. 3929. Av. J. C. 75. *App. Bell. Mithridat. p. 175.*

Nicoméde, Roi de Bithynie, mourut cette année, & fit le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déja dit, une province Romaine. Mithridate forma aussitôt la résolution de renouveller la guerre contre eux à cette occasion; & il employa la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut, qu'après la mort de Sylla, & pendant les troubles qui agitoient la République, la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées.

Instruit par ses malheurs & par son

expérience, il bannit de ſon armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richeſſe du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers ſolides & peſans : fit amas de chevaux, plutôt bien faits & bien dreſſés, que magniquement parés : aſſembla ſix-vingts mille hommes de pied, armés & diſciplinés comme l'Infanterie Romaine, & ſeize mille hommes de Cavalerie bien équipes pour le ſervice, ſans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx. Il arma auſſi quantité de galéres, où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes ſortes d'armes offenſives & défenſives, & prépara de groſſes ſommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

Plutarc. in Lucul p. 496.

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Aſie, qui ſe trouvoit épuiſée par les exactions des partiſans & des uſuriers Romains, pour ſe delivrer de leur oppreſſion, ſe déclara pour lui une ſeconde fois. Telle fut la cauſe de la troiſiéme

guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

AN. M. 3950.
AV. J. C. 74.

On envoya contre lui les deux Consuls, Luculle & Cotta, & l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie, & la Cappadoce : l'autre, la Bithynie & la Propontide.

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans les pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir ; Cotta, qui étoit déja arrivé, crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son Collégue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déja dans la Phrygie, qu'il arriveroit incessamment : plus il se hâtoit de donner la bataille, se croyant déja sûr du triomphe, & voulant empêcher son Collégue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit soixante de ses vaisseaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il fut obligé de

ſe renfermer dans la ville de Chalcédoine, ſans eſpérance d'aucun autre ſecours que celui que lui voudroit donner ſon Collégue. Tous les Officiers de ſon armée, irrités contre la conduite téméraire & préſomptueuſe de Cotta, tâchoient de perſuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laiſſé dépourvu, & où même on l'aſſuroit qu'il trouveroit tous les peuples diſpoſés à la rebellion. Il répondit généreuſement qu'il eſtimoit plus & aimoit mieux ſauver un citoyen Romain, que de s'emparer de tous les Etats des ennemis; & ſans aucun reſſentiment contre ſon Collégue, il alla le ſecourir avec tout le ſuccès qu'il pouvoit eſpérer. C'eſt le premier endroit par où il commença à ſe ſignaler, qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ſes victoires les plus éclatantes.

Mithridate, animé par le double avantage qu'il avoit remporté, entreprit le ſiége de Cyzique, ville de la Propontide, qui ſoutenoit vigoureuſement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un paſſage de la Bithynie dans l'Aſie Mineure, qui lui auroit été très-avantageux pour y porter la guerre avec toute la ſûreté & la facilité poſ-

AN. M. 3931.
AV. J. C. 73.
Plutarc. in Lucul. p. 497-499.
Appian. p. 219-222.

ſibles. C'étoit pour cela qu'il la vouloit prendre. Pour y réuſſir, il l'inveſtit par terre avec trois cents mille hommes diviſés en dix camps, & par mer avec quatre cents vaiſſeaux. Luculle l'y ſuivit bientôt, & commença par s'emparer d'un poſte ſur une hauteur qui étoit pour lui de la derniére importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit moyen de couper les vivres aux ennemis. Il n'avoit que trente mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux. La ſupériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effrayer, le raſſura, perſuadé qu'il étoit que les proviſions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Auſſi, en exhortant ſes troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur coûteroit pas une goutte de ſang. C'eſt en quoi il mettoit ſa gloire : car la vie des ſoldats lui étoit précieuſe.

Le ſiége fut long, & pouſſé avec la derniére vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines ſans nombre. La réſiſtance ne fut pas moins vigoureuſe. Les aſſiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus induſtrieuſe peut inventer pour repouſſer

l'attaque des ennemis, ſoit en brûlant leurs machines, ſoit en les rendant inutiles par mille obſtacles différens qu'ils y oppoſoient. Ce qui leur inſpiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient ſe tenir aſſurés, s'ils continuoient de ſe défendre avec la même valeur, que leur place ne ſeroit point priſe.

En effet Luculle s'étoit ſi bien poſté, que ſans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand ſoin, il fit ſouffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ſes convois, en faiſant charger à propos les partis qu'il envoyoit au fourage, en battant des détachemens qu'il faiſoit de tems en tems. En un mot, il ſut ſi bien prendre avantage de toutes les occaſions qui s'offroient, il affoiblit ſi fort l'armée des aſſiégeans, & uſa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, ayant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduiſit à une extrême famine. Les ſoldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allérent juſqu'à ſe nourrir de chair humaine. Mithridate [a] qui paſſoit pour le AN. M. 3932. AV. J. C. 72.

a Cùm totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia conſtitiſſet, eamque urbem ſibi Mithridates

Capitaine le plus rusé de son tems, au désespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas encore avoir beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu sans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteusement le siége, après y avoir passé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ses Lieutenans conduisirent son armée par terre vers Nicomédie. Luculle les poursuivit, & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cents mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivans l'armée.

Après ce nouveau succès, Luculle reprit le chemin de Cycique, entra dans la ville, & après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux, & composer une flotte.

Asiæ januam fore putavisset, qua effracta & revulsa, tota pateret provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia, ut urbs fidelissimorum sociorum defenderetur, ut omnes copiæ regis diuturnitate obsidionis consumerentur. *Cic. in Orat. pro Mur. n.* 33.

Mithridate, après avoir levé le ſiége de Cyzique, ſe rendit à Nicomédie, d'où il paſſa par mer dans le Pont. Il laiſſa une partie de ſa flotte & dix mille hommes de ſes meilleures troupes dans l'Helleſpont, avec trois de ſes meilleurs Généraux. Luculle, avec la flotte Romaine, les [a] battit deux fois; la premiére à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flotte ennemie ne ſongeoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages juſques ſur les côtes de Rome. Il leur tua preſque tout leur monde dans ces deux combats; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius, ce Sénateur Romain, que Sertorius avoit envoyé d'Eſpagne au ſecours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenoit pas de mener en triomphe un Sénateur Romain. L'un des deux autres s'empoiſonna; & le troiſiéme fut réſervé pour le triomphe. Après avoir

Plutar. in Lucul. p. 498-504. Appian. pag. 223-228.

a Ab eodem Imperatore claſſem magnam & ornatam, quæ ducibus Sertorianis ad Italiam ſtudio inflammato raperetur, ſuperatam eſſe atque depreſſam. *Cicer. pro Leg. Manil. n. 21.*

Quid? Illam pugnam navalem ad Tenedum, cùm contento curſu, acerrimis ducibus, hoſtium claſſis Italiam ſpe atque animis inflata peteret, mediocri certamine & parva dimicatione commiſſam arbitraris? *Id. pro Mur. n. 33.*

dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ses armes vers le continent : réduisit premiérement la Bithynie, puis la Paphlagonie : marcha ensuite jusques dans le Pont ; & porta la guerre dans le sein même des Etats de Mithridate.

Il souffrit d'abord dans cette expédition, une grande disette de vivres, jusques-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de bled. Mais, en avançant dans le pays, & soumettant les villes & les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une dragme, & un esclave que quatre dragmes.

Dix sols.

Mithridate avoit souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été si maltraité. Il avoit perdu presque tout le reste de sa flotte & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ses anciens Etats. Quand Luculle arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour se défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévue.

Luculle, en arrivant dans le Pont,

alla, ſans perdre de tems, former le ſiége d'Amiſus & d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La derniére, tout nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatoria, à cauſe du ſurnom Eupator que portoit Mithridate : il y faiſoit même ſa réſidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ſes Etats. Non content de ſes deux ſiéges formés tout à la fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiſcyre ſur le Thermodon, qui n'étoit pas moins conſidérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle ſe plaignoient de ce que ce Général s'amuſoit trop long-tems à des ſiéges qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loiſir de groſſir ſon armée, & de ſe fortifier. » C'eſt cela même que je demande, leur diſoit-il, pour ſa juſtification ; & je le fais à deſſein, afin » que notre ennemi ſe ranime encore, » & qu'il aſſemble une armée ſi nombreuſe, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille, » & de ne plus fuir devant nous. Ne » voyez-vous pas qu'il a derriére lui » des ſolitudes immenſes & des dé-

» ſerts infinis, où il nous ſera impoſ-
» ſible de le ſuivre & de l'atteindre ?
» De ces déſerts il n'y a que peu de
» journées de chemin juſqu'en Armé-
» nie. Là tient ſa Cour Tigrane, Roi
» des Rois, qui a une ſi grande puiſ-
» ſance qu'il dompte les Parthes, qu'il
» tranſporte des villes Grecques juſ-
» ques dans le milieu de la Médie, qu'il
» s'eſt rendu maître de la Syrie & de
» la Paleſtine, & qu'il a exterminé les
» Rois deſcendans de Séleucus, & em-
» mené leurs femmes & leurs filles
» captives. Ce Prince ſi puiſſant eſt
» l'allié & le gendre de Mithridate.
» Penſez-vous que quand il l'aura dans
» ſon palais comme ſuppliant, il l'aban-
» donnera, & qu'il ne nous fera pas
» la guerre ? Ainſi, en nous hâtant de
» chaſſer Mithridate, nous courons
» grand riſque de nous attirer ſur les
» bras Tigrane, qui cherche depuis
» long-tems des prétextes pour ſe dé-
» clarer contre nous, & qui n'en ſau-
» roit jamais trouver de plus ſpécieux,
» de plus légitime, & de plus honnête,
» que celui de ſecourir ſon beau-pere,
» & un Roi réduit à la derniére extré-
» mité. Qu'eſt-il donc beſoin que nous
» ſervions Mithridate contre nous-mê-
» mes, que nous lui montrions à qui il

» doit avoir recours pour ſe mettre » en état de nous combattre ; & que » malgré lui, & lors peut-être qu'il » regarde cette démarche comme in- » digne de ſon courage & de ſa gran- » deur, nous le pouſſions entre les » bras de Tigrane ? Ne vaut-il pas in- » finiment mieux, en lui donnant le » tems de ſe fortifier & de s'encoura- » ger avec ſes propres forces, n'avoir » à combattre que les troupes de la » Colchide, les Tibaréniens, & les » Cappadociens, que nous avons ſi » ſouvent vaincus, que de nous expo- » ſer à avoir encore ſur les bras les » Arméniens & les Médes » ?

Pendant que les Romains attaquoient les trois places dont j'ai parlé, Mithridate, qui avoit déja formé une nouvelle armée, ſe mit en campagne de fort bonne heure au printems. Luculle laiſſa le commandement des ſiéges d'Amiſus & d'Eupatoria à Muréna. C'étoit le fils de celui dont nous avons déja parlé, à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. » Il [a] paſſa, » dit-il, dans l'Aſie, province rem- AN. M. 3933. AV. J. C. 71.

a Aſiam iſtam refertam, & eandem delicatam, ſic obiit, ut in ea neque avaritiæ, neque luxuriæ veſtigium reliquerit. Maximo in bello ſic eſt verſatus, ut hic multas res & magnas ſine imperatore geſſerit, nullam ſine hoc imperator. *Cicer. pro Muræn. n. 20.*

» plie de richeſſes & de délices, ſans
» y laiſſer aucune trace ni d'avarice,
» ni de débauche. Il ſe couduiſit de
» telle ſorte dans cette importante
» guerre, qu'il fit beaucoup de gran-
» des actions ſans le Général, & que
» le Général n'en fit aucunes ſans lui ».
Luculle marcha donc contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions : mais à la troiſiéme, il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, ſans avoir ni un ſeul valet, ni un ſeul Ecuyer qui fût reſté auprès de lui, ni un ſeul cheval de ſon écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ſes Enuques l'ayant apperçu à pied au milieu de la troupe des fuyards, deſcendit de ſon cheval, & le lui donna. Les Romains étoient ſi près de lui, qu'ils le tenoient preſque déja. Et s'ils le manquérent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La ſeule avarice des ſoldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils pourſuivoient depuis ſi long-tems avec tant de travaux, tant de dangers, & de ſi grands combats, & priva Luculle du ſeul prix de toutes ſes victoires. Mithridate [a], dit Cicé-

[a] Ex ſuo regno ſic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugiſſe dici-

ron, imita habilement la maniére dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la pourſuite de ſon pere. On dit que cette Princeſſe ayant coupé en piéces le corps de ſon frere Abſyrte, répandit ſes membres dans les endroits par où ſon pere la pourſuivoit, afin que le ſoin de recueillir ces membres diſperſés, & la douleur que lui cauſoit un ſi triſte ſpectacle, arrêtaſſent la rapidité de ſa courſe. Mithridate de même en fuyant, laiſſa ſur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choſes précieuſes, qu'il avoit reçues de ſes ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amaſſées dans les guerres précédentes: & pendant que les ſoldats s'amuſoient à recueillir ces tréſors, le Roi leur échappa des mains. Ainſi le pere de Médée fut retardé dans ſa pourſuite par la triſteſſe, & les Romains par la joie.

tur: quam prædicant, in fuga, fratris ſui membra in iis locis, qua ſe parens perſequeretur, diſſipaviſſe, ut eorum collectio diſperſa, mœrorque patrius, celeritatem perſequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum omnium, quas & à majoribus acceperat, & ipſe bello ſuperiore ex tota Aſia direptas in ſuum regnum congeſſerat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dum noſtri colligunt omnia diligentiùs, Rex ipſe è manibus effugit. Ita illum in perſequendi ſtudio mœror, hos lætitia retardavit. *Cic. de Lege Man. n. 22.*

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis long-tems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle, leur paroissoit moins une délivrance, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée Nyssa; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui se croyoient en sûreté & en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entre autres Roxane & Statira sœurs du Roi encore filles, & âgées d'environ quarante ans; & deux de ses femmes, Bérénice & Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parloit que de cette derniére dans toute la Grece, & on admiroit encore plus sa sagesse que sa beauté. Le Roi en étant devenu éperduement amoureux, n'avoit rien

oublié pour la porter à répondre à ſa paſſion : il lui envoya une ſeule fois quinze mille piéces d'or. Elle réſiſta toujours, & refuſa ſes préſens, juſqu'à ce qu'il lui eût donné la qualité d'épouſe & de Reine, & qu'il lui eût envoyé le bandeau royal, cérémonie eſſentielle dans le mariage des Rois de ces contrées. Encore ne ſe rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour ſatisfaire aux volontés de ſa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne, & de la puiſſance de Mihridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Depuis ce mariage juſqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée Princeſſe avoit paſſé ſes jours dans une triſteſſe & dans une affliction continuelle, pleurant ſur cette malheureuſe beauté, qui, au lieu d'un mari lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une demeure honorable & une ſociété conjugale, l'avoit confinée dans une étroite priſon, ſous une garde de barbares ; où, éloignée du délicieux pays de la Gréce, elle n'avoit joui qu'en ſonge des biens dont on l'avoit flattée, & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouiſſoit dans ſa chére patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut ſignifié à ces Princeſſes l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laiſſoit la liberté de choiſir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux & le plus prompt, Monime détachant le diadême d'autour de ſa tête, l'attacha à ſon cou, & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé aſſez fort, & s'étant rompu : *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne ſaurois-tu me rendre au moins ce triſte ſervice ?* & le jettant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poiſon ; & comme elle l'alloit boire, ſa mere, qui étoit préſente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut aſſez forte pour emporter la mere abattue & affoiblie par les années : mais elle ne le fut pas aſſez pour ſurmonter les forces & la jeuneſſe de Bérénice. Cette Princeſſe lutta long-tems contre la mort avec des efforts très-violens. Enfin Bacchidas ſe laſſant d'attendre l'effet du poiſon, elle fut étranglée.

On dit que des deux ſœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poiſon en vomiſſant mille imprécations & mille

injures contre Mithridate : & que Statira au contraire ſut bon gré à ſon frere & le remercia, de ce qu'étant en un ſi grand danger pour ſa perſonne, il ne les avoit pas oubliées, & avoit ſongé à leur fournir les moyens de mourir libres, & de ſe ſouſtraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire ſouffrir.

Ces morts affligérent extrêmement Luculle, qui étoit d'un caractére doux & humain. Il paſſa outre, & continua de pourſuivre Mithridate : mais ayant appris qu'il avoit quatre journées ſur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour ſe retirer chez ſon gendre Tigrane, il s'en retourna ſur ſes pas ; & après avoir ſubjugué quelques peuples, & pris quelques places du voiſinage, il envoya Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithridate ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amiſus, dont le ſiége duroit encore. Callimaque qui y commandoit, AN. M. 3934.
& qui étoit le plus habile Ingénieur de AV. J. C. 70.
ſon tems, en avoit ſeul prolongé la durée. Lorſqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, & ſe ſauva dans un vaiſſeau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement ;

&, pour ſurcroit de douleur, il ſe vit contraint de livrer la ville au pillage des ſoldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient inſatiables du butin, & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui ſurvint, ſauva beaucoup d'édifices, & Luculle, avant ſon départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brûlés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athénes, qui, pendant qu'Ariſtion en étoit maître, vouloient fuir ſa tyrannie, s'y étoient retirés, & y jouiſſoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels.

En partant d'Amiſus, Luculle tourna ſa marche vers les villes d'Aſie, que l'avarice & la cruauté des uſuriers & des Traitans tenoient dans une affreuſe oppreſſion; juſques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe, & même de mettre à l'encan les tableaux & les ſtatues ſacrées des dieux. Et quand cela ne ſuffiſoit pas pour payer les tailles, les impôts, & les intérêts du paſſé, ils étoient impitoyablement livrés à leurs créanciers, & ſouvent même expoſés à des tortures ſi barbares, que la ſervitude, en comparaiſon de

de ces maux, leur paroiſſoit une eſpéce de ſoulagement & de paix.

Ces dettes immenſes de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condannée par Sylla. Elle les avoit bien déja payés deux fois : mais ces uſuriers inſatiables en entaſſant uſures ſur uſures, les avoient portés à plus de ſix vingts mille talens, de ſorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Soixante millions.

Trois cents ſoixante millions.

Tacite [a] a raiſon de dire que l'uſure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine, la cauſe la plus ordinaire des ſéditions : mais dans le tems dont nous parlons, elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains ſe payoit tous les mois, & étoit d'un pour cent : c'eſt pourquoi on l'appelloit *uſura centeſima*, centiéme ; ou *unciarium fœnus*, douziéme, parce qu'en comptant les douze mois, on payoit douze pour cent : *uncia* eſt la douziéme partie d'un tout.

a Sanè vetus ubi fœnebre malum, & ſeditionum diſcordiarumque creberrima cauſa. *Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16.*

Tacit. Ann. l. 6. c. 16. Liv. lib. 7. n. 16.

La [a] loi des douze tables défendoit de porter l'uſure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fut renouvellée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27.

Dix ans après, l'uſure fut réduite à la moitié : l'an de Rome 406, *ſemunciarium fœnus.*

Ibid. n. 42.

Enfin l'année de Rome 411, on porta une défenſe d'exiger aucun intérêt : *ne fœnerari liceret.*

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice [b], plus forte que les loix, l'a toujours emporté ; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la réprimer, ſoit du tems de la République, ſoit ſous les Empereurs, elle a toujours trouvé le moyen de les éluder. Elle n'a pas reſpecté davantage les loix de l'Egliſe, qui ſur cette matiére n'eſt jamais entrée en compoſition, & condanne ſévérement toute uſure, même les plus mitigées, parce que Dieu ayant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il eſt remarquable que l'uſure a toujours cauſé la ruine des Etats où elle a été tolérée ;

a Ne quis unciario fœnore amplius exerceret.

b Multis plebiſcitis obviam itum fraudibus, quæ toties repreſſæ, miras per artes rurſum oriebantur. *Tacit. Ibid.*

& c'eſt ce déſordre qui contribua beaucoup à renverſer la conſtitution de la République Romaine, & qui cauſa des maux ſi affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du ſoulagement à la province d'Aſie: ce qui ne ſe pouvoit faire qu'en réprimant l'injuſtice & la dureté des uſuriers & des Traitans. Ceux-ci ſe voyant privés par Luculle du gain immenſe qu'ils faiſoient, comme s'ils euſſent été exceſſivement lézés, jettérent les hauts cris, & excitérent contre lui à force d'argent pluſieurs Orateurs, ſe confiant particuliérement ſur ce qu'ils avoient pour débiteur la plupart de ceux qui gouvernoient la République, ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Luculle mépriſa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle eſt plus rare.

§. III. *Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, & marche contre lui. Vanité & ſuffiſance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une ſeconde victoire ſur Mithridate & Ti-*

grane joints enſemble. Mutinerie, & révolte dans l'armée de Luculle.

An. M. 3934.
Av J. C. 70.
Plutar. in Lucull. pag. 504-512.
Memnon, c. 48-57.
Appian. in Mithrid. pag. 228-232.

TIGRANE, vers lequel Luculle avoit envoyé un Ambaſſadeur, aſſez foible dans les commencemens de ſon régne, étoit devenu ſi puiſſant, par une ſuite des proſpérités dont il y a peu d'exemples, qu'il étoit communément ſurnommé *Roi des Rois*. Après avoir vaincu & preſque ruiné la famille des Rois ſucceſſeurs du grand Séleucus; après avoir dompté très-ſouvent l'orgueil des Parthes; après avoir tranſporté des villes Grecques toutes entiéres dans la Médie; avoir conquis toute la Syrie, la Paleſtine, & avoir donné la loi aux Arabes qu'on appelle Scénites: il régnoit avec une autorité reſpectée de tous les Princes d'Aſie. Les peuples l'honoroient à la maniére des Orientaux, juſqu'à l'adoration. Son orgueil étoit nourri & entretenu par les richeſſes immenſes qu'il poſſédoit, par les exceſſives & continuelles louanges des flatteurs, & par une proſpérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de

la majeſté royale à cet Ambaſſadeur ; qui de ſon côté, joignant la hauteur de ſon naturel à celle qui faiſoit le principal caractére de ſa République, ſoutint parfaitement la dignité d'un Ambaſſadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les ſujets de plaintes que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaiſe foi de ce Prince, qui avoit rompu la paix ſans même chercher des raiſons ou des prétextes, il dit à Tigrane qu'il venoit pour demander qu'il lui fût livré, comme étant dû par toutes ſortes de titres au triomphe de Luculle : qu'il ne croyoit pas, qu'ami des Romains comme il l'avoit été juſqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus, il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince, qui n'avoit jamais été contredit, & qui ne connoiſſoit point d'autres loix ni d'autre régle que ſa volonté & ſon bon plaiſir, fut extrêmement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le ſimple titre de Roi qu'elle lui donnoit, ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté, & avoit pouſſé l'orgueil à cet

égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnés. Il ne paroissoit jamais en public sans avoir quatre Rois ; deux à pied de chaque côté de son cheval, quand il sortoit : à table, dans sa chambre, enfin par tout, il en avoit toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas : mais sur-tout quand il donnoit audience à des Ambassadeurs. Car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de sa gloire & de sa puissance, il les faisoit tous ranger en haie aux deux côtés de son trône, où ils paroissoient avec des habits & dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus raffiné blesse moins, quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractére souffrît impatiemment la maniére dont lui parloit Clodius. C'étoit-là la premiére parole franche & libre qu'il eût entendu depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la derniére insolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme : que son union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle : & que si les

Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la guerre, il ſauroit bien ſe défendre, & les en faire repentir. Pour marquer ſon reſſentiment, dans la réponſe qu'il lui fit, il mit ſimplement *à Luculle*, ſans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autres ſemblables, qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle, apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de ſa commiſſion, que la guerre étoit déclarée à Tigrane, retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & la puiſſance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui comptoient moins ſur la valeur des troupes & ſur la conduite du Général, que ſur la multitude des ſoldats. Après s'être rendu maître de Sinope, il donna à cette ville auſſi bien qu'à celle d'Amiſus, la liberté, & en fit deux villes libres & indépendantes. Cotta ne traita pas de même Héraclée, qui, après un long ſiége, fut priſe par trahiſon. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva, traita les habitans avec la derniére cruauté, & fit preſque entiérement brûler leur ville. De retour à Rome, il fut d'abord bien reçu par le Sénat, & honoré du ſurnom de *Ponticus*, à

Memnon, c. 51-61.

cauſe de la priſe de cette ville. Mais, peu après, les Héracléens ayant porté leurs plaintes au Sénat, & expoſé d'une maniére capable de toucher les cœurs les plus durs les maux que l'avarice & la cruauté de Cotta leur avoient fait ſouffrir, le Sénat ſe contenta de lui ôter le *Laticlave*, qui étoit l'habillement des Sénateurs : punition nullement proportionnée aux excès crians dont on l'avoit convaincu.

Luculle laiſſa Sornatius, un de ſes Généraux, dans le Pont avec ſix mille hommes, & emmena le reſte, qui ne faiſoit que douze mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il paſſa ce fleuve au cœur de l'hiver, & enſuite le Tigre, & vint devant Tigranocerte, qui étoit un peu par delà, attaquer Tigrane dans ſa capitale, où il venoit d'arriver de Syrie. Perſonne n'oſoit plus parler à ce Prince de Luculle & de ſa marche, depuis le traitement cruel qu'il avoit fait à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle dès le commencement, & qu'il fit mourir pour récompenſe de ce ſervice important. Il n'écoutoit que les diſcours des flatteurs, qui lui diſoient qu'il faudroit que Luculle fût un grand Capitaine

s'il oſoit ſeulement l'attendre à Ephéſe, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très-promptement l'Aſie, quand il verroit tous ces milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée. Tant il eſt vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéramens ne ſont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les eſprits ne ſont pas non plus capables de ſupporter une grande fortune ſans perdre la raiſon, & ſans tomber dans l'ivreſſe.

Tigrane, dans les commencemens, n'avoit pas ſeulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût ſon beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la derniére arrogance, il le tenoit éloigné, & le faiſoit garder, comme un priſonnier d'Etat, dans des lieux marécageux & mal ſains. Mais après l'Ambaſſade de Clodius, il An. M. 3935. l'avoit fait venir à la Cour avec toute Av. J. C. 69. ſorte d'honneurs & de marque de bienveillance. Là, dans une converſation ſecrette qu'ils eurent dans le palais ſeuls & ſans témoins, ils guérirent leurs ſoupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, ſur leſquels ils en rejettérent la faute.

Du nombre de ces malheureux, fut Métrodore de la ville de Scepſis,

homme d'un rare mérite, & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoyé en Ambaſſade vers Tigrane, pour le prier de le ſecourir contre les Romains. Quand il eut expliqué le ſujet de ſon voyage, Tigrane lui demanda : *Et vous, Métrodore, que me conſeillez-vous ſur les demandes de votre Maître ?* Alors Métrodore, par un excès de ſincérité mal placée, lui répondit : *Comme Ambaſſadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate ; & comme votre Conſeil, à n'en rien faire.* C'étoit une prévarication criminelle, & une ſorte de trahiſon. Elle lui coûta la vie, quand Mithridate l'eut appriſe de Tigrane.

Luculle avançoit toujours vers ce Prince, & touchoit déja, pour ainſi dire, aux portes de ſon palais, ſans qu'il en ſût ou qu'il en crût rien, tant ſa préſomption l'avoit aveuglé. Mithrobarzane, un de ſes favoris, hazarda de lui en porter la nouvelle. La récompenſe qu'il en eut, fut d'être chargé de la commiſſion d'aller auſſi-tôt, avec quelques troupes, lui amener Luculle priſonnier, comme s'il ne ſe fût agi que d'aller arrêter un des ſujets du Roi.

Le favori, & la plus grande partie des troupes qu'on lui avoit données, perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuſe commiſſion.

Ce mauvais ſuccès ouvrit les yeux à Tigrane, & le fit revenir de ſon ivreſſe. Mithridate avoit été renvoyé dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie, pour y lever des troupes, & revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui, il avoit pris le parti de demeurer à Tigranocerte, & d'y donner tous les ordres néceſſaires pour faire des levées dans tous ſes Etats. Après cet échec, il commença à craindre Luculle, ſortit de Tigranocerte, ſe retira au mont Taurus, & ordonna à toutes ſes troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte, prit ſes quartiers autour de la place, & en forma le ſiége. La place étoit pleine de toutes ſortes de richeſſes, tous les habitans, tant le peuple que les Grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au Roi, de contribuer à l'embelliſſement & à la magnificence de la ville. C'eſt pourquoi Luculle la preſſoit vivement, dans la penſée que Tigrane ne ſouffriroit jamais qu'elle fût priſe, & qu'il vien-

droit tranſporté de fureur lui préſenter la bataille pour lui faire lever le ſiége. Il ne ſe trompa point dans ſa conjecture. Mithridate envoyoit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à ſe ſervir ſeulement de ſa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de ſa part, & ſe tenant avec lui dans ſon camp, il le prioit tous les jours très-inſtamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très-aguerries & preſque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais, quand toutes ces troupes, compoſées d'un grand nombre de peuples différens, furent raſſemblées, alors non ſeulement les feſtins du Roi, mais ſes Conſeils mêmes, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'inſolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de ſa vie pour avoir oſé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accuſé de ne s'y oppoſer que par envie, pour priver ſon gendre de la gloire d'un ſi grand ſuccès.

Dans cette penſée Tigrane ne vou-

lut pas différer plus long-tems, de peur que Mithridate n'arrivât, & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ſes forces, diſant à ſes amis qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui le fâchoit, c'eſt qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle ſeul, & non contre tous les Généraux Romains enſemble. Il meſuroit l'eſpérance du ſuccès ſur le nombre de ſes troupes. Il avoit vingt mille Archers ou Frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-ſept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer & détourner des riviéres, & autres pareils ouvriers néceſſaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, rangés en bataille derriére les combattans, faiſoient paroître l'armée encore plus nombreuſe, & augmentoient ſa force & ſa confiance.

Quand il eut paſſé le mont Taurus, & que toutes ſes troupes parurent enſemble dans la plaine, la ſeule vue de ſon armée étoit capable d'inſpirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea ſon armée. Il laiſſa devant la

place Muréna avec ſix mille hommes de pied ; & avec tout le reſte de ſon infanterie, conſiſtant en vingt-quatre cohortes, qui toutes enſemble ne faiſoient pas plus de dix ou douze mille hommes, & avec toute ſa cavalerie, & environ mille Archers ou Frondeurs, il marcha contre Tigrane, & ſe campa dans la plaine, une groſſe riviére devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la riſée de Tigrane, & fournit à ſes flatteurs matiére de plaiſanterie. Les uns s'en moquoient ouvertement ; les autres, pour ſe divertir, tiroient au ſort ſes dépouilles ; & de tous les Généraux de Tigrane & de tous les Rois qui le ſuivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui ſeul de cette affaire, & de n'être pour lui que ſimple ſpectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paroître agréable & fin railleur, dit en cette occaſion ce bon mot, qui a été fort relevé : *S'ils viennent comme Ambaſſadeurs, ils ſont beaucoup : mais s'ils viennent comme ennemis, ils ſont bien peu.* C'eſt ainſi que cette premiére journée ſe paſſa en plaiſanteries & en railleries.

Le lendemain, à la pointe du jour, Luculle fit ſortir ſon armée de ſes re-

tranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviére à l'Orient ; & la riviére couloit de maniére, que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Luculle, pour mener ſon armée à ce gué, prit auſſi à gauche vers le bas de la riviére, hâtant ſa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuyoit, & appellant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Voyez-vous ces légions Romaines ſi invincibles, les voyez-vous fuir ?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je ſouhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune faſſe aujourd'hui en votre faveur un miracle : mais l'armure & la démarche de ces légions ne marque pas des gens qui ſongent à fuir.*

Taxile parloit encore, lorſqu'on vit l'aigle de la premiére légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle, & toutes les cohortes la ſuivre pour paſſer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivreſſe, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi ! ces gens-là viennent à nous !* de maniére que ces nombreuſes troupes ne prirent poſte & ne ſe mirent en bataille qu'avec beaucoup de déſordre & de confuſion. Tigrane ſe mit au corps de bataille : il donna l'aile

gauche au Roi des Adiabéniens, & la droite au Roi des Médes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses Officiers Généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célébre : *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la riviére ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son épée nue, pour donner à entendre

* *Il y a une faute dans le texte grec qui met* l'armée de Scipion. *M. de Thou, l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lu* l'armée de Cépion.

à ſes troupes qu'il falloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en ſe ſervant de ſes fléches, & lui enlever par la vîteſſe & la célérité de l'attaque l'eſpace, qui lui donnoit le moyen de s'en ſervir.

Ayant apperçu que la cavalerie bardée de fer, ſur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pied d'un côteau, dont le ſommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre cents toiſes, n'étoit ni fort coupée, ni fort difficile, il vit d'un premier coup d'œil l'uſage qu'il en devoit faire. Il commanda ſa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée. Car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer conſiſte dans la lance; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en ſervir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cauſe de leurs armes qui ſont ſi peſantes, ſi roides, & ſi ferrées, qu'ils ne ſauroient ſe remuer, & ſont preſque immobiles.

Pendant que ſa cavalerie marche pour exécuter ſes ordres, il prend deux

Cohortes de gens de pied, & va pour gagner la hauteur. Son infanterie le ſuit courageuſement excitée par l'exemple de ſon Général, qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ſes armes, & monter le côteau. Quand il fut ſur le ſommet, il ſe montra dans le lieu le plus éminent; & voyant de là toute l'ordonnance des ennemis, il ſe mit à crier : *La victoire eſt à nous, mes compagnons ; la victoire eſt à nous.* Et en même tems, avec ces deux Cohortes, il tombe ſur cette cavalerie peſamment armée, ordonne à ſes gens de ne pas ſe ſervir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, & de frapper ſur leurs jambes & ſur leurs cuiſſes, qui ſont les ſeules parties qu'ils avoient découvertes. Mais ſes ſoldats n'eurent pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point. Elle prit honteuſement la fuite avec de grands hurlemens, &, en fuyant, elle alla donner avec ſes chevaux lourds & peſans dans les rangs de l'infanterie ſans avoir rendu le moindre combat, & ſans avoir donné un ſeul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir : car ils ne purent le faire, empê-

chés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient ſi ſerrés & ſi profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce Roi ſi pompeux & ſi brave en paroles, avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; & voyant ſon fils compagnon de ſa fortune, il détacha ſon diadême en pleurant, & le lui ayant donné, il l'exhorta à ſe ſauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'oſa pas ceindre ſa tête de ce diadême, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ſes plus fidéles ſerviteurs, qui fut pris un moment après, & mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pied; & que de leur cavalerie, il ne s'en ſauva que très-peu: & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts, & cent bleſſés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec ſi peu de troupes contre un ſi grand nombre d'ennemis: car les vainqueurs n'étoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vu de guerres & de batailles, louoient particuliérement Luculle de ce qu'il

avoit défait deux des plus grands & des plus puissans Rois du monde par deux moyens entiérement contraires, la lenteur & la célérité. Car, en différant & en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate, lorsqu'il étoit le plus fort & le plus formidable : & il ruina Tigrane en se hâtant, & en ne lui donnant pas le tems de se reconnoître. On remarque que peu de Capitaines ont su, comme lui, rendre la lenteur agissante, & la célérité sûre.

Ce fut ce qui empêcha Mithridate de se trouver à la bataille. Il s'imaginoit que Luculle useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui. Ainsi il ne marchoit que lentement, & à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, ayant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient tout éperdus & épouvantés, il se douta de ce qu'il étoit arrivé : & ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & blessés, il fut entiérement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au

ſien, il deſcendit de cheval, pleura avec lui ſur leurs diſgraces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le ſervoient, le conſola, le fortifia, & releva ſes eſpérances. On eſt bien aiſe de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux enſemble ils travaillérent à ramaſſer de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuſe ſédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette ſédition étoit dans ſa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occaſion, fit donner un aſſaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les tréſors du Roi, il l'abandonna au pillage à tous ſes ſoldats; qui, avec pluſieurs richeſſes, y trouvérent encore juſqu'à huit mille talens d'argent monnoyé. (Vingt quatre millions.) Outre le pillage, il donna encore huit cents dragmes à chaque ſoldat, ſur tout le butin qui y fut pris: ce qui ne fut point capable d'aſſouvir leur inſatiable avidité. *Quatre cents livres.*

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, *Strab. l. 11. p. 532. & l. 12. p. 539.*

& d'autres endroits ; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, & en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte.

Dio. Cassius, 35. p. 1.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris au chassé du pays, & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué ; & on l'accusa non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus long-tems le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposérent les esprits contre lui, & qui firent songer à lui donner un successeur, comme on le verra dans la suite.

Après la grande victoire qu'il avoit remportée sur Tigrane, plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du Roi * des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposi-

* *C'étoit Phraate, surnommé* Dieu.

tion, & lui envoya auſſi de ſon côté des Ambaſſadeurs, qui étant arrivés à la Cour, découvrirent que le Roi, incertain du parti qu'il devoit embraſſer, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faiſoit ſecrettement demander à ce dernier la Méſopotamie pour le prix du ſecours qu'il lui offroit. Luculle, informé de cette démarche ſecrette, réſolut de laiſſer là Mithridate & Tigrane, & de tourner ſes armes contre le Roi des Parthes, flatté de cette agréable penſée, que rien ne pouvoit être plus glorieux pour lui, que d'avoir terraſſé dans une ſeule expédition les trois Princes les plus puiſſans qui fuſſent ſous le ſoleil. Mais la révolte que cette propoſition excita parmi ſes troupes, l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, & il ſe borna à marchet contre Tigrane.

Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé ſans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avoient envoyé implorer l'aſſiſtance des peuples voiſins, & ſur-tout des Parthes qui étoient les plus proches, & en même tems les plus en état de les ſecourir dans ce preſſant beſoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Salluſte nous a conſervée, & qui ſe

trouve dans ses fragmens. J'en rapporterai ici une partie.

*Lettre de Mithridate à Arsace * Roi des Parthes.*

» Tous ceux [a] qui, dans un état de » prospérité, sont invités à entrer avec » quelqu'un en société de guerre, doi- » vent considérer en premier lieu s'il » leur est libre d'avoir la paix; puis, si » ce qu'on leur demande est conforme » à la justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir d'une » paix tranquille & perpétuelle, si les

* Arsace *étoit un nom commun à tous les Rois des Parthes.*

a Omnes qui secundis rebus suis ad belli societatem orantur, considerare debent, liceat-ne tum pacem agere, dein, quod quæritur, satis-ne pium, tutum, gloriosum, an indecorum sit. Tibi perpetua pace frui liceret, nisi hostes opportuni & sceleftissimi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, que te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, & meæ res parum prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet: mihi fortuna, multis rebus ereptis, usum dedit bene suadendi: &, quod florentibus optabile est, ego non validissimus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una & ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii & divitiarum.

» Romains

» Romains n'étoient des ennemis tou-
» jours attentifs à ſaiſir les occaſions
» favorables pour faire la guerre, &
» que nuls crimes n'arrêtent. Il n'eſt
» pas douteux qu'une victoire rempor-
» tée ſur eux, ne vous faſſe un grand
» nom. Il peut paroître ne point con-
» venir que je vous propoſe, ni de
» faire alliance avec Tigrane, ni de
» vous joindre, puiſſant comme vous
» êtes, à un Prince qui ſe trouve dans
» l'état malheureux où je ſuis. Mais
» j'oſe avancer que ces deux motifs,
» votre reſſentiment contre Tigrane
» qui tout récemment a porté les ar-
» mes contre vous, & l'état peu avan-
» tageux de mes affaires, loin d'être
» contraires à ma demande, doivent
» l'appuyer & m'être favorables, ſi
» vous en voulez juger ſainement.
» Car, pour Tigrane, comme il ſait
» vous avoir donné un juſte ſujet de
» plainte, il acceptera ſans peine tou-
» tes les conditions qu'il vous plaira
» de lui impoſer : & pour moi, je
» puis dire que la fortune, en m'en-
» levant preſque tout ce que je poſſé-
» dois, m'a mis en état de donner aux
» autres de bons conſeils ; & ce qui
» eſt fort deſirable pour ceux qui ſont
» dans la proſpérité, je puis, par mes

» malheurs même, vous ſervir d'exem-
» ple, & vous porter à prendre de plus
» juſtes meſures que moi. Car, ne vous
» y trompez point : c'eſt à tous les peu-
» ples, à toutes les nations, à tous les
» Rois de la terre que les Romains en
» veulent ; & deux motifs, également
» anciens & puiſſans, leur mettent les
» armes dans les mains contre eux,
» l'ambition effrénée d'étendre leurs
» conquêtes, & la ſoif inſatiable d'a-
» maſſer des richeſſes ». Mithridate enſuite fait un long dénombrement des Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & ſouvent les uns par les autres. Il rapporte ſes premiers avantages contre les Romains, & ſes derniers malheurs. Puis il continue ainſi : » [a] Examinez main-

a Nunc, quæſo, conſidera, nobis oppreſſis utrum firmiorem te ad reſiſtendum, an finem belli futurem putes ? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri eſſe : & ea re nobis ad ſocietatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterùm conſilium eſt Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per noſtra corpora bellum conficere : quando neque vincere neque vinci ſine periculo tuo poſſumus. An ignoras Romanos, poſtquam ad occidentem pergentibus finem oceanus fecit, arma huc convertiſſe ? neque quicquam à principio niſi raptum habere ; domum, conjuges, agros, imperium ? Convenas ? olim ſine patria, ſine parentibus, peſte conditos orbis terrarum : quibus non humana ulla, neque divina obſtant, quin

» tenant, je vous prie, si, lorsque
» nous aurons été accablés, vous se-
» rez plus en état de résister aux Ro-
» mains ; & si vous croyez qu'ils doi-
» vent borner leurs conquêtes à mon
» pays. Je sai que vous êtes puissant
» en hommes, en armes, en richesses:
» & c'est pour cela que nous cher-
» chons, nous à nous fortifier de vo-
» tre alliance, eux à s'enrichir de vos
» dépouilles. Au reste, le dessein de
» Tigrane est, pour ne pas attirer la
» guerre dans son royaume, que nous
» allions avec toutes mes troupes, qui
» certainement sont bien aguerries,
» porter la guerre au loin, & attaquer

socios, amicos, procul juxtàque sitos, inopes potentesque, trahant excidantque; omniaque non serva, & maximè regna, hostilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos suspecti sumus æmuli, & in tempore vindices affuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium regnumque Persidis inclitis divitiis est, quid ab illis, nisi dolum in præsens, & postea bellum expectas? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis spolia maxuma sunt. Audendo, & fallendo, & bella ex bellis serendo, magni facti. Per hunc morem extinguent omnia, aut occident: quod difficile non est, si tu Mesopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis. Fortuna autem nostris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra unum imperium prolatare, quàm societate victor fieri.

» nous-mêmes en perſonne l'ennemi
» dans ſon propre pays. Nous ne pou-
» vons donc ni vaincre, ni être vain-
» çus, ſans que vous-même couriez
» un grand riſque. Ignorez-vous que
» les Romains, quand du côté de l'oc-
» cident ils ſe ſont vus arrêtés par
» l'océan, ont tourné les armes de
» notre côté ? Qu'à compter depuis
» leur fondation & leur premiére ori-
» gine, ils n'ont eu rien que par vio-
» lence, maiſon, femmes, terres, do-
» maine ? Vil amas de gens de toute
» eſpéce, ſans patrie, ſans parens, ils
» ſe ſont établis pour le malheur du
» genre humain. Ni loix humaines,
» ni loix divines ne les empêchent de
» tourmenter & de ruiner alliés &
» amis, peuples éloignés & voiſins,
» pauvres & riches. Ils comptent pour
» ennemi tout ce qui n'eſt point ſerf,
» & encore plus tout ce qui porte le
» nom de Roi. Car peu de peuples
» s'accommodent d'un gouvernement
» libre & indépendant : mais le grand
» nombre aiment mieux vivre ſous
» des maîtres qui les gouvernent avec
» équité. Nous leur ſommes ſuſpects,
» parce que nous leur diſputons l'au-
» torité, & que nous pouvons repouſ-
» ſer & venger leurs injuſtices. Pour

» vous, qui avez ſous votre pouvoir » Séleucie la plus grande des villes, » & la Perſe le plus riche & le plus » puiſſant des royaumes, que devez- » vous attendre d'eux, ſinon trompé- » rie pour le préſent, & guerre pour » l'avenir ? Les Romains portent leurs » armes contre tous les peuples, mais » ſur-tout contre ceux de qui ils eſpé- » rent tirer de plus riches depouilles. » Ils ſont devenus grands à force d'en- » treprendre & de tromper, & en ſe- » mant guerres ſur guerres. Par cette » voie ils feront tout périr, ou péri- » ront eux-mêmes. Il ne ſera pas dif- » ficile de les ruiner, ſi vous du côté » de la Méſopotamie, nous du côté » de l'Arménie, nous enveloppons » leur armée, qui ſe trouvera ſans » vivres & ſans ſecours. La proſpérité » des armes Romaines ne s'eſt ſoute- » nue juſqu'à ce jour que par la faute » des Rois, qui n'ont pas eu la pru- » dence de connoître bien cet ennemi » commun, & de ſe liguer enſemble » contre lui. Ce ſera pour vous une » gloire immortelle, de vous être » montré l'appui de deux grands Rois, » & d'avoir vaincu & détruit les bri- » gands des nations. C'eſt à quoi je » vous invite & vous exhorte, en

» vous avertissant d'aimer mieux par-
» tager avec nous par une salutaire
» alliance la victoire contre un ennemi
» commun, que de souffrir que l'Em-
» pire Romain s'étende de plus en plus
» par notre ruine.

Il ne paroît pas que cette lettre produisît sur l'esprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvoit espérer. Ainsi les deux Rois se contentérent de leurs propres troupes.

Appian. in Syr. p. 118. 119.

Un des moyens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée, fut de rappeller Mégadate de Syrie, qui la gouvernoit en son nom depuis quatorze ans; il lui envoya ordre de lui amener tout ce qu'il avoit de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusebe, à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maison de Séleucus, prit possession de quelques endroits du pays, & y régna paisiblement pendant quatre ans.

Justin. l. 40. c. 2.

AN. M. 3936. AV. J. C. 68. *Plutarc. in Lucull. p. 513-515.*

Enfin l'armée de Tigrane & de Mithridate se trouva formée. Elle étoit de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniére des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne.

Ces deux Rois avoient ſoin, à tous les mouvemens qu'ils faiſoient, de prendre un bon terrein pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle; & aucun des artifices dont il uſa, ne put les engager à un combat. Leur deſſein étoit de le miner peu à peu, de harceler ſes troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ſes convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'ayant pu par toutes ſes ruſes les attirer en pleine campagne, employa un nouveau moyen qui lui réuſſit. Tigrane avoit laiſſé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ſes femmes & ſes enfans; & c'étoit auſſi là qu'il avoit mis preſque tous ſes tréſors. Luculle ſe mit en marche de ce côté-là avec toutes ſes troupes, prévoyant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille à la vue du danger où ſa capitale alloit être expoſée. En effet, il décampa ſur le champ, ſuivit Luculle pour rompre ſon deſſein; & en quatre grandes marches, ayant devancé l'ennemi, il ſe poſta derriére la riviére d'Arſamia, qu'il falloit que Luculle paſſât pour ſe rendre devant Artaxate, réſolu de lui en diſputer le paſ- *ou* Arſania.

K iv

ſage. Les Romains paſſérent le fleuve, ſans être arrêtés par la vue & par les efforts des ennemis. Il y eut enſuite un grand combat, où les Romains remportérent encore une pleine victoire. Il ſe trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car ne pouvant ſupporter la vue des légions Romaines, dès qu'elles chargérent, il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jetta ſi fort l'epouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit abſolument courage; & ce fut la principale cauſe de la perte de la bataille.

Dio. Caſſ. l. 7. p. 37. Luculle, après cette victoire, vouloit continuer ſa marche vers Artaxate; & c'étoit le vrai moyen de terminer la guerre. Mais, comme cette ville étoit encore à pluſieurs journées de là vers le nord, & que l'hiver approchoit avec ſes neiges & ſes orages, les [a] ſoldats, déja fatigués d'une aſſez rude campagne, refuſérent de le ſuivre dans ce pays, où le froid ſe faiſoit ſentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud,

[a] Noſter exercitus, etſi urbem ex Tigranis regno ceperat, & præliis uſus erat ſecundis, tamen nimia longinquitate locorum ac deſiderio ſuorum commovebatur. *Cic. pro Leg. Man. n.* 23.

en revenant ſur ſes pas. Il repaſſa le mont Taurus, & entra dans la Méſopotamie, où il prit encore Niſible qui étoit aſſez forte, & mit ſes troupes en quartier d'hiver.

Ce fut là que l'eſprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La ſévérité de ce Général, la liberté inſolente des ſoldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient donné lieu à cette révolte. Clodius, ſi connu par les invectives de Cicéron ſon ennemi, n'eſt guéres mieux traité par les Hiſtoriens. Ils le repréſentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ſes débauches, qu'il pouſſoit juſqu'à l'inceſte avec ſa propre ſœur, femme de Luculle; avec cela, plein d'une audace effrénée, artiſan de ſéditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux, né pour tout troubler & pour tout perdre par la réunion funeſte de la mauvaiſe volonté & des talens néceſſaires pour la mettre en œuvre. C'eſt de quoi il fit preuve dans l'occaſion dont nous parlons. Mécontent de Luculle, il répandoit contre lui des bruits ſourds, propres à le rendre odieux. Il affectoit de plaindre beaucoup les fatigues des ſoldats, & d'entrer dans

leurs intérêts. Il leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de servir si long-tems sous un Général sévére & avare, dans un climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très-médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de maniéres obligeantes & populaires qu'il savoit prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs [a] habitans du pays se joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur Roi, réduit au triste état où

a Mithridates, & suam manum jam confirmarat, & eorum qui se ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut regnum afflictæ fortunæ facile multorum opes alliciant ad misericordiam, maximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quod regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur. *Cicer. pro Leg. Manil. n.* 24.

ils le voyoient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compaſſion ; & il y a, pour l'ordinaire, un profond reſpect gravé dans le cœur des peuples pour le nom & pour la perſonne des Rois. Mithridate, ſoutenu & fortifié par ces nouveaux ſecours, & par les troupes que pluſieurs peuples & Princes voiſins lui envoyérent, reprit courage, & ſe vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Auſſi *, non content d'être rétabli dans ſes Etats qu'un moment auparavant il n'oſoit eſpérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardieſſe d'attaquer les troupes Romaines ſi ſouvent victorieuſes ; battit un corps d'armée commandé par Fabius, & après l'avoir mis en déroute, preſſa vivement Triarius & Sornatius, deux autres Lieutenans de Luculle dans ce pays-là.

Luculle engagea enfin ſes ſoldats à ſortir de leurs quartiers d'hiver, pour An. M. 3937. Av. J. C. 68.

* Itaque tantum victus efficere potuit, quantum incolumis nunquam eſt auſus optare. Nam cùm ſe in regnum recepiſſet ſuum, non fuit eo contentus, quod ei præter ſpem acciderat, ut eam, poſtea quàm pulſus erat terram unquam attingeret : ſed in exercitum veſtrum clarum atque victorem impetum fecit. . . . . *Cic. pro Leg. Man. n.* 25.

aller à leur ſecours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avoit imprudemment hazardé une bataille, où Mithridate le défit, & lui tua ſept mille hommes : entre leſquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns ; ce [a] qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains euſſent faites depuis long-tems. L'armée auroit été entiérement défaite ſans la bleſſure que reçut Mithridate, qui allarma extrêmement ſes troupes, & laiſſa aux ennemis le tems de ſe ſauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts ſur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer : ce qui aigrit encore ſes ſoldats contre lui. L'eſprit de revolte alla ſi loin, que, ſans aucun égard à ſon caractére de Général, ils ne le traitoient plus qu'avec inſolence & avec mépris : & quoiqu'il allât de tente en tente, & preſque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate & Tigrane, il ne put jamais gagner ſur eux de les faire ſortir d'où ils étoient. Ils lui répondirent brutalement, que comme il ne ſongeoit qu'à s'enrichir ſeul des dépouilles

a Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, non ex prælio nuntius, ſed ex ſermone rumor afferret. *Cic. ibid.*

des ennemis, il allât auſſi combattre ſeul contre eux.

§. IV. *Mithridate, profitant de la méſintelligence qui s'étoit miſe dans l'armée Romaine, recouvre tout ſon royaume. Pompée eſt donné pour ſucceſſeur à Luculle. Il remporte pluſieurs victoires ſur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un aſyle auprès de Tigrane ſon gendre, qui étoit actuellement en guerre avec ſon propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même ſe rendre à lui. Las de pourſuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il ſe rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate ſon pere, qui ſe donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jéruſalem. Après avoir ſoumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & reçoit l'honneur du triomphe.*

On avoit nommé à Rome pour Conſuls Manius Acilius Glabrion & C. Piſon. Le premier eut pour département

la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentérent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Dio. Cass. l. 35. p. 7.

Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractére dur, austére, & quelquefois mêlé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siécle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il poussoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de bonté & de douceur, & des maniéres insinuantes, plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la révolte des troupes

venoit en partie de ſa faute, c'eſt que ſous Pompée elles furent très-ſoumiſes & très-dociles.

En conſéquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat, dans leſquelles il marquoit que Mithridate étoit entiérement défait & hors d'état de ſe relever, on avoit nommé des Commiſſaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un royaume abſolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver, que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'étoit pas maître ſeulement de ſon armée, & que ſes ſoldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Conſul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il [a] fit ſavoir que Luculle étoit accuſé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger ſon commandement; que le Sénat avoit licentié une partie de ſes troupes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainſi il ſe trouva bientôt preſque ſans ſoldats.

a In ipſo illo malo graviſſimaque belli offenſione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortaſſe potuiſſet, veſtro juſſu coactus, quòd imperii diuturnitati modum ſtatuendum, veteri exemplo, putaviſtis, partem militum, qui jam ſtipendiis confectis erant, dimiſit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid. n.* 26.

Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son royaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. Plutarc. in Pomp. p. 634. App. p. 238. Dio. Cass. l. 36. p. 20.

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les trou- » pes & de toutes les provinces qui » étoient sous Luculle, & y ajoutant » la Bithynie où commandoit Acilius, » seroit chargé de faire la guerre aux » Rois Mithridate & Tigrane, en re- » tenant sous ses ordres toutes les for- » ces maritimes, & continuant de » commander sur la mer aux mêmes » conditions & prérogatives qu'on lui » avoit accordées pour la guerre con- » tre les Pirates : c'est-à-dire, qu'il » auroit un pouvoir absolu sur toutes » les côtés de la Méditerranée à trente » lieues avant dans les terres ». C'étoit assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le

premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce second Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec lesquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La considération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ses grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe, qu'au commandement de ses armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que méritoient ses services. Mais ce qui leur faisoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort

puiſſans à Rome, appuyérent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'eſt dans cette occaſion où le dernier prononça devant le peuple la belle harangue intitulée : *Pour la Loi de Manilius.* Après avoir prouvé dans les deux premiéres parties de ſon diſcours la néceſſité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troiſiéme que Pompée eſt le ſeul qui ſoit capable de la terminer heureuſement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités néceſſaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les poſſéde toutes dans un ſouverain degré. Il inſiſte principalement ſur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le déſintéreſſement, l'amour du bien public : » Vertus d'autant plus néceſſaires, » dit-il, que [a] le nom Romain eſt ab» ſolument décrié & devient odieux » chez les nations étrangéres & chez » les alliés par les débauches, l'avari» ce, & les vexations inouies des Gé» néraux & des Magiſtrats qu'on y en-

a Difficile eſt dictu, Quirites, quanto in odio ſimul apud ceteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc anno cum imperio miſimus, injurias ac libidines. *Num.* 61.

» voie. Au [a] lieu que la conduite ſage, » modérée, & irréprochable de Pom» pée, le fait regarder comme un hom» me, non envoyé de Rome, mais deſ» cendu du ciel pour le bonheur des » peuples. On commence à croire que » tout ce qu'on raconte du noble de» ſintéreſſement de ces anciens Ro» mains, eſt réel & vrai; & que ce » n'étoit point ſans raiſon, que ſous de » tels Magiſtrats les nations aimoient » mieux obéir au peuple Romain, que » commander aux autres ».

Pompée étoit alors l'idole du peuple. Ainſi la crainte de déplaire à la multitude, ferma la bouche à preſque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord ſi bien intentionnés, & ſi pleins de courage. Le Décret fut autoriſé par les ſuffrages de toutes les Tribus, & Pompée abſent fut déclaré maître abſolu de preſque tout ce que Sylla

a Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium ſicut aliquem, non ex hac urbe miſſum, ſed de cœlo delapſum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuiſſe homines Romanos hac quondam abſtinentia, quod jam nationibus ceteris incredibile ac falſo memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii noſtri ſplendor illis gentibus lucet: nunc intelligunt, non ſine cauſa majores ſuos tum, cùm hac temperantia magiſtratus habebamus, ſervire populo Romano, quàm imperare aliis maluiſſe. *Ibid. n.* 41.

avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Dio. Cass. l. 36. p. 20. & 21. Il ne faut pas s'imaginer, dit un Historien fort sensé, que ni César, ni Cicéron, qui se donnérent tant de mouvement pour faire passer cette loi, agissent par des vues du bien public. César, plein d'ambition & de grands projets, cherchoit à faire sa cour au peuple, dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat : il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance, & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées : de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes, il se flattoit que par là il le rendroit enfin odieux au peuple, qui bientôt s'en dégoûteroit. Ainsi, en l'élevant, il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuyer du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis &

comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présens, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frappa sa cuisse, & s'écria comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement; *O Dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans?*

An. M. 3938. Av. J. C. 66. *Plutar. in Pomp. p. 634-636. Dio. Cass. l. 36. p. 22-25. App. p. 238.*

C'est-là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trom-

pent les autres, & le public n'est point leur dupe. Ici, les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Luculle, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bientôt ses actions le démasquérent, & découvrirent ses véritables sentimens.

La premiére démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne conserva rien de tout ce que son prédécesseur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Luculle les avoit condannés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eût en vue que de faire voir aux partisans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir.

Strab. L. 12. p. 557. 558.

L'ayeul maternel de Strabon, fort mécontant de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches, pour

ſe venger de ſa cruauté avoit embraſſé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenſer comme le méritoit un ſervice ſi conſidérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagemens ſi juſtes & ſi raiſonnables qu'avoit pris ſon prédéceſſeur, par la ſeule vue du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ſes ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon d'amitié avec Luculle.

Il arrive aſſez ſouvent qu'un ſucceſſeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'arroger à lui ſeul tout l'honneur : mais je ne ſai ſi jamais perſonne s'eſt porté à des excès auſſi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ſes grandes qualités & ſes conquêtes ſans nombre : une ſi baſſe & ſi odieuſe jalouſie doit en ternir, ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voilà par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amérement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagérent une entrevue. Elle ſe paſſa d'abord avec toute la politeſſe poſſible, & avec toutes les marques

réciproques d'eſtime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne paſſoit pas les lévres, & qui ne coûte rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La converſation s'étant échauffée peu-à-peu, on en vint juſqu'aux injures. Pompée reprochant à Luculle ſon avarice, & Luculle reprochant à Pompée ſon ambition : en quoi ils diſoient vrai l'un & l'autre. Ils ſe ſéparérent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramaſſés dans ſes conquêtes, dont il fit une bibliothéque, qui étoit ouverte à tous les ſavans & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute ſorte d'honnétetés & d'agrémens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues conteſtations.

Plin. l. 15. c. 25. Ce fut lui qui apporta le premier des cériſes à Rome, qui juſques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainſi appellées du nom de Céraſonte, ville de Cappadoce.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déja été

été parlé, & qui étoit ſurnommé *Dieu.* Il fit avec lui un traité & une alliance offenſive & défenſive. Il offrit auſſi la paix à Mithridate : mais ce Prince ſe croyant ſûr de l'amitié & de l'aſſiſtance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée ayant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déſerteurs, peu s'en falut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate. Comme il y avoit dans cette armée quantité de déſerteurs, ils ne pouvoient pas ſouffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reſte de l'armée ne pouvoit conſentir à ſe voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiſer, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoyé ſes Ambaſſadeurs, que pour voir en quel état ſe trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée ayant diſtribué ſa flotte en différens endroits pour garder toute la mer qui eſt entre la Phénicie & le Boſphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille

hommes de pied, & deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé : mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si long-tems une ressource si importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bons retranchemens qu'il éleva tout autour. Ils avoient de circuit près de huit lieues, & étoient fortifiés d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y

150 stades.

eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir ſoutenu cette eſpéce de ſiége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate ſe ſauva une nuit ſans être apperçu avec l'élite de ſon armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les perſonnes inutiles, & tous les malades.

Pompée ſe mit incontinent à le pourſuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & craignant que pour lui échapper il ne ſe hâtât de paſſer ce fleuve, il ſortit de ſes retranchemens, & fit marcher de nuit ſon armée en bataille. Son deſſein étoit ſimplement d'envelopper alors les ennemis pour les empêcher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs priéres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre ſans attendre le jour : car la nuit n'étoit pas fort obſcure, & la lune donnoit aſſez de lumiére pour diſtinguer les objets, & s'entre-reconnoître. Pompée ne put ſe refuſer à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'oſérent les attendre, & ſaiſis de frayeur ils ſe mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un

grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cents chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cents chevaux se débandérent & se dissipérent bientôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriére ; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval, & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à une forteresse, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblérent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir des ennemis.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoya des Ambassadeurs, pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit pour-lors en guerre avec son fils. Il fit arrêter ces Ambassadeurs, les fit jetter en prison, & mit la tête de son beau-pere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire sa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Plutarc. in Pomp. p. 636, 637. App. p. 242, 243. Dio. Cass. l. 36. p. 25, 26.

Cent mille écus.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portoit le même nom que lui. On a vu ci-dessus que ce Roi d'Arménie avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux sans sujet. Le troisiéme, pour se dérober à la cruauté d'un pere si dénaturé, se sauva chez Phraate, roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête

d'une armée, & ils affiégérent Artaxate. Mais trouvant la place très-forte, & pourvue de tout ce qui étoit néceffaire pour foutenir un long fiége, Phraate lui laiffa une partie de l'armée pour continuer le fiége, & s'en retourna dans fes Etats avec le refte. Tigrane le pere vint bientôt après fondre avec toutes fes troupes fur fon fils, le battit, & le chaffa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit deffein de fe rendre auprès de Mithridate fon grand-pere. Mais en y allant, il apprit fa défaite, & fe vit déchu de l'efpérance qu'il avoit d'obtenir de lui du fecours. Il prit donc le parti de fe jetter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint fupplier Pompée de le prendre fous fa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aife de fa venue : car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit befoin d'un guide comme lui. Il fe fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effrayé de cette nouvelle, & fentant bien qu'il n'étoit pas en état de réfifter à une armée fi puiffante, prit le parti de recourir à la générofité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambaffadeurs que Mithridate lui avoit envoyés,

& les ſuivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre ſa perſonne & ſa couronne à la diſcrétion de Pompée & des Romains. Il [a] diſoit que de tous les Romains il n'y avoit que Pompée, à la bonne foi de qui il voulût ſe confier : que de quelque maniére qu'il décidât de ſon ſort, il ſe trouveroit content : qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme, que nul ne pouvoit vaincre ; & qu'on pouvoit ſans deshonneur ſe ſoumettre à celui que la fortune avoit élevé au-deſſus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux Huiſſiers de Pompée ſortirent au-devant de lui, & lui ordonnérent de deſcendre, & d'entrer à pied, lui diſant que jamais on n'avoit vu d'étranger paſſer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit,

a Mox ipſe ſupplex & præſens ſe regnumque ditioni ejus permiſit: præfatus : neminem alium neque Romanum neque ullius gentis virum futurum fuiſſe, cujus ſe fidei commiſſurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proinde omnem ſibi vel adverſam vel ſecundam, cujus auctor ille eſſet, fortunam tolerabilem futuram. Non eſſe turpe ab eo vinci, quem vincere eſſet nefas : neque ei inhoneſtè aliquem ſummitti, quem fortuna ſuper omnes extuliſſet. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 37.*

& ôtant même ſon épée, il la donna à ces Huiſſiers : & enfin, quand il fut aſſez près de Pompée, prenant ſon diadême il voulut le mettre à ſes pieds, & ſe proſternant honteuſement à terre, lui embraſſer les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher, & le prenant par la main il le mena dans ſa tente, le fit aſſeoir près de lui à ſa droite, & ſon fils le jeune Tigrane à ſa gauche. Après quoi il le remit au lendemain, pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & invita le pere & le fils à ſouper ce ſoir-là avec lui. Le fils refuſa de s'y trouver avec ſon pere ; & comme il ne lui avoit donné aucune marque de reſpect pendant l'entrevue, & l'avoit traité avec la même indifférence qu'il auroit fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ſes intérêts, en prenant connoiſſance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condanné le roi Tigrane à payer *Dix-huit millions.* ſix mille talens aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite ſans ſujet, & à leur céder toutes ſes conquêtes en deça de l'Euphrate ; il ordonna que ce Prince régneroit dans ſon ancien royaume d'Arménie Majeure, & que ſon fils auroit la Gor-

dienne & la Sophéne, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de ſon pere, & après ſa mort tout le reſte de ſes Etats ; en réſervant pourtant au pere les tréſors qu'il avoit dans la Sophéne, ſans leſquels il lui eût été impoſible de payer aux Romains la ſomme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions, qui lui laiſſoient encore une Couronne. Mais le fils, qui s'étoit mis des chiméres dans la tête, ne put goûter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même ſi mécontent, qu'il voulut ſe ſauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui ſe douta de ſon deſſein, le fit garder à vue : & quand il vit qu'il refuſoit abſolument de conſentir que ſon pere retirât ſes tréſors de la Sophéne, il le fit mettre en priſon. Enſuite, ayant découvert qu'il faiſoit ſolliciter la Nobleſſe d'Arménie à prendre les armes, & qu'il tâchoit d'y engager auſſi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réſervoit pour le triomphe.

Peu de tems après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit ſon gendre, & lui repréſenter qu'il devoit terminer ſes conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit

réponſe, que le jeune Tigrane touchoit de plus près à ſon pere qu'à ſon beau-pere ; & que pour ſes conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raiſon & la juſtice lui preſcriroient, mais ſans prendre la loi de perſonne.

Quand on eut laiſſé prendre à Tigrane les tréſors de la Sophéne, il paya les ſix mille talens ; & fit outre cela

25 *livres.* préſent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque ſimple ſoldat,

500 *livres.* de mille à chaque Centenier, de dix

5000 *livres.* mille à chaque Tribun, & par cette libéralité il obtint le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Elle lui feroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas ſouillée par des baſſeſſes indignes d'un Roi.

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entiére, & y ajouta la Sophéne & la Gordienne, qu'il avoit deſtinées au jeune Tigrane.

Plutarc. in Pomp. p. 637. Dio. Caſſ. l. 36. p. 28-33. App. p. 242-245.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la pourſuite de Mithridate. Il trouva ſur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puiſſantes nations ſituées entre la mer Caſpienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arrêter : mais il les battit, & obligea les Albaniens à de-

* *Ce fleuve eſt appellé Cyrnus par quelques Auteurs.*

mander la paix. Il la leur accorda, & paſſa l'hiver dans leur pays.

L'année ſuivante, il ſe mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerriére, & qui n'avoit jamais encore été ſoumiſe. Elle avoit toujours conſervé ſa liberté pendant que les Médes, les Perſes, & les Macédoniens avoient eu ſucceſſivement l'Empire d'Aſie. Pompée vint à bout de dompter ces peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'aſſez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoya un lit, une table, & un trône, le tout d'or maſſif, le priant de recevoir ces préſens pour gages de ſon amitié. Pompée les remit entre les mains des Tréſoriers pour le Tréſor public. Il ſoumit auſſi les peuples de la Colchide, & fit priſonnier leur Roi Oltace, qu'il mena enſuite dans ſon triomphe. De là il revint ſur ſes pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux priſes avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

An. M. 3939.
Av. J. C. 65.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Coſis frere du Roi Orode. Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & cou-

rant ſur lui, il lui lança ſon javelot. Mais Pompée l'ayant joint, lui appuya ſa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux pieds de ſon cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands préſens, & en donnant ſes fils en ôtage aux Romains pour ſûreté qu'il l'obſerveroit mieux que par le paſſé.

Mithridate cependant avoit paſſé l'hiver à Dioſcourias ſur le Pont Euxin au Nord-Eſt. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Boſphore Cimmérien, en traverſant le pays de diverſes nations des Scythes, dont quelques-unes le laiſſérent paſſer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce Royaume du Boſphore Cimmérien eſt le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée : & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ſes fils nommé Machare. Mais ce jeune Prince avoit été preſſé ſi vivement par les Romains pendant qu'ils aſſiégeoient

Sinope, & que leur flotte étoit maîtresse du Pont Euxin, qui étoit entre cette ville & son royaume, qu'il avoit fait la paix avec eux, & l'avoit observée inviolablement jusqu'alors. Il savoit bien que cette conduite déplaisoit extrémement à son pere, & ainsi il appréhendoit fort sa présence. Pour se raccommoder avec lui, il lui envoya des Ambassadeurs sur la route, qui lui représentérent que ç'avoit été la nécessité de ses affaires qui l'avoit obligé d'agir contre son inclination. Mais voyant que son pere ne se laissoit point toucher à ses raisons, il essaya de se sauver par mer, & fut pris par des vaisseaux que Mithridate avoit fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer, que de tomber entre les mains de son pere.

Pompée ayant achevé la guerre dans le nord, & voyant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena son armée au midi; & en passant il soumit Darius, roi des Médes, & Antiochus, roi de Comagéne. Il vint en Syrie, & se rendit maître de tout cet Empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie & Damas, & Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre: c'étoient deux de ses Lieutenans

Appian. in Syr p. 133. Justin. l. 40. c. 2.

Généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui par la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de ce pays-là, dont il s'étoit saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moyen il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée refusa de l'entendre, & le dépouilla de tous ses Etats, dont il fit une province Romaine. Ainsi, pendant qu'on laissoit l'Arménie à Tigrane qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays : que le mettre entre ses mains, ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa Couronne, & fut

réduit à la néceſſité de vivre en ſimple particulier. C'eſt en lui que finit l'Empire des Séleucides en Aſie, qui avoit duré près de deux cents cinquante ans.

An. M. 3939. Av. J. C. 65.

Pendant ces expéditions des Romains en Aſie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, laſſés d'Alexandre leur Roi, ſe ſoulevérent; & après l'avoir chaſſé, appellérent Ptolémée Auléte pour remplir ſa place. Cette hiſtoire ſera traitée avec étendue dans l'Article ſuivant.

Plutarc. in Pomp. p. 638. 639.

Pompée s'étant tranſporté à Damas, y régla pluſieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il s'y rendit juſqu'à douze têtes couronnées qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouvérent tous en même-tems.

Vall. Max. l. 5. c. 7.

C'eſt pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de reſpect entre un pere & un fils: combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meurtres & les parricides les plus affreux ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane, Roi de Cappadoce, ſe démit volontairement de ſon royaume en faveur de ſon fils, & lui mit le diadême ſur la tête en préſence de Pompée. Des larmes ſincéres coulérent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement

affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'eſt la ſeule occaſion où il crut la déſobéiſſance permiſe, & [a] il auroit conſtamment perſiſté dans le refus d'accepter le ſceptre, ſi l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'eſt le ſecond exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de généroſité. Nous avons parlé en ſon lieu du fait des deux Ariarathes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce pluſieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les ſoumit en effet preſque toutes à ſon arrivée : & il alla enſuite paſſer l'hiver à Aſpis, ville du Pont.

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Boſphore dont elle avoit la garde, avec les tréſors qui y étoient cachés, lui demandant pour récompenſe que ſi ſon fils Xipharès tomboit entre ſes mains il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces préſens que ceux qui pouvoient ſervir à l'ornement des

a Nec ullum finem tam egregium certamen habuiſſet, niſi patriæ voluntati autoritas Pompeii adfuiſſet. *Valer. Max.*

temples. Quand Mithridate ſut ce qu'avoit fait Stratonice, pour ſe venger de la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue, qu'il regardoit comme une trahiſon, il tua Xipharès ſous les yeux de ſa mere, qui vit ce triſte ſpectacle de l'autre bord du détroit.

Caïne, ou la Ville-neuve, étoit la plus forte de toutes les places du Pont. Auſſi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de ſon tréſor, & ce qu'il poſſédoit de plus précieux, parce qu'il la regardoit comme imprenable : mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laiſſé. On y trouva entr'autres choſes des Mémoires ſecrets, qu'il avoit dreſſés lui-même, qui ſervirent beaucoup à faire connoître ſon caractére. Dans l'un il marquoit les perſonnes qu'il avoit empoiſonnées, entr'autres ſon propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté ſur lui le prix de la courſe des chevaux. Quelle bizarrerie ! Avoit-il peur que le public & la poſtérité ne fuſſent pas inſtruits de ſes crimes, ni de leurs motifs.

On y trouva auſſi ſes Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, *Plin. l. 25. c. 2.*

qui étoit un de ses affranchis, & on les publia ensuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très-habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable qui porte encore son nom, & dont les Médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

An. M. 3940. Av. J. C. 64. *Joseph. Antiq.* XIV. 5. 6. *Plutarc. in Pomp.* p. 639-641. *Dio. Cass.* l. 37. p. 34-36. *App.* p. 246-251.

Pompée, pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choses pouvoit le permettre. Dès que le printems fût revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le royaume du Bosphore, où il étoit encore retourné. Il eût fallu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étoient déserts : entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle maniére la flotte Romaine, qu'elle empêchât tous les convois qu'on eût pu envoyer à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la derniére extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit

à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines : c'étoit la faim & la néceſſité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la paſſion démeſurée & pleine de vanité qu'il avoit de pouſſer ſes conquêtes juſqu'à la mer Rouge. En Eſpagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines juſques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues juſques à la mer Caſpienne. Il croyoit qu'il ne manquoit plus à ſa gloire que de les pouſſer juſqu'à la mer Rouge. En arrivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie ſur l'Oronte villes libres, & continua ſa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter enſuite ſes victoires juſqu'à la mer Rouge. Mais il ſurvint un accident qui l'obligea à ſuſpendre toute autre affaire, & à ſe rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambaſſade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faiſoit propoſer qu'on lui laiſſât, comme à Tigrane, ſa Couronne héréditaire ; qu'il payeroit un tribut aux Romains, & leur cédéroit tous ſes autres

Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoyer ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus, l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des Dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirérent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit tout

craindre d'un Prince inépuiſable en reſſources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ſes pertes mêmes ſembloient inſpirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croyoit perdu ſans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invaſion juſques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la diſtribution des récompenſes, Pompée donna l'Arménie Mineure, avec pluſieurs villes & pays voiſins, à Déjotare, Prince de Galatie, qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, & lui accorda le titre de Roi. C'eſt ce même Déjotare, qui ayant toujours été depuis attaché par reconnoiſſance à Pompée, encourut la haine de Céſar, & eut beſoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit auſſi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune, qui étoit la grande Déeſſe des Comaniens dans le Pont, & lui donna la ſouveraineté du lieu, qui contenoit bien ſix mille perſonnes, toutes dévouées au culte de cette Déeſſe. J'ai déja marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que

Mithridate avoit envoyées en Gréce dans la premiére guerre qu'il eut avec les Romains, & qui ayant été disgracié par Mithridate, s'étoit retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très-affectionnés, & leur avoient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le pere étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un & de l'autre, cette Prêtrise de Comane avec la souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas Roi de l'Arabie Pétrée profita de son absence, & fit des courses dans la Syrie, qui en incommodérent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eut perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets

quitter ſon parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverſer la Pannonie, & en paſſant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inſpiré par ſa haine invétérée, & par un déſeſpoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de ſon voiſinage étoient entrés dans ſes troupes, & avoient groſſi conſidérablement ſon armée. Il avoit envoyé des députés en Gaule ſolliciter les peuples de ſe joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes paſſions ſont toujours fort crédules, & qu'on ſe flatte aiſément de tout ce qu'on deſire avec ardeur, il eſpéroit que le feu de la révolte parmi les eſclaves d'Italie & de Sicile, peut-être mal éteint, pourroit ſe rallumer tout d'un coup à ſa préſence : que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & ſuſciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples accablés par l'avarice & la cruauté des Magiſtrats & de Généraux, ſeroient ravis de ſe tirer par ſon moyen de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient depuis long-tems. Voilà les penſées qu'il rouloit dans ſon eſprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il falloit faire plus de cinq cents lieues, & traverser le pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tyrol, & la Lombardie, & passer trois grands fleuves, le Borysthéne, le Danube, & le Po : la seule idée d'une si rude & dangereuse marche, jetta une telle frayeur dans son armée, que, pour rompre son dessein elle conspira contre lui, & élut Pharnace son fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette révolte parmi les soldats. Alors Mithridate se voyant abandonné de tout le monde, & que son fils même ne vouloit pas lui permettre seulement se sauver où il pourroit, se retira dans son appartement ; & après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, & à celles de ses filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poison ne faisoit pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

Mithridate

Mithridate avoit régné ſoixante ans, & en avoit vécu ſoixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours ſur lui du poiſon, afin de leur échapper par cette voie, s'il ne trouvoit pas d'autre reſſource. L'appréhenſion qu'il eut que ſon fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeſte réſolution qu'il exécuta avec tant de promtitude. On dit communément que ce qui fit que le poiſon qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de ſon contrepoiſon, que ſon tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poiſon. Mais l'on prétend que c'eſt une erreur, & qu'il eſt impoſſible de trouver un reméde particulier qui puiſſe ſervir d'antidote général contre toutes les eſpéces de poiſon. AN. M. 3941. AV. J. C. 63.

Pompée étoit à Jéricho dans la Paleſtine, où les différens d'Hyrcan & d'Ariſtobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépêchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ſes Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce

qui ne ſe pratiquoit que lorſqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuſe, l'armée fut fort curieuſe & avide de l'apprendre. Comme elle ne faiſoit que commencer à former ſon camp, & qu'elle n'avoit pas encore dreſſé le Tribunal de deſſus lequel le Général leur parloit, ſans s'amuſer à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit fallu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de ſomme, ſur lequel Pompée monta ſans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la maniére dont il s'étoit tué lui-même; que ſon fils Pharnace ſoumettoit aux Romains, & ſa perſonne & ſes Etats; & qu'ainſi cette guerre fâcheuſe, qui avoit duré ſi long-tems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand ſujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince [a], dit un Hiſtorien, dont il eſt difficile de ſe taire, & encore plus d'en parler : plein de vivacité dans les guerres; diſtingué par ſon courage; très-

a Vir, neque ſilendus, neque dicendus ſine cura : bello acerrimus, virtute eximius : aliquando fortuna, ſemper animo maximus : conſiliis dux, miles manu : odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. l. 2. c. 18.*

grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de ſon ame ; véritablement Général par la prudence & le conſeil, & ſoldat par les coups de main hardis & périlleux : un ſecond Annibal par ſa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithrtdate, qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois : *ille rex poſt Alexandrum maximus*. Il eſt bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaſte étendue d'eſprit qui embraſſoit tout, une ſupériorité de génie capable des plus grandes entrepriſes, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abattre, une induſtrie & une hardieſſe inépuiſables en reſſources, qui après les plus grandes pertes le faiſoient reparoître tout d'un coup ſur la ſcéne plus puiſſant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puiſſe le donner pour un Capitaine achevé : ce n'eſt pas, ce me ſemble, l'idée qui réſulte de ſes actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des Généraux ſans mérite & ſans expérience. Depuis qu'on lui eut oppoſé Sylla, Luculle, Pompée,

Acad Quæſt. l. 4. n. 3.

ce ne fut plus de même, & l'on ne voit pas que dans les batailles il se soit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présence d'esprit dans les contretems inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposeroit toutes les qualités d'un grand Général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considére les meurtres & les parricides sans nombre dont il souilla son régne, & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere, ni femme, ni enfans, ni amis, & qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

AN. M. 3941. AV. J. C. 63. *Joseph Antiq. XIV. 4-8. & de Bello Jud. 1-5.*

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit son armée prête à entrer dans ses Etats, il envoya faire ses soumissions par une Ambassade.

Les troubles de la Judée occupérent Pompée quelque tems. Il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont.

Plutarc. in Pomp. p. 641. App. p. 250-252. Dio. Cass. l. 36. p. 35. 36.

En arrivant à Amisus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoyoit, apparemment pour assurer Pompée par ses propres yeux

de la vérité de la mort d'un ennemi qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens, pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoya à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres qui avoient là depuis long-tems leur sépulture ordinaire; & ordonna les sommes qu'il falloit pour lui faire des funérailles royales.

Dans ce dernier voyage, il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, sur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsénal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchassées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toure espéce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il fallut au Questeur, c'est-à-dire au Trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le royaume du Boſphore pour récompenſe de ſon parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna ſa marche vers la province d'Aſie pour paſſer l'hiver à Ephéſe. Ce fut là qu'il diſtribua les récompenſes à ſon armée victorieuſe. Il donna à chaque ſoldat quinze cents dragmes, (ſept cents cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poſte qu'ils occupoient. Enfin la ſomme à laquelle ſe montérent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla juſqu'à ſeize mille talens, c'eſt-à-dire, quarante-huit millions : & il en eut pourtant encore vingt mille (ſoixante millions) pour mettre au Tréſor à Rome le jour de ſon entrée.

An. M. 3943. Son triomphe dura deux jours, &
Av. J. C. 61. fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cents vingt-quatre captifs des plus diſtingués : entre leſquels étoient Ariſtobule, roi de Judée, avec ſon fils Antigone, Olthace, roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane, roi d'Arménie ; la ſœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la perſonne de ce Roi, on porta en triomphe ſon trône & ſon ſceptre, & un buſte coloſſal de la hauteur de huit coudées, qui étoit d'or.

ARTICLE SECOND.

Ce ſecond Article contient l'hiſtoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du régne de Ptolémée Auléte jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le Royaume d'Egypte : c'eſt-à-dire, depuis l'an du monde 3939 juſqu'à l'an 3974.

§. I. *Ptolémée Auléte avoit été mis ſur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il ſe fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de Céſar & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conſéquence il accable ſes ſujets d'impôts. Il eſt chaſſé du trône. Les Alexandrins lui ſubſtituent Bérénice ſa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les ſuffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppoſe un Oracle de la Sybille : malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée ſur le trône, où il demeure juſqu'à ſa mort. La fameuſe Cléopatre ſa fille lui ſuccede avec ſon frere encore tout jeune.*

Nous avons vu comment Ptolémée Auléte étoit monté ſur le trône d'E- An. M. 3939. Av. J. C. 65.

Tom. IX. p 425, &c. gypte. Alexandre ſon prédéceſſeur en ayant été chaſſé par ſes ſujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laiſſoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du ſang royal, il avoit fait le peuple Romain ſon héritier. Le Sénat, pour les raiſons que j'ai rapportées, ne jugea pas à propos alors de prendre poſſeſſion des Etats qui lui avoient été légués par le Teſtament d'Alexandre : mais auſſi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à ſon droit, il réſolut de recueillir une partie de la ſucceſſion, & envoya des députés à Tyr pour demander quelques ſommes que ce Roi y avoit laiſſées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne ſe preſcrivoient point ; & c'étoit un établiſſement mal aſſuré, que de poſſéder un Etat, où il croyoit en avoir de ſi bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moyen de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome. C'étoit un moyen ſûr pour Ptolémée de ſe faire reconnoître autentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de ſe faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de

l'obtenir. La mémoire du Teſtament de ſon prédéceſſeur étoit encore toute recente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne ſouvent de plus nuiſibles, le ſurnom de *Joueur de flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en auſſi mauvaiſe eſtime à Rome qu'en Egypte.

Il ne deſeſpéra pourtant pas de venir à bout de ſon entrepriſe. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à ſon but, furent long-tems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, ſi Céſar n'eût jamais été Conſul. Cet eſprit ambitieux, qui croyoit bons tous les moyens & tous les expédiens qui le conduiſoient à ſes fins, accablé de dettes immenſes, & trouvant ce Roi diſpoſé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome auſſi chérement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut néceſſaire pour y faire conſentir le peuple, près de ſix mille talens, c'eſt-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

Suet. in Jul. Cæſ. c. 54. Dio. Caſſ. l. 39. p. 97. Strab. l. 7. p. 796.

AN. M. 3946. AV. J. C. 58. Quoique ce Prince tirât tous les ans de ſon royaume plus de deux fois autant, il ne put trouver tout à coup cette ſomme ſans ſurcharger extrémement ſes ſujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'Iſle de Cypre comme un ancien appanage de l'Egypte, &, en cas de refus déclarer la guerre aux Romains. Dans cette diſpoſition, les lévées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire, ayant achevé de les aigrir, ils ſe ſoulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir pour mettre ſa vie en ſûreté. Il cacha ſi bien ſa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine à ſa place l'aînée des trois filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoiqu'il eût deux fils, parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes.

Plutar in. Caton. Utic. p. 776. Cependant Ptolémée ayant abordé à l'Iſle de Rhodes, qui étoit ſur ſon chemin, pour aller à Rome, apprit que Caton, qui depuis ſa mort a été appellé dans l'hiſtoire Caton d'Utique, y étoit arrivé auſſi il y avoit quelque tems. Ce Prince étant bien aiſe de conférer avec lui ſur ſes affaires, le fit avertir auſſitôt de ſa venue, comptant

qu'il ne tarderoit point à le venir trouver. On va connoître ici la grandeur, ou plutôt la fierté Romaine. Caton lui fit dire, qu'il vint lui-même le chercher, s'il vouloit lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre; & le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le Roi, quoique un peu troublé de cette réception, ne laissoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoient s'accorder dans un même homme avec la simplicité & la modestie qui paroissoient dans son habillement & dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant entré en matiére, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau royaume du monde, pour aller s'exposer au faste & à l'avarice insatiable des Grands de Rome, & souffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire, que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'auroit pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Egypte, & de s'y raccommoder avec ses sujets; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi s'il le vouloit, & lui offrant pour cela son entremise & ses bons offices.

Ptolémée, à ce diſcours, revenu comme d'un ſonge, & ayant penſé murement à tout ce que le ſage Romain lui avoit dit, reconnut la faute qu'il avoit faite de quitter ſon Royaume, & ſongeoit à y retourner. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome, (on devine bien dans quelles vues) le détournérent de ſuivre le conſeil de Caton. Il eut tout le tems de s'en repentir, quand il ſe trouva, dans cette ſuperbe ville, réduit à ſolliciter ſon affaire de porte en porte chez chaque Magiſtrat comme un ſimple particulier.

Dio. l. 39. p. 97. 98. Plin. l. 33. c. 10. Cic. ad fam. l. 1. Ep. 1-4. Id. in Piſon. n. 48. 58. Id. pro Cæl. n. 23. 24.

César, ſur qui il fondoit ſa principale eſpérance, ne s'y trouva pas: il faiſoit la guerre dans les Gaules. Mais Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le ſervir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec Céſar, Ptolémée avoit depuis cultivé ſon amitié par divers ſervices qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ſes dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ſes ſujets, il demanda qu'on les remît ſous ſon obéiſſance, ainſi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains.

La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Mais, avant que son Consulat fût achevé, les Egyptiens ayant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croyoient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoyérent une Ambassade solennelle pour justifier leur révolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célébre Philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis considérables. Ptolémée en ayant eu avis, trouva le moyen de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des Ambassadeurs; & il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'osérent ni s'acquitter de leur commission, ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il étoit méprisé; & les profusions immenses qu'il faisoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéressés du Sénat devinrent si publiques, qu'on ne parloit d'autre chose dans toute la ville.

AN. M. 3947.
AV. J. C. 57.

Un mépris des loix ſi marqué, une audace ſi effrénée, excitérent l'indignation de tout ce qui reſtoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entr'autres, Philoſophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur ſa requête, il fut réſolu qu'on manderoit Dion, pour être inſtruit de la vérité du fait par ſa bouche. Mais la brigue du Roi, compoſée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit ſi ouvertement en ſa faveur, que Dion n'oſa paroître : & Ptolémée l'ayant auſſi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accuſé juridiquement, le Roi en fut quitte pour ſoutenir qu'il en avoit eu un juſte ſujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât ſa préſence, ſoit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il étoit, s'il y demeuroit davantage, il en partit peu de jours après, & ſe retira à Ephéſe dans le temple de la déeſſe, attendant la déciſion de ſa deſtinée.

En effet, ſon affaire faiſoit plus de bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns du peuple, il s'appelloit C. Caton,

jeune homme vif, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence, se déclara par de fréquentes harangues contre Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier & un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, il attendit qu'on eût nommé de nouveaux Consuls; & dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un Oracle de la Sybille, qui portoit : *Si un roi d'Egypte, ayant besoin de secours, s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié : mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes. Car, si vous lui en donnez, vous souffrirez & risquerez beaucoup.* AN. M. 3948. AV. J. C. 56.

La forme ordinaire étoit de communiquer ces sortes d'Oracles au Sénat avant toutes choses, pour examiner s'il étoit à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du Roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui étoit si contraire à ce Prince, présenta aussitôt au peuple les Prêtres dépositaires des Livres sacrés, & les obligea, par l'autorité que sa charge de Tribun lui donnoit, d'exposer en public ce qu'ils y avoient trouvé, sans demander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée & pour Lentulus. Les paroles de la Sybille étoient trop précises, pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitoient. Aussi Lentulus, dont le Consulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir revoquer le Décret du Sénat qui l'avoit commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de Proconsul.

Il ne se trompoit pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux Consuls, nommé Marcellinus, ennemi déclaré de Pompée, ayant proposé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroissoit dangereux pour la République de rétablir par force le Roi d'Egypte.

Il ne faut pas croire que dans le Sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel Oracle. Personne ne doutoit qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, & qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrette de politique. Mais il avoit été publié & approuvé dans l'assemblée du peuple crédule & superstitieux jusqu'à l'excès, & le Sénat ne pouvoit plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voyant que Lentulus avoit trop d'ennemis à Rome, il abandonna le Decret qui l'avoit commis pour ſon rétabliſſement, & fit demander par Ammonius ſon Ambaſſadeur qu'il avoit laiſſé à Rome, que cette commiſſion fût donnée à Pompée, parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cauſe de l'Oracle, il jugea, avec raiſon, qu'il falloit ſubſtituer à la force un homme d'une grande autorité. Et Pompée ſe trouvoit alors au plus haut point de ſa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puiſſant roi que l'Aſie eût vu depuis Alexandre.

L'affaire fut miſe en délibération dans le Sénat, & débatue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevérent. La diverſité des opinions fit conſumer inutilement pluſieurs ſéances ſans rien déterminer. Cicéron ne ſe départit jamais des intérêts de Lentulus ſon ami intime, qui, pendant qu'il étoit Conſul, avoit infiniment contribué à ſon rappel d'exil. Mais quel moyen de lui rendre aucun ſervice dans l'état où étoient les choſes, & que pouvoit faire ce Proconſul ſans em-

Cic. ad fam. l. 1. Epiſt. 7.

ployer la force ouverte contre un grand royaume, ce qui étoit expressément défendu par l'Oracle ? Voilà comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles, & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontiére, & aller cependant avec une bonne armée assiéger Alexandrie ? Puis, quand il l'auroit prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison ; & ensuite y renvoyer le Roi, qui trouveroit toutes choses disposées à le recevoir, sans violence & sans troupes ? Ce fut l'avis de Cicéron ; & afin qu'on n'en doute point, je rapporterai ses propres paroles, tirées d'une lettre qu'il écrivoit pour-lors à Lentulus. » C'est à vous à juger, lui dit-il, étant, » comme vous l'êtes, maître de la Ci- » licie & de Cypre, ce que vous pou- » vez entreprendre, & faire réussir. » S'il vous paroît que ce soit une chose » faisable de vous emparer d'Alexan- » drie & du reste de l'Egypte, il est » sans doute & de votre honneur, & » de celui de la République, que vous » y alliez avec votre flotte & votre ar-

» mée, en laiſſant le Roi à Ptolémaïde,
» ou en quelque autre lieu voiſin; afin
» qu'après que vous aurez appaiſé la
» révolte, & mis de bonnes garniſons
» par tout, ce Prince y puiſſe retour-
» ner ſûrement. De [a] cette ſorte, vous
» le rétablirez comme le Sénat vous
» l'a ordonné d'abord; & il y rentrera
» ſans troupes, ainſi que nos dévots
» aſſurent que la Sybille l'a marqué ».
Croiroit-on [b] qu'un grave Magiſtrat, dans une affaire importante comme celle dont il s'agit ici, fût capable de propoſer un tel détour, qui paroît peu convenable à la droiture & à la probité dont Cicéron ſe piquoit? C'eſt qu'il comptoit l'Oracle prétendu de la Sybille pour ce qu'il étoit en effet, c'eſt-à-dire, pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entrepriſe, qui étoient grandes & réelles, n'oſa pas s'y engager, & il ſuivit l'avis que Cicéron lui donnoit à la fin de ſa lettre, en lui repréſentant,

a Ita fore ut per te reſtituatur, quemadmodum initio Senatus cenſuit; & ſine multitudine reducatur, quemadmodum homines religioſi Sybillæ placere dixerunt.

b Ex eventu homines de tuo conſilio eſſe judicaturos, videmus... Nos quidem hoc ſentimus, ſi exploratum tibi ſit, poſſe te illius regni potiri, non eſſe cunctandum, ſin dubium, non eſſe conandum.

» Que tout le monde jugeroit de sa
» conduite par l'événement. Qu'ainsi
» il n'avoit qu'à prendre si bien ses
» mesures, qu'il fût sûr de réussir : &
» qu'autrement il feroit mieux de ne
» rien entreprendre ».

An. M. 3940. Av. J. C. 55. *Appian. in Syr. pag. 120. & in Parth. p. 134.*

Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul, fut moins timide & moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi expresse à tout Proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du Sénat, il s'étoit mis en marche pour aller au secours de Mithridate Prince des Parthes, chassé par le Roi son frere de la Médie qui lui étoit tombée en partage. Il avoit déja passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur & leur ami commun, tout récemment déclaré Consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjuroit Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce Prince lui feroit pour le retablir dans son royaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, & encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlérent Gabinius. Les vives remontran-

ces d'Antoine, qui cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée dont les prieres flattoient son ambition, achevérent de le déterminer. C'est ce fameux Marc Antoine, qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus le second Triumvirat. Gabinius l'avoit engagé à le suivre dans la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chérement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire, trente millions, payables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

Plut. in Anton. pag. 916. 917.

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avoient envoyé offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui du côté de sa mere Séléne étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvérent mort, & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoya

Strab. l. 12. p. 538. Id. l. 17. p. 794. & 796. Dio. l. 39. p. 115 117. Cic. in Pison, n. 49. 50.

faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre-le-Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archélaüs, Grand-Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince.

Plut. in Anton. p. 916. 917

Gabinius, après avoir repassé l'Euphrate, & traversé la Palestine, marcha droit en Egypte. Ce qu'il y avoit le plus à craindre dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il falloit faire pour arriver à Péluse. Car il falloit nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur qui effrayoit, & si arides, qu'on n'y trouvoit pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoyé devant avec la cavalerie, non seulement s'empara des passages, mais encore, ayant pris Pé-

luſe la clef de l'Egypte de ce côté-là, & fait la garniſon priſonniére, rendit le chemin ſûr pour le reſte de l'armée, & donna une ferme eſpérance de la victoire à ſon Général.

Les ennemis tirérent un grand avantage du deſir de gloire dont Antoine étoit poſſédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Peluſe, que, pouſſé par ſa haine & par ſon reſſentiment, il voulut faire paſſer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui ſentoit bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y oppoſa, & empêcha Ptolémée d'exécuter ſon deſſein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup ſur coup, il ne donna pas ſeulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux ſuccès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorſque les eaux du Nil ſont fort baſſes; le tems le plus propre par conſéquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour ſe défendre, tout ce qui ſe pouvoit faire, & diſputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant ſorti de la ville

pour aller au devant des Romains, quand il fallut camper, & remuer la terre pour se retrancher, les Egyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & les délices, se mirent à crier à haute voix, qu'Archélaüs y fît travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna royalement, & lui fit des obséques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains qui servoient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singuliére, & d'une extrême générosité.

L'Egypte fut bientôt soumise, & obligée de recevoir Auléte, qui entra en pleine possession de ses Etats. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa quelques troupes Romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les maniéres & les coutumes du pays, & donnérent dans le luxe & la mollesse qui y régnoient plus que dans aucune ville. Auléte fit

mourir

mourir ſa fille Bérénice, pour avoir porté la Couronne pendant ſon exil ; & enſuite il ſe défit de la même maniére de tous les gens riches qui avoient été du parti oppoſé au ſien. Il avoit beſoin de ces confiſcations pour lever la ſomme qu'il avoit promiſe à Gabinius, au ſecours duquel il devoit ſon rétabliſſement.

Les Egyptiens ſouffrirent toutes ces violences ſans murmurer. Mais peu de jours après un ſoldat Romain ayant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empêcher le peuple de le mettre en piéces ſur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre. *Diod. Sic. l. 1. p. 74. 75.*

On ne ſait plus rien de la vie de Ptolémée Auléte, ſinon qu'un Chevalier Romain, nommé C. Rabirius Poſthumus, qui lui avoit prêté, ou fait prêter, la plupart des ſommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire payer quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il déſeſpéroit de le ſatisfaire, à moins qu'il ne voulût bien ſe charger du ſoin de ſes revenus, moyennant quoi il pourroit ſe rembourſer peu à peu par ſes mains. Le *Cic. pro Rabin. Poſth.*

malheureux créancier ayant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arrêter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers amis de Cesar, & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'étoit fait & les obligations passées en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison & d'Egypte plus miserable qu'il n'y étoit allé. Pour
AN. M. 3951. AV. J. C. 53. comble de disgrace il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Sénat par les sommes qu'il lui avoit prêtées pour cet usage; d'avoir deshonoré sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit pris en Egypte; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit rapporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi.

Ptolémée Auléte mourut paisible

possesseur du royaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissemant. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée ; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

An. M. 3953.
Av. J.C. 51.
Cæsar, de bell. civ. l. 3.

Eutrop. l. 6.

§. II. *Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle leve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devint épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre*

les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi ayant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome.

An. M. 3956.
Av. J. C. 48.
Plutarc. in Pomp. p. 659-662.
Idem in Caes. p. 730. 731.
App. de bell. civ. l. 2. p. 480-484.
Caesar. l. 3. de bell. civil.
Dio. l. 42. p. 200-206.

On sait peu de choses du commencement du régne de Cléopatre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopatre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Auléte lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée, après avoir perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Egypte, comptant que dans son malheur, il y trouveroit un asyle ouvert

& aſſuré. Il avoit été le protecteur d'Auléte, pere du Roi régnant : ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il eſpéroit trouver dans le fils de la reconnoiſſance, & en être aſſiſté puiſſamment. Lorſqu'il arriva, Ptolémée étoit ſur la côte avec ſon armée entre Péluſe & le mont Caſius ; & Cléopatre aſſez près de-là, auſſi à la tête de ſes troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder, & d'entrer dans ſon royaume.

Les deux Miniſtres Pothin & Achillas conſultérent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponſe on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le réſultat de ce Conſeil, aimant mieux s'expoſer à être le jouet de trois indignes perſonnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir ſon ſalut à Céſar, qui étoit ſon beau-pere, & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir : d'autres vouloient lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déployant toute ſon éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui

de s'en défaire. Sa raiſon étoit, que s'ils le recevoient, Céſar ne leur pardonneroit jamais d'avoir aſſiſté ſon ennemi. Que ſi on le renvoyoit ſans le ſecourir, & que ſes affaires ſe rétabliſſent, il ne manqueroit pas de ſe venger de leur refus. Qu'ainſi il n'y avoit de ſûreté pour eux qu'en le faiſant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de Céſar, & empêcheroient l'autre de leur faire jamais de mal : car, dit-il en ſe ſervant du proverbe : *Les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, ſelon eux, le plus ſage & le plus ſûr. Achillas Septimius, Officier Romain au ſervice du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allérent prendre Pompée dans une chaloupe, ſous prétexte que les grands vaiſſeaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées ſur le rivage, comme pour faire honneur à Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de ſon Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme ſon pupille & ſon fils. Pompée ſe tourna alors du côté de Cornélie ſa femme qui déja par avance

pleuroit ſa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *Tout homme qui entre à la Cour d'un Tyran devient ſon eſclave, quoiqu'il y ſoit entré libre*, il paſſa dans la chaloupe. Quand ils ſe virent près du bord, ils le poignardérent ſous les yeux du Roi, lui coupérent la tête, & jettérent le corps ſur le rivage, où il n'eut d'autre ſépulture que celle que lui donna un de ſes affranchis, aſſiſté d'un vieux Romain qui ſe trouva là par hazard. Ils lui firent un chetif bucher, & ſe ſervirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué ſur la côte.

Cornélie avoit vu maſſacrer Pompée devant ſes yeux. Il eſt plus facile de ſe repréſenter l'état d'une femme éplorée à la vue d'un ſi tragique ſpectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans ſa galére & dans deux autres navires, voyant ce meurtre, jettérent des cris qui firent retentir toute la côte; & levant promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur ſouffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer: ce qui fit que les Egyptiens, qui appareilloient pour les pourſuivre, renoncérent à ce deſſein.

Céſar ne tarda pas à arriver en

Egypte, où il ſoupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il eſpéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avoit amené que fort peu de troupes, ſavoir huit cents chevaux, & trois mille deux cents fantaſſins. Il avoit laiſſé le reſte de l'armée en Gréce, & dans l'Aſie Mineure, ſous ſes Lieutenans Généraux, qui avoient ordre de tirer de ſa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner, & d'établir ſon autorité dans tous ces pays-là. Pour [a] ſa perſonne, ſe fiant ſur ſa réputation & ſur le ſuccès de ſes armes à Pharſale, & comptant que tout lieu étoit ſûr pour lui, il ne balança point à débarquer à Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance penſa lui coûter cher.

A ſon arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croyant lui faire un extrême plaiſir, lui préſenta la tête de cet illuſtre fugitif. Il pleura en la voyant, & détourna les yeux d'un ſpectacle qui lui faiſoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les ſolennités ordinaires. Pour mieux témoigner

a Cæſar confiſus fama rerum geſtarum, infirmis auxiliis proficiſci non dubitaverat: atque omnem ſibi locum tutum fore exiſtimabat. *Cæſ.*

le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvérent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoyens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans régle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voyant bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empêchoient qu'aucun vaisseau partit d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le payement de ce qui lui étoit dû par

Auléte, & il s'appliqua à prendre connoiſſance du différend qui étoit entre Ptolémée & ſa ſœur Cléopatre.

Nous avons vu que, lorſque Céſar étoit Conſul pour la premiere fois, Auléte l'avoit gagné en lui promettant ſix mille talens, & que par-là il s'étoit fait confirmer ſur le trône, & reconnoître pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit payé qu'une partie de cette ſomme; & pour le reſte, il lui avoit donné une obligation. Céſar demanda donc ce reſte dont il avoit beſoin pour payer ſes troupes, & il l'exigeoit avec rigueur. Pothin, premier Miniſtre de Ptolémée, ſe ſervit de divers artifices pour faire paroître cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entiérement les Temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faiſoit manger le Roi & tous les Grands du Royaume dans de la vaiſſelle de terre ou de bois, en inſinuant ſous main que Céſar avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point ſans apparence, quoique ſans réalité.

Dix-huit millions.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre Céſar, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur

avec laquelle il ſe porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faiſant citer à comparoître devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt ſur quoi il ſe prétendoit autoriſé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils euſſent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cauſe, & recevoir la ſentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majeſté royale, qui, étant indépendante, ne reconnoiſſoit point de ſupérieur, & ne pouvoit être jugée par aucun Tribunal. Céſar répondoit à ces plaintes, qu'il n'agiſſoit qu'en vertu de la qualité d'Arbitre que lui donnoit le teſtament d'Auléte, qui avoit mis ſes enfans ſous la tutelle du Sénat & du Peuple Romain, dont toute l'autorité réſidoit alors en ſa perſonne en qualité de Conſul: que comme Tuteur, il avoit le droit d'arbitrage entr'eux, & que tout ce qu'il prétendoit faire, étoit, comme exécuteur du teſtament, d'établir la paix entre le frere & la ſœur. Ces explications ayant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant Céſar, & on choiſit des Avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connoiſſoit le foible de Céſar, crut que ſa préſence

ſeroit l'Avocat le plus perſuaſif qu'elle pourroit employer auprès de ſon Juge. Elle lui fit dire qu'elle s'appercevoit que ceux qui étoient chargés de ſon affaire, la trahiſſoient, & demanda qu'il lui permît de comparoître en perſonne. Plutarque dit que ce fut Céſar qui la preſſa de venir elle-même plaider ſa cauſe.

Cette Princeſſe ne prit avec elle de tous ſes amis, que le ſeul Apollodore de Sicile, ſe jetta dans un petit bateau, & arriva au pied des murailles du Château d'Alexandrie, qu'il étoit déja nuit toute cloſe. Voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'entrer ſans être connue, elle s'aviſa de ce ſtratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes: Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia enſuite avec une courroie, le chargea ſur ſon cou, & le porta de cette maniere par la porte du Château dans l'appartement de Céſar, à qui cette ruſe ne déplut pas. La premiére vue d'une ſi belle perſonne fit ſur lui tout l'effet qu'elle avoit ſouhaité.

Céſar envoya le lendemain chercher Ptolémée, & le preſſa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que ſon Juge étoit devenu ſa Partie; & ayant appris que ſa ſœur

étoit alors dans le Palais, & dans l'appartement même de César, il en ſortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadême de deſſus la tête, le mit en piéces, & le jetta à terre; criant, le viſage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & contant les particularités à tout le Peuple qui s'aſſembloit autour de lui. Dans un moment, toute la Ville fut en émeute. Il ſe mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte ſur César, avec toute la furie qui régne dans de pareilles rencontres.

Les ſoldats Romains que Céſar avoit auprès de lui, s'aſſurérent de la perſonne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne ſavoient rien de ce qui ſe paſſoit, étoient diſperſés en différens quartiers de cette grande Ville, Céſar eût été accablé & mis en piéces par cette populace furieuſe, s'il n'eût eu la préſence d'eſprit de ſe préſenter devant elle dans un endroit du Palais ſi élevé, qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'aſſura qu'elle ſeroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promeſſes appaiſérent un peu les Egyptiens.

Le lendemain, il leur amena Ptolémée & Cléopatre dans une aſſemblée du Peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du teſtament du

feu Roi, il ordonna, en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament : & que Ptolémée le cadet & Arsinoé la cadette, régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le Peuple; car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit, puisque les Romains étoient en possession cette de isle. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit, qu'il fit cette concession.

AN. M. 3957. AV. J. C. 47. Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réserve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere, & qui avoit fait chasser cette Princesse, il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empêcher l'effet du Décret de César, il inspira au Peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret, qui ne subsisteroit pas long-tems, & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une fem-

me ſeule les gouvernât, & eût toute l'autorité. Comme il vit que le Peuple entroit dans ſes vues, il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Peluſe, pour chaſſer Céſar d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la première confuſion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes, mépriſoit le petit nombre qu'avoit Céſar, & croyoit l'accabler tout d'un coup. Mais Céſar poſta ſi bien ſes gens dans les rues, & ſur les avenues du quartier dont il étoit en poſſeſſion, qu'il n'eut pas de peine à ſoutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer, ils changérent de batterie, & marchérent du côté du port, dans le deſſein de ſe rendre maîtres de la flotte, de lui couper la communication de la mer, & d'empêcher par conſéquent le ſecours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais Céſar prévint encore ce deſſein, en faiſant mettre le feu à la flotte d'Egypte, & en s'emparant de la Tour du Phare, où il mit garniſon. Ainſi il conſerva & aſſura la communication de la mer, ſans quoi il eût été effectivement perdu. Quelques-uns des vaiſſeaux en feu furent jettés ſi près du Quai, que la flam-

me le porta dans quelques maiſons voiſines, d'où il ſe répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut conſumée cette fameuſe Bibliothéque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cents mille volumes. Quelle perte pour les Lettres!

Céſar ſe voyant une guerre ſi dangereuſe ſur les bras, envoya dans tous les pays les plus voiſins des ordres de lui amener du ſecours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laiſſé le commandement dans l'Aſie Mineure, & lui marqua le danger où il ſe trouvoit. Ce Général détacha auſſi-tôt deux Légions: l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoya par mer arriva à tems: l'autre qui avoit pris ſa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont Céſar fut le mieux ſervi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoya en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirérent d'affaire, comme on le verra dans la ſuite.

En attendant le ſecours, pour n'être obligé de combattre une armée ſi ſupérieure en nombre, que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le quartier qu'il occupoit. Il le fit environner

de murailles, & flanquer de tours & autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le Palais, un Théâtre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une Citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganymède, autre Eunuque du Palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens, qui n'ayant eu jusques-là personne de la Famille royale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamérent Reine. Mais Ganymède, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flotte à laquelle les Romains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le comman-

dement de l'armée. Il prit auſſi le maniement de toutes les autres affaires ; & aſſurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Miniſtre, à la probité près, qui ſouvent n'eſt pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité néceſſaires, & il imagina mille ruſes très-adroites pour embarraſſer Céſar pendant que cette guerre dura.

Par exemple, il trouva le moyen de gâter toute l'eau douce de ſon quartier, & peut s'en fallut qu'il ne le fît périr par-là ; car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maiſons * avoient des caves voûtées où on la gardoit. Chaque année, dans la plus grande crûe du Nil, ſon eau venoit dans la Ville par un canal qu'on avoit creuſé pour cet uſage ; &, par une écluſe faite auſſi exprès, on faiſoit paſſer cette eau dans toutes les caves, qui étoient les citernes de la Ville, où elle s'éclairciſſoit peu à peu. Les maîtres des maiſons & leurs familles buvoient de cette eau-là ; mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante, qui étoit bourbeuſe & très-

* *Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes ſemblables, & on les emplit une fois l'an comme on faiſoit alors.* Voyage de Thevenot.

mal-ſaine, car il n'y avoit point de fontaine dans la Ville. Ces caves étoient faites de maniére, qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette proviſion d'eau faite une fois l'an, ſervoit pour toute l'année. Chaque maiſon avoit une ouverture en forme de puits, par-où on tiroit l'eau dans des ſceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de Céſar avec les caves du reſte de la Ville; puis il trouva le moyen de faire entrer dans celles de Céſar de l'eau de la mer, & lui gâta par ce moyen toute ſon eau douce. Dès qu'on s'apperçut que l'eau étoit corrompue, les ſoldats de Céſar firent tant de bruit & excitérent tant de tumulte, qu'il auroit été obligé d'abandonner ſon quartier, ce qui lui auroit été très-déſavantageux, s'il ne ſe fût aviſé promptement de faire creuſer des puits, où l'on trouva enfin des ſources qui fournirent aſſez d'eau pour ſe paſſer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, ſur l'avis qu'eut Céſar que la Légion que Calvinus lui envoyoit par mer, étoit arrivée ſur les côtes de la Lybie qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute ſa flotte pour l'emmener ſûrement à Alexan-

drie. Ganiméde en fut averti, & fit partir auſſi-tôt tout ce qu'il put raſſembler de vaiſſeaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flottes. Céſar y eut l'avantage, & amena ſa Légion ſans accident dans le port d'Alexandrie; & même, ſans la nuit qui ſurvint, les vaiſſeaux ennemis ne lui auroient pas échappé.

Pour réparer cette perte, Ganyméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flotte, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il fallut en venir à une ſeconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule ſur le toit des maiſons voiſines du port, pour être ſpectateurs du combat, & en attendoient le ſuccès avec inquiétude & tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'aſſiſtance des dieux. Il s'agiſſoit de tout pour les Romains, à qui il ne reſtoit nulle reſſource ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. Céſar eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuerent beaucoup à la victoire.

Céſar, pour en profiter, entreprit d'emporter l'iſle de Pharos, où il fit

débarquer ſes troupes après le combat, & de ſe rendre maître de la digue, qu'on appelloit l'Heptaſtade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté pluſieurs avantages, il fut repouſſé avec perte de plus de huit cens hommes, & penſa périr lui-même dans la déroute; car le vaiſſeau ſur lequel il avoit deſſein de ſe ſauver, étant prêt à couler à fond à cauſe du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il ſe jetta dans la mer, & il gagna à la nage, avec beaucoup de peine, le vaiſſeau le plus proche. En nageant ainſi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conſéquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de ſorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voyant que les mauvais ſuccès même ne ſervoient qu'à donner un nouveau courage aux troupes de Céſar, ſongérent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députérent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'aſſurant que ſa préſence ſeule pacifieroit tout. Céſar, qui connoiſſoit bien leur caractere fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne ſorte ſur leurs paroles; mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la perſonne du Roi, & que s'ils man-

quoient de parole, il les mettoit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses Etats, & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée [a], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le priver de sa présence, dont il faisoit plus de cas, que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincéres. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchérent, par le moyen de leur flotte, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner

a Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret, fiens orare contra Cæsarem cœpit, ne se dimitteret: non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bello Alex.*

un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit près d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoyé en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen, y contribua beaucoup. Non-seulement il le joignit avec trois mille Juifs; mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Celé-Syriens du voisinage, & les Villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoyer aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en personne, vint en Egypte; & en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater, qu'il dut la prise de cette place; car il fut le premier qui monta à la brêche & sur la muraille, & il ouvrit par-là le chemin à ceux qui le suivirent, & qui emportérent la Ville.

Joseph. Antiq. XIV. 14. & 15.

En allant de-là à Alexandrie, il falloit traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitoient, avoient saisi tous les

paſſages. L'armée s'y trouvoit arrêtée ; & tout leur deſſein alloit échouer par cet obſtacle, ſi Antipater, par ſon crédit, & par celui d'Hyrcan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagé à prendre le parti de Céſar. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant ; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les proviſions dont ſon armée avoit beſoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant pour lui diſputer le paſſage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate ſe mit à la tête d'une partie de ſon armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aîle de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier ; mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à ſon ſecours. Le combat ſe renouvella ; & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le pouſſérent, en firent un grand carnage, & regagnérent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligérent ceux qui reſtérent à repaſſer le Nil pour ſe ſauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute ſon armée pour accabler les vainqueurs. Céſar marcha auſſi du même côté pour les ſoutenir, & dès qu'il les eût joints, on

on en vint bientôt à un bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noya. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere, conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule; car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse, qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, qui fut nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte beaucoup plus long-tems que ses affaires ne le demandoient. Car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de Janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'Avril, puisqu'Appien dit qu'il y passa neuf mois. Or il n'y étoit arrivé qu'à la fin du mois de Juillet de l'année précédente.

César passoit les nuits entiéres en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout *Sueton. in Jul. c. 52.*

le pays avec une nombreuſe flotte, & auroit pénétré juſques dans l'Ethiopie, ſi ſon armée n'eût refuſé de le ſuivre. Il avoit réſolu de la mener à Rome, & de l'épouſer; & ſon deſſein étoit de faire paſſer dans l'aſſemblée du Peuple une loi, par laquelle il ſeroit permis aux Citoyens Romains d'épouſer telles & autant de femmes qu'il leur plairoit. Helvius Cinna, Tribun du peuple, avoua après ſa mort, qu'il avoit eu une harangue toute prête pour propoſer cette loi, n'ayant pu refuſer ſon miniſtére aux vives ſollicitations de Céſar.

Il emmena à Rome Arſinoé, qu'il avoit priſe dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaînes à ſon triomphe; mais auſſi-tôt après cette ſolennité, il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, de peur que ſa préſence ne causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choiſit pour ſa demeure la province dAſie: du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la ſollicitation de ſa ſœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, Céſar, pour reconnoître l'aſſiſtance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous

les priviléges dont ils jouissoient, & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, Roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate, dernier Roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute son armée, & le chassa du royaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici.* C'est-à-dire, „ Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Plutarc. in Cæs. p. 731. Cette ville étoit dans la Cappadoce.

§. III. *Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régne seule. La mort de Jule César ayant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César, appellé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre; & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de*

ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flottes se mettent en mer : Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complette. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.

CÉSAR, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône ; &, pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, selon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité royale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

AN. M. 3961. AV. J.C. 43. *Joseph. Antiq.* XV. 4. *Porphy. p.* 220.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les conjurés, à la tête desquels étoient Brutus & Cassius : puis se forma le Triumvirat entre Antoine,

Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Consul Dolabella, quatre Légions, qui étoient les restes de l'armée de Pompée & de Crassus, & qui faisoient partie des troupes que César lui avoit laissées pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flotte toute prête à faire voile : mais la tempête l'empêcha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre Légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flotte nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

App. l. 3. p. 576. l. 4. p. 623. 625-632. l. 5. p. 675.

AN. M. 3962. AV. J. C. 42.

Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du royaume d'Egypte, avoient

AN. M. 3963. AV. J. C. 41.

Plutar. in Anton. p. 926-932.

Dio. l. 48. p. 371.

Appian. de bello civ. l. 5. p. 671.

envoyé du ſecours à Caſſius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ſes Gouverneurs, & lui envoya un de ſes Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ſes ſuites, devint extrémement funeſte à Antoine, & mit le comble à ſes maux. Son amour pour Cléopatre ayant réveillé en lui des paſſions encore cachées ou endormies, les alluma juſqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui reſter.

Cléopatre, ſûre de ſes charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déja faite ſi heureuſement auprès de Jules Céſar, eſpéra qu'elle pourroit auſſi captiver Antoine très-facilement : d'autant plus même que le premier ne l'avoit connue que fort jeune encore, & lorſqu'elle n'avoit aucune expérience du monde ; au lieu qu'elle alloit paroître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'eſprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avoit alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc proviſion de préſens très-riches, de groſſes ſommes d'argent, &

ſur-tout d'habits & d'ornemens très-magnifiques ; & mettant plus encore ſes eſpérances en elle-même, dans ſes attraits, & dans les grâces de ſa perſonne, plus puiſſantes que toutes les parures & que l'or même, elle ſe mit en chemin.

Sur ſa route elle reçut pluſieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarſe & de ſes amis qui la preſſoient de hâter ſon voyage : mais elle ne fit que rire de tous ces empreſſemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traverſé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder à Tarſe. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus ſuperbe que le ſien. La poupe de ſon vaiſſeau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tiſſu d'or étoit dreſſé ſur le tillac, ſous lequel paroiſſoit cette Reine habillée en Vénus, environnée des plus belles filles de ſa Cour, dont les unes repréſentoient les Néréides, les autres les Grâces. Au lieu de trompettes on entendoit les flûtes, les hautbois, les violes, & d'autres inſtrumens ſemblables, qui jouoient des airs paſſionnés ; & la cadence des avirons, qui étoient maniés en meſure, rendoit cette

harmonie encore plus agréable. On brûloit ſur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin ſur les eaux du fleuve, & ſur l'une & l'autre de ſes rives couvertes d'une infinité de perſonnes, que la nouveauté de ce ſpectacle avoit attirées.

Dès qu'on ſut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarſe ſortit au-devant d'elle, juſques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit ſon tribunal abandonné de tout le monde, ſans qu'il reſtât perſonne auprès de lui que ſes licteurs & ſes domeſtiques. Il ſe répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie.

Elle ne fut pas plutôt deſcendue à terre, qu'Antoine l'envoya complimenter, & l'invita à ſouper. Mais elle fit réponſe à ſes Députés qu'elle ſouhaitoit de le régaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faiſoit préparer ſur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & y trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira ſur tout la beauté des luſtres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faiſoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à ſon tour pour le lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter ſur elle, il ſe confeſſa vaincu, ſoit pour la ſomptuoſité, ſoit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler ſur la meſquinerie & la groſſiéreté du ſien, en comparaiſon de la richeſſe & de l'élégance de celui de Cléopatre. La Reine, de ſon côté, voyant que les plaiſanteries d'Antoine n'avoient rien que de groſſier, & ſentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paya en pareille monnoie ſans l'épargner, mais avec tant d'eſprit & d'agrément, qu'il ne s'en offenſoit point. Car les grâces & les charmes de ſa converſation, accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement poſſible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins ſe défendre que de celui de ſa beauté, & laiſſoient dans l'eſprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit juſqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre ſeulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le ſon de ſa voix.

Il ne fut preſque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étoient ſans fondement. Elle ſaiſit tellement Antoine par ſes char-

mes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour-lors qu'à sa priére il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle assuré.

Athen. l. 4. p. 147. 148. C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vue des richesses étalées de toutes parts, & sur-tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux, elle dit que tout cela étoit peu de chose, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé.

Plin. l. 9. c. 35. Macrob. l. 2. Saturn. c. 13. Ce fut, sans doute, dans un de ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les re-

pas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échauffé, ce qu'elle croyoit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de ſa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un ſeul ſouper elle dépenſeroit * un million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la choſe étoit impoſſible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on ſe rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de ſi fort extraordinaire. Antoine ſupputoit la dépenſe, demandoit à la Dame à quel prix chaque choſe pouvoit monter, & d'un air railleur, comme ſe tenant ſûr de la victoire, diſoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'eſt ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenſer moi ſeule le million. On apporte ** une ſeconde table ; &, ſelon l'ordre qu'elle en avoit donné, on ne ſervit deſſus qu'un ſeul vaſe plein de vinaigre. Antoine, ſurpris d'un appareil ſi

* Centies *H-S.* Hoc eſt, centies centena millia ſeſtertiûm. *Ce qui montoit à plus d'un million.*

** *Chez les Anciens on changeoit de tables pour les différens ſervices.*

nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cléopatre avoit à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vues, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre *, l'avale. Elle se préparoit à en faire autant de l'autre. ** Plancus l'arrêta, & lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort d'envier à la Reine une gloire singuliére & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

AN. M. 3964.
AV. J. C. 40.

Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie,

* *Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures.* Aceti succus domitor rerum : *c'est ainsi que Pline le définit*, l. 33. c. 3. *Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la royauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius fils d'Esopus) avoit fait quelque chose de pareil; & avaloit souvent des perles ainsi fondues, par l'unique plaisir de faire une dépense énorme dans son repas.* Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ, scilicet ut decies solidùm exsorberet, aceto diluit insignem baccam. *Horat. l. 2. Satyr.* 5.

** *Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie; & qui l'ayant fait couper en deux, tant elle étoit d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendant d'oreilles à la déesse.* Plin. ibid.

comme ſi cela ne l'eût point regardé, il ſe laiſſa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils paſſoient le tems dans les jeux, dans les amuſemens, & dans les délices, ſe traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenſes exceſſives & incroyables. On en peut juger par ce qui ſuit.

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, ſur le grand bruit que faiſoient ces repas, eut la curioſité de s'aſſurer par lui-même de ce qui en étoit. Ayant été introduit dans la cuiſine d'Antoine, il vit, outre pluſieurs autres choſes, huit ſangliers qu'on faiſoit rôtir tout entiers. Sur cela il témoigna ſa ſurpriſe du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce ſouper. L'Officier ſe prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croyoit, & qu'ils ne ſeroient en tout que douze : mais qu'il falloit que chaque choſe fût ſervie dans un point de perfection, qui ſe paſſoit & ſe gâtoit d'un moment à l'autre. » Car, diſoit-il, il arrivera peut-être que tout » à l'heure Antoine demandera à ſouper; & un moment après il défendra » qu'on ſerve, parce qu'il ſera entré » dans quelque converſation qui l'amuſera. C'eſt pourquoi on prépare,

Plutarc. in Anton. p. 928.

» non un ſeul ſouper, mais pluſieurs
» ſoupers, parce qu'il eſt difficile
» de deviner à quelle heure il voudra
» être ſervi.

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échappât, ne le perdoit jamais de vue, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir, & à le retenir dans ſes chaînes. Elle jouoit aux dez avec lui, elle chaſſoit avec lui; &, quand il faiſoit l'exercice des armes, elle étoit toujours préſente. Son unique attention étoit de l'amuſer agréablement, & de ne lui pas laiſſer le tems de ſentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très-fâché, parce que la Reine étoit de la partie, & qu'il ne vouloit pas, en ſa préſence, paroître manquer d'adreſſe, ou de bonheur. Il s'aviſa donc de commander à des pêcheurs d'aller ſous l'eau attacher ſecrettement à l'hameçon de ſa ligne quelques gros poiſſons de ceux qu'il avoit pris auparavant. Cet ordre fut exécuté ſur le champ, & Antoine retira deux ou trois fois ſa ligne toujours chargée d'un gros poiſſon. Ce manége n'échappa pas à l'Egyptienne. Elle fit ſemblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'An-

toine : mais en ſecret elle dit à ſes amis ce qui s'étoit paſſé, & les invita à venir le lendemain être ſpectateurs d'une pareille plaiſanterie. Ils n'y manquérent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté ſa ligne, elle commanda à un de ſes gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de ſa ligne quelque gros poiſſon ſalé, de ceux qu'on apporte du Royaume de Pont. Lorſqu'Antoine ſentit que la ligne avoit ſa charge, il la retira. A la vue de ce poiſſon ſalé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut ſe l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit : *Mon Géneral, laiſſez-nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche, c'eſt de prendre des Villes, des Royaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amuſoit à ces jeux & à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faiſoit Labiénus à la tête de l'armée des Parthes, le réveilla de ſon profond ſommeil, & l'obligea de marcher contr'eux. Mais ayant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il ſe réconcilia avec le jeune Céſar,

dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvoit veuve par la mort de Marcellus.

An. M. 3965. Av. J. C. 39. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre; mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais.

An. M. 3966. Av. J. C. 38. *Epiphan. de mens. & ponder.*

Cette Reine, au milieu des passions les plus violentes & de l'enivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les Belles-Lettres & pour les Sciences. A la place de la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie, qui avoit été brûlée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui ayant fait présent de la Bibliothéque qui étoit à Pergame, où il se trouva plus de deux cents mille volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage.

Plutarc. in Anton. p. 927.

Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plûpart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Médes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues,

au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il fallut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fît de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'isle de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminuoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligérent fort les Romains; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangére.

Deux années se passérent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voyages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions, que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célébre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en piéces

Plin. l. 33. c. 23.

par les ſoldats, ce qui en enrichit pluſieurs très-conſidérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguſte dans ſa maiſon, & de lui donner à ſouper. *Eſt-il vrai*, lui dit ce Prince pendant le repas, en rappellant cette hiſtoire, *que celui qui attenta le premier ſur la ſtatue de la déeſſe, perdit auſſi-tôt la vue, fut perclus de tous ſes membres, & expira ſur l'heure même? Si* [a] *cela étoit*, dit le Vétéran avec un ſouris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguſte chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier aſſaut; dont bien m'en a pris. Car ſi j'ai quelque choſe, j'en ai toute l'obligation à la bonne déeſſe; & encore à préſent, Seigneur, vous ſoupez d'une de ſes jambes.*

Croyant avoir tout mis en ſûreté dans ce pays, il en ramena ſes troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il preſſoit ſi fort ſa marche malgré la rigueur de la ſaiſon & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva

An. M. 3969. Av. J. C. 35. *Plutarc. in Anton. p. 939-942.*

a Reſpondit, tum maximè Auguſtum de crure ejus cœnare, ſeque illum eſſe, totumque ſibi cenſum ex ea rapina.

dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre ; & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déja arrivée à Athénes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si'elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument maîtresse. Pour éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, & atténuoit dans cette vue son corps, ne prenant que très-peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voyoit le regard surpris & étonné, & quand il en sortoit, elle prenoit un air abattu & languissant. Souvent elle faisoit en sorte de paroître toute en larmes : & dans le moment même elle se hâtoit de les essuyer & de les cacher, comme pour lui dérober sa foiblesse & son dé-

ſordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de cauſer le moindre déplaiſir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athénes, & de ne paſſer pas outre, parce qu'il étoit prêt de ſe rengager dans une nouvelle expédition. En effet, ſur la priére du Roi des Médes qui lui promettoit de puiſſans ſecours, il ſe préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuſe Romaine, diſſimulant l'injure qu'il lui faiſoit, lui envoya demander en quel lieu il ſouhaitoit qu'elle fît porter les préſens qu'elle lui avoit deſtinés, puiſqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui préſenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce ſecond compliment, que le premier; & Cléopatre, qui l'avoit empêché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de ſa main. Ainſi Octavie fut obligée de retourner à Rome, ſans que ſon voyage eût produit d'autre effet, que de rendre Antoine plus inexcuſable. C'eſt ce que ſouhaitoit Céſar, afin d'avoir un juſte ſujet de rompre entiérement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, Céſar témoignant beaucoup de ſenſibilite pour l'affront qu'elle avoit reçu,

lui ordonna de ſortir de la maiſon d'Antoine, & de loger en ſon particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maiſon de ſon mari, & que s'il n'avoit point d'autre raiſon de faire la guerre à Antoine, que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ſes intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été préſent, & éleva avec beaucoup de ſoin & de magnificence, non-ſeulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraſte d'Octavie & de Cléopatre! Combien l'une, au milieu de ſes rebuts & de ſes affronts, paroît-elle digne d'eſtime & de reſpect; & l'autre, au milieu de ſa grandeur & de ſa magnificence, digne de mépris & d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'employât pour retenir Antoine dans ſes liens. Larmes, carreſſes, reproches, menaces, tout étoit mis en uſage. Elle avoit gagné, à force de préſens, tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus ſa confiance. Ces flatteurs lui repréſentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triſte état où elle ſe trouvoit, & que ce ſeroit faire mourir cette

infortunée Princeſſe, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent ſi bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopatre ne ſe fît mourir, il retourna promptement à Alexandrie, & remit les Medes au printems.

AN. M. 3970. AV. J. C. 34. Il eut bien de la peine, quand le printems fut arrivé, à quitter l'Egypte, & à s'éloigner de ſa chére Cléopatre. Elle conſentit à l'accompagner juſqu'au bord de l'Euphrate.

AN. M. 3971. AV. J. C. 33. Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahiſon que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à ſon char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or; il le préſenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaiſir à voir un Roi captif à ſes pieds. Il ſe délaſſa à loiſir de ſes grandes fatigues dans les feſtins & les parties de plaiſir, où Cléopatre & lui paſſoient les jours & les nuits. Cette [a] vaine Princeſſe, dans un de ces repas, voyant Antoine plein de vin, oſa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

a Hæc mulier Ægyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum imperium petiit: & promiſit Antonius. *Florus, l. 4, c. 11.*

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de ſon entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ſes enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or maſſif, où l'on montoit par pluſieurs dégrés d'argent. Antoine étoit aſſis ſur ce trône, vêtu d'un habit de pourpre en broderie d'or, avec des boutons de diamant, ayant à ſon côté un cimetére à la Perſanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême ſur le front, & un ſceptre d'or à la main : afin, diſoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit aſſiſe à ſa droite, vêtue d'une robe éclatante, faite de ce précieux lin deſtiné à couvrir la déeſſe Iſis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient aſſis, Céſarion fils de Cléopatre & de Jules Céſar, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun ayant pris la place qui lui étoit deſtinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la pré-

ſence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Lybie, & de la Cele-Syrie conjointement avec ſon fils Céſarion. Il proclama enſuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample ſucceſſion, Antoine aſſignoit à Alexandre, qui étoit l'aîné, le royaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée ſon cadet les royaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays ſur leſquels ils devoient régner. Après la proclamation, les trois Princes s'étant levés de leurs ſiéges s'approchérent du trône, & mettant un genou à terre, baiſérent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna auſſitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut ſon régiment des gardes tirés des principales familles de ſes Etats.

Antoine ſe rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déja avancé juſqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Rome contre lui l'arrêtérent, & lui firent abandonner l'expédition

pédition des Parthes. Il détacha ſur le champ Canidius avec ſeize légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephéſe, où il étoit à portée d'agir en cas que les choſes en vinſſent à une rupture ouverte entre Céſar & lui, comme il y avoit beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, & c'eſt ce qui cauſa la perte d'Antoine. Ses amis lui conſeilloient de la renvoyer à Alexandrie, juſqu'à ce qu'on vît quel tour prendroient les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremiſe d'Octavie, il ne ſe recommodât avec Céſar, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en ſa faveur à Antoine, & à lui repréſenter qu'il n'étoit ni juſte d'éloigner de cette guerre une Princeſſe qui y contribuoit ſi fort de ſon côté, ni utile pour ſon parti, parce que ſon départ décourageroit les Egyptiens, qui faiſoient la plus grande partie de ſes forces maritimes. D'ailleurs, lui diſoit-on, on ne voyoit pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon ſens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans ſon armée, elle qui avoit gouverné ſi long-tems un ſi grand royaume, & qui auroit pu apprendre

dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & d'extérité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista point à des remontrances qui flattoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephése il se rendit avec Cléopatre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passérent le tems dans la bonne chére & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guéres moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisérent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déployérent dans leurs festins un luxe excessif.

Plin. l. 21. c. 3. C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est rapporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractére dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sai pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût goûté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'apperçût d'une défiance si marquée. Elle employa un moyen fort extraordinaire, pour lui faire sentir en même tems

combien ſes craintes étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, ſi elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoiſonner l'extrémité des fleurs dont étoient compoſées les couronnes qu'Antoine & elle, ſelon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échauffer les têtes, & à égayer le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne ſe fit pas prier long-tems, & après en avoir arraché les extrémités avec ſes doigts, & les avoir jettées dans ſa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avaler, lorſque la Reine, l'arrêtant par le bras : *Je ſuis*, lui dit-elle, *cette empoiſonneuſe, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit poſſible de vivre ſans vous, jugez vous-même maintenant ſi l'occaſion ou le moyen de le faire me manquoient.* Ayant fait venir un priſonnier condanné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira ſur le champ.

La Cour vint de Samos à Athénes, où elle paſſa pluſieurs jours dans de ſemblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection & d'eſtime qu'Octavie en avoit reçues

pendant son séjour dans cette ville. Mais quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminérent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoyens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athénes.

AN. M. 3972.
AV J. C. 32.
Plutar. in Anton. p. 942-955.

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César,

il auroit eu immanquablement tout l'avantage : car ſon adverſaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer, ni par terre. Mais les plaiſirs l'emportérent, & on remit les opérations à l'année ſuivante. Ce fut ſa perte : Céſar, par ce délai, eut le tems d'aſſembler toutes ſes forces.

Les Députés qu'Antoine envoya à Rome pour déclarer ſon divorce avec Octavie, avoient ordre de lui commander de ſortir de la maiſon d'Antoine avec tous ſes enfans; &, en cas de refus, de l'en chaſſer par force, & de n'y laiſſer que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus ſenſible à Octavie, qu'une rivale en étoit la cauſe. Mais, étouffant ſon reſſentiment, elle ne répondit aux Députés de ſon mari que par des larmes : & quelqu'injuſtes que fuſſent ſes ordres, elle y obéit, & ſortit de ſa maiſon avec ſes enfans. Elle travailla même à appaiſer le peuple que l'indignité de cette action avoit ſoulevé, & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de Céſar. Elle leur repréſentoit qu'il n'étoit pas de la bienſéance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démêlés : que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'ils en

témoignassent du ressentiment : & que elle seroit au désespoir, si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions, & le peuple charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystére révélé par deux Consulaires, qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre & la mollesse d'Antoine, s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appellés à ce testament, & qu'ils en savoient le secret, ils le révélérent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder ; & elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament ayant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit assemblé, on y lut ces trois articles. 1. Que Antoine reconnoissoit Césarion pour fils légitime de Jules César. 2. Qu'il

Titius & Plancus.

inſtituoit pour ſes héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre, avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit en cas qu'il mourût à Rome, que ſon corps après avoir été porté en pompe par la ville, ſeroit mis le ſoir ſur un lit de parade pour être envoyé enſuite à Cléopatre, à laquelle il laiſſoit le ſoin de ſes funérailles & de ſa ſépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce teſtament fut une piéce ſuppoſée par Céſar pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui ſavoit bien à quel point le peuple Romain étoit jaloux de ſes droits & de ſes coutumes, eût voulu lui confier l'exécution d'un teſtament qui les violoit avec tant de mépris ?

Quand Céſar eut une armée & une flotte prêtes, qui lui parurent ſuffiſantes pour faire tête à ſon ennemi, il déclara auſſi la guerre de ſon côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre ; & ce fut par une politique rafinée qu'il en uſa ainſi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans ſa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que ſe fît

la guerre. Car , outre qu'il mettoit Antoine dans ſon tort , en le rendant l'aggreſſeur dans une guerre contre ſa patrie , il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables , & il auroit fallu néceſſairement les déclarer ennemis de la République , ſi Antoine avoit été nommé expreſſément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athénes à Samos , où toute la flotte étoit aſſemblée. Elle étoit compoſée de cinq cents vaiſſeaux de guerre d'une grandeur & d'une ſtructure extraordinaire , ayant pluſieurs ponts élevés les uns par deſſus les autres , avec des tours ſur la poupe & ſur la proue d'une hauteur prodigieuſe : de ſorte qu'à voir ces ſuperbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des iſles flottantes.

Il falloit un ſi grand équipage pour faire une bonne manœuvre ſur ces peſantes machines , qu'Antoine , ne pouvant trouver aſſez de matelots , avoit été obligé de ſe ſervir de laboureurs , d'artiſans , de muletiers , & de toutes ſortes de gens ſans expérience , plus propres à cauſer du trouble , qu'à rendre un bon ſervice.

On embarqua ſur cette flotte duxe

cents mille hommes de pied & douze mille chevaux. Les Rois de Lybie, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagéne & de Thrace, s'y trouvoient en perſonne : & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Médes, y avoient envoyé leurs troupes. On ne peut voir de ſpectacle plus pompeux que celui de cette flotte lorſqu'elle ſe fut miſe en mer, & qu'elle eut déployé ſes voiles. Mais rien n'égaloit la magnificence de la galére de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ſes flammes & ſes banderoles ſe jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres inſtrumens de guerre faiſoient entendre des airs d'allégreſſe & de triomphe. Antoine la ſuivoit de près dans une galére qui n'étoit guéres moins ornée. Cette [a] Reine, enivrée de ſa fortune & de ſa grandeur, & n'écoutant que ſon ambition effrénée, menaçoit

a Cum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. *Horat. Od.* 37. *Lib.* 1.

follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voyoit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cents cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flotte que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flottes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

An. M. 3973. Av. J. C. 31.

Antoine & César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flottes entrérent dans le golphe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseilloient de ne point hazarder un com-

bat naval, de renvoyer Cléopatre en Egypte, & de gagner promptement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, parce que ſon armée, composée de très-bonnes troupes, & beaucoup ſupérieure à celle de Céſar, ſembloit lui promettre la victoire; au lieu qu'une flotte, auſſi mal équipée que la ſienne, quelque nombreuſe que elle fût, lui laiſſoit peu d'eſpérance. Mais il y avoit long-tems qu'Antoine n'étoit plus ſuſceptible d'un bon conſeil, ne faiſant que ce qui plaiſoit à Cléopatre. Cette orgueilleuſe Princeſſe, qui ne jugeoit des choſes que par l'extérieur, croyoit que ſa flotte étoit invincible, & que les vaiſſeaux de Céſar n'en pourroient approcher ſans ſe briſer. D'ailleurs elle ſentoit bien qu'en cas de malheur il lui ſeroit bien plus aiſé de ſe ſauver ſur ſes vaiſſeaux que par terre. Son avis prévalut donc ſur celui de tous les Généraux.

La bataille ſe donna le ſecond jour de Septembre à l'embouchure du golphe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vue des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille ſur la côte du nord, & l'autre ſur celle du midi de ce détroit, attendant le ſuccès du combat. Il fut douteux pendant quelque

Le 4. avant les Nones de Septembre.

tems, & parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Cléopatre. Cette Reine effrayée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne, qui étoit de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnése. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, & céda à César une victoire qu'il lui avoit très-bien disputée jusques-là. Elle coûta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaisseaux d'Antoine se battirent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, César, voyant sa victoire complette, détacha une escadre pour poursuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette escadre désespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flotte. Antoine étant entré dans le vaisseau Amiral que montoit Cléopatre, alla s'asseoir à la proue, où

là tête appuyée ſur ſes deux mains, & les deux coudes ſur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repaſſant dans une profonde mélancolie ſa mauvaiſe conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il ſe tint dans cette poſture, & dans ces noires penſées, pendant les trois jours qu'ils mirent à ſe rendre à Ténare, ſans voir Cléopatre ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils ſe revirent, & vécurent enſemble à l'ordinaire.

Promontoire de la Laconie.

L'armée de terre reſtoit encore entiére, forte de dix-huit Légions, & de vingt-deux mille chevaux, ſous la conduite de Canidius, Lieutenant-Général d'Antoine; & elle auroit pu faire tête à Céſar, & lui cauſer bien de l'embarras. Mais ſe voyant abandonnée par ſes Généraux, elle ſe rendit à Céſar, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, & Antoine celle de Lybie, où il avoit laiſſé une armée conſidérable pour garder les frontiéres du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandoit cette armée, s'étoit déclaré pour Céſar. Il fut ſi frappé de ce coup, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre, qu'il vouloit ſe tuer, & ſes

amis eurent de la peine à l'en empêcher. Il ne lui reſtoit donc plus d'autre parti à prendre, que de ſuivre Cléopatre à Alexandrie, où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, ſi l'on apprenoit ſon malheur, qu'on ne lui en refuſât l'entrée. Elle fit couronner ſes vaiſſeaux, comme ſi elle fût revenue victorieuſe. A peine y fut-elle entrée qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de ſon royaume qui lui étoient ſuſpects, de peur que, lorſqu'on ſauroit ſa defaite, ils n'excitaſſent des ſeditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces ſanglantes exécutions.

AN. M. 3974. AV. J. C. 30. Elle forma, bientôt après, un autre deſſein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de Céſar, qu'elle voyoit bien qui la pourſuivroit en Egypte, elle ſongeoit à faire tranſporter ſes vaiſſeaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Iſthme qui n'a que trente lieues de largeur; & à mettre enſuite tous ſes tréſors dans ces vaiſſeaux, & dans les autres qu'elle avoit déja ſur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient ſur cette côte ayant brûlé tous les vaiſſeaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce deſſein.

Changeant donc de réſolution, elle

ne ſongea plus qu'à gagner Céſar qu'elle regardoit comme ſon vainqueur, & à lui faire un ſacrifice d'Antoine que ſes malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'eſprit de cette Princeſſe. Quoiqu'elle aimât juſqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour; & la Couronne lui étant plus chére que ſon mari, elle ſongeoit à la conſerver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ſes ſentimens, elle lui perſuada d'envoyer des Ambaſſadeurs à Céſar pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ſes Ambaſſadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en patticulier. Céſar ne voulut point voir les Ambaſſadeurs d'Antoine: il renvoya ceux de Cléopatre avec une réponſe favorable.

Il ſouhaitoit avec paſſion s'aſſurer de ſa perſonne & de ſes tréſors: de ſa perſonne, pour en honorer ſon triomphe, de ſes tréſors, pour ſe mettre en état de payer les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainſi il lui laiſſa entrevoir de grandes eſpérances, ſi elle vouloit lui ſacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis ſon retour de Lybie, s'étoit retiré dans une maiſon champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès ſur les bords du Nil, pour y jouir de l'entre-

tien de deux amis qui l'y avoient ſuivi. Dans cette ſolitude, il ſembloit qu'il écoutoit avec plaiſir les ſages diſcours de ces deux Philoſophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cauſe unique de tous ſes malheurs, cette paſſion qu'ils n'avoient que ſuſpendue, ne fut pas long-tems à reprendre ſon premier empire. Il retourna à Alexandrie, ſe livra de nouveau aux charmes & aux careſſes de Cléopatre; &, dans le deſſein de lui plaire, il envoya de ſeconds Députés à Céſar, pour lui demander la vie à des conditions ſi honteuſes, qu'il offroit de la paſſer à Athénes comme un ſimple particulier, pourvu que Céſar aſſurât le royaume d'Egypte à Cléopatre & à ſes enfans.

Cette ſeconde députation n'ayant pas été plus favorablement reçue que la premiére, Antoine eſſaya d'étouffer en lui-même le ſentiment des maux préſens, & la crainte de ceux dont il étoit ménacé, en ſe livrant ſans meſure à la bonne chére & aux plaiſirs. Ils ſe régaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre ſe donnoient des repas d'une magnificence incroyable.

La Reine cependant, qui prévoyoit

ce qui pourroit arriver, ramaſſoit toutes ſortes de poiſons; & pour éprouver ceux qui faiſoient mourir avec le moins de douleur, elle faiſoit l'eſſai de leur vertu & de leur force ſur les criminels condannés à mort qui étoient gardés dans les priſons. Ayant vu par ſes expériences, que les poiſons qui étoient forts faiſoient mourir promptement, mais dans de grandes douleurs; & que ceux qui étoient doux cauſoient une mort tranquille, mais lente: elle eſſaya des morſures des bêtes venimeuſes, & fit appliquer en ſa préſence ſur diverſes perſonnes différentes ſortes de ſerpens. Tous les jours elle faiſoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aſpic étoit le ſeul qui ne cauſoit ni convulſions ni tranchées, & qui précipitant ſeulement dans une peſanteur & dans un aſſoupiſſement accompagné d'une petite moiteur au viſage, & d'un amortiſſement de tous les ſens, éteignit doucement la vie; de ſorte que ceux qui étoient en cet état ſe fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui ſont profondement endormis. Ce fut-là le poiſon auquel elle ſe fixa.

Pour diſſiper les ſoupçons & les ſujets de plainte d'Antoine, elle ſe mit à le

careſſer encore plus que de coutume ; de ſorte que n'ayant célébré le jour de ſa propre naiſſance qu'avec peu de ſolennité, & convenablement à l'état préſent de ſa fortune, elle célébra celui de la naiſſance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au-deſſus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, juſques-là que pluſieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce feſtin, s'en retournérent riches.

Céſar, ſachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laiſſer ſa victoire imparfaite, paſſa au commencement du printems en Syrie, & de là alla ſe préſenter devant Péluſe. Il envoya ſommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes : & Seleucus, qui y commandoit pour Cléopatre, en ayant reçu des ordres ſecrets, livra la ville ſans ſouffrir le ſiége. Le bruit de cette trahiſon ſe répandit dans la ville. Cléopatre, pour ſe purger de cette accuſation, remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour ſe venger de ſa perfidie. Quel monſtre que cette Princeſſe ! Elle réunit en ſa perſonne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur, la mauvaiſe foi, l'injuſtice, la cruauté ; & , ce qui met le comble

à tout le reſte, les faux dehors d'une amitié trompeuſe, qui cache un deſſein formé de livrer à ſon ennemi celui qu'elle comble des careſſes les plus tendres, & des marques de l'attachement le plus vif & le plus ſincére. Voilà où conduit l'ambition, qui étoit ſon vice dominant.

Elle avoit fait bâtir, tout joignant le temple d'Iſis, des tombeaux & des ſalles ſuperbes, tant par leur beauté & par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ſes meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébéne, l'ivoire, & quantité de parfums & de bois aromatiques, comme ſi elle eût eu deſſein d'en faire un bûcher ſur lequel elle eût voulu ſe conſumer avec tous ſes tréſors. Céſar, allarmé pour toutes ces richeſſes, & craignant que, réduite au déſeſpoir, elle ne les fît brûler, lui dépéchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes eſpérances d'un traitement plein de douceur & d'humanité; & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il eſpéroit de ſe rendre bientôt maître de la ville par le moyen des intelligences qu'il entretenoit avec

Cléopatre, ſur leſquelles il ne comptoit pas moins que ſur ſon armée.

Antoine ignoroit les intrigues de cette Princeſſe, & ne voulant point ajouter foi à ce qu'on lui rapportoit, il ſe préparoit à une bonne défenſe. Il fit une vigoureuſe ſortie, & après avoir fort maltraité les aſſiégeans, & vivement pourſuivi juſqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avoit envoyé contre lui, il rentra victorieux dans la ville. C'étoit le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiſer dans cet exploit ce qui lui reſtoit de forces & de ſentimens pour la gloire. Car, au lieu de profiter de cet avantage, & de penſer ſérieuſement à ſa défenſe en obſervant les démarches de Cléopatre qui le trahiſſoit, il vint tout armé ſe jetter à ſes pieds, & lui baiſer les mains. On entendit après tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme ſi le ſiége eût été levé : & Cléopatre, qui ne cherchoit qu'à amuſer Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils paſſerent enſemble le reſte du jour & une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine réſolut d'attaquer Céſar par mer & par terre. Il rangea en bataille ſon armée

de terre ſur quelques hauteurs qui étoient dans la Ville ; & de-là il regarda ſes galéres qui ſortoient du port, & qui alloient charger celles de Céſar. Il attendit ſans faire aucun mouvement, pour voir le ſuccès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopatre baiſſer le pavillon lorſqu'il fut à portée de celui de Céſar, & lui livrer toute ſa flotte.

Cette trahiſon ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ſes amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut ſe ſignaler par un acte extraordinaire de courage, capable, ſelon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoya défier Céſar à un combat ſingulier. Céſar fit réponſe, que ſi Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moyens pour mourir. Antoine, ſe voyant moqué par Céſar, & trahi par Cléopatre, rentra dans la Ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute ſa cavalerie. Alors, plein de rage & de déſeſpoir, il courut au palais dans le deſſein de ſe venger de Cléopatre ; mais il ne la trouva point.

Cette artificieuſe Princeſſe, qui avoit prévu ce qui arriva, voulant ſe dérober

à la colére d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine, que, préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'étoit donnée la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres, où elle avoit aussi choisi sa sépulture. Antoine, trop crédule, ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être suspecte après toutes les infidélités de Cléopatre; frappé de l'idée de sa mort, il passa tout d'un coup de l'excès de la colére dans les plus vifs transports de douleur, & ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Ayant pris cette furieuse résolution, il s'enferma dans sa chambre avec un esclave, & s'étant fait ôter sa cuirasse, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein. Mais cet esclave, plein de fidélité, d'affection, & de respect pour son maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ses pieds. Antoine, regardant cette action comme un exemple qu'il devoit suivre, s'enfonça son épée dans le corps, & tomba sur le plancher dans un ruisseau de son

ſang qu'il mêla avec celui de ſon eſclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de ſon évanouiſſement; & apprenant qu'elle étoit vivante, il ſouffrit qu'on panſât ſa bleſſure, & ſe fit enſuite porter à la forterеſſe où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque ſurpriſe : mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine; & Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les ſeules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais ſpectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de ſang, & la mort peinte ſur le viſage, étoit guindé en haut, tournant ſes yeux mourans vers Cléopatre, & lui tendant ſes foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ſes derniers ſoupirs : & Cléopatre, le viſage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, se frappant le sein, se meurtrissant la poitrine; & lui essuyant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelloit son Prince, son Seigneur, son cher Epoux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupoit les cheveux d'Antoine suivant la superstition des payens, qui croyoient soulager par-là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine ayant repris ses sens, & voyant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mouroit heureux puisqu'il mouroit entre ses bras; & qu'au reste il ne rougissoit point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie & son royaume, pourvu qu'elle le pût faire avec honneur, & à se donner de garde des traîtres de sa Cour, aussi bien que des Romains de la suite de César, ne se fiant qu'à Proculeïus. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeïus arriva de la part de César, qui n'avoit pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vue de l'épée teinte du

du ſang d'Antoine qu'on lui préſenta. Il avoit ordre ſur-tout de ſe rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit poſſible. La Princeſſe refuſa de ſe remettre entre ſes mains. Elle eut pourtant avec lui une converſation, ſans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha ſeulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit paſſage à la voix. Ils parlérent aſſez long-tems enſemble, elle demandant toujours le royaume pour ſes enfans, & lui l'exhortant à bien eſpérer, & la preſſant de remettre entre les mains de Céſar tous ſes intérêts.

Après qu'il eut bien obſervé le lieu, il alla faire ſon rapport à Céſar, qui ſur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte, comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes, faiſant durer exprès la converſation. Pendant ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & ſuivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il deſcendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le

voyant, s'écria toute éperdue : *Malheureuse Cléopatre, vous voilà prise !* Cléopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très-promptement, & la prenant entre ses bras : *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence.* En même tems il lui arrache son poignard, & secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoya un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer ; & il chargea Proculeïus de savoir de la Reine ce qu'elle desiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'étoit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe

Aréus, & s'appuyant ſur lui avec une ſorte de familiarité, pour faire connoître publiquement le cas qu'il en faiſoit. Etant monté au palais, il s'aſſit ſur un tribunal qu'il fit élever, & voyant tout le peuple proſterné à terre, il leur commanda de ſe lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raiſons. La premiére, à cauſe d'Alexandre-le-Grand leur fondateur : la ſeconde, à cauſe de la beauté de leur ville : & la troiſiéme, à cauſe d'Aréus l'un de leurs citoyens, dont il eſtimoit le mérite & le ſavoir.

Cependant Proculeïus s'acquittoit de ſa commiſſion auprès de la Reine qui d'abord ne demanda rien à Céſar que la permiſſion d'enſevelir Antoine, qui lui fut accordée ſans peine. Elle n'épargna rien pour rendre ſa ſépulture magnifique ſuivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer ſon corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

Céſar ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de ſon deuil : mais, lorſqu'il crut le pouvoir faire avec bienſéance, il ſe fit introduire dans ſa chambre, après lui en avoir demandé la permiſſion, voulant

par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher ſon deſſein. Elle étoit couchée ſur un petit lit dans un état fort ſimple & fort négligé. Quand il entra dans ſa chambre, quoiqu'elle n'eût ſur elle qu'une ſimple tunique, elle ſe leva promptement, & alla ſe jetter à ſes genoux horriblement défigurée, les cheveux en déſordre, le viſage effaré & ſanglant, la voix tremblante, les yeux preſque fondus à force de pleurer, & le ſein couvert de meurtriſſures & de plaies. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que ſa beauté lui inſpiroit, n'étoient pas entiérement éteintes, & malgré le pitoyable état où elle étoit réduite, de ce fond même de triſteſſe & d'abattement il en ſortoit comme d'un ſombre nuage, des traits vifs & des eſpéces de rayons qui éclatoient dans ſes regards & dans tous les mouvemens de ſon viſage. Quoique preſque mourante, elle ne déſeſpéroit pas d'inſpirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à Céſar & Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine de portraits de Jules Céſar. » Seigneur, lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, » voilà les images » de celui qui vous a adopté pour vous

» faire ſuccéder à l'Empire Romain,
» & à qui je ſuis redevable de ma Cou-
» ronne ». Puis, tirant de ſon ſein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voilà
» auſſi, continua-t-elle en les baiſant,
» les chers témoignages de ſon amour.
Elle en lut enſuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards paſſionnés. Mais elle employa inutilement tous ces artifices ; &, ſoit que ſes charmes n'euſſent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans ſa jeuneſſe, ou que l'ambition fût la paſſion dominante de Céſar, il ne parut point touché de ſa vue ni de ſon entretien, ſe contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'aſſurant de ſes bonnes intentions. Elle s'apperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure ; mais diſſimulant ſon chagrin, & changeant de diſcours, elle le remercia des complimens que Proculeïus lui avoit faits de ſa part, & qu'il venoit de lui renouveller lui-même. Elle ajouta qu'en revanche elle vouloit lui livrer tous les tréſors des Rois d'Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ſes meubles, de ſes pierreries, & de ſes finances. Et comme Séleucus, un de ſes Tréſoriers qui étoit

préſent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, outrée d'une telle inſolence elle lui donna pluſieurs coups ſur le viſage. Puis ſe tournant vers Céſar, » N'eſt-ce pas une choſe horrible,
» lui dit-elle, que lorſque vous n'avez
» pas dédaigné de me venir voir, &
» que vous avez bien voulu me con-
» ſoler dans le triſte état où je me
» trouve, mes propres Domeſtiques
» viennent m'accuſer devant vous,
» ſous prétexte que j'aurai réſervé
» quelque bijou de femme, non pour
» en orner une miſérable comme moi,
» mais pour en faire un petit préſent à
» Octavie votre ſœur, & à Livie votre
» épouſe, afin que leur protection at-
» tire de votre part un traitement favo-
» rable à une infortunée Princeſſe » ?

Céſar fut ravi de l'entendre parler ainſi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inſpiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit diſpoſer à ſon gré des bijoux qu'elle avoit retenus; & après l'avoir aſſurée qu'il la traiteroit avec plus de généroſité & de magnificence qu'elle n'oſoit l'eſpérer, il ſe retira, penſant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par-tout; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui ayant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assurer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs & de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans sa chambre. Puis elle se mit au bain, & du bain à la table, ayant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à César, & ayant fait sortir tous ceux qui étoient

dans ſa chambre, excepté ſes deux femmes, elle ferma la porte ſur elle, ſe mit ſur un lit de repos, & demanda une corbeille où il y avoit des figues, qu'un payſan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle, & un moment après on la vit ſe coucher ſur ſon lit, comme ſi elle ſe fût endormie. Mais c'eſt que l'aſpic, qui étoit caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin avoit auſſi-tôt gagné le cœur, & l'avoit tuée ſans douleur, & ſans qu'on s'en apperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laiſſer paſſer qui ne fût viſité exactement; mais ce payſan traveſti, qui étoit un fidéle ſerviteur de la Reine, joua ſi bien ſon perſonnage, & il parut ſi peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laiſſérent entrer. Ainſi toute la prévoyance de Céſar lui fut inutile.

Il ne douta point de la réſolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit pour le prier de permettre que ſon corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; & il depêcha promptement deux Officiers pour la prévenir. Mais quelque diligence qu'ils puſſent faire, ils la trouvérent morte.

Cette [a] Princesse étoit trop fiére ; & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par-là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un air sec & tranquille couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trenteneuf ans, dont elle en avoit régné vingt-deux depuis la mort de son pere. Les statues d'Antoine furent abattues, & celles de Cléopatre demeurerent sur pied, un certain Archibius, qui avoit été attaché au service de Cléopatre, ayant donné mille talens à César, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine. *3. millions.*

Après la mort de Cléopatre, l'Egypte fut réduite en province Romaine ;

a Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum ;
Deliberata morte ferocior,
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.

Horat. Od. 37. Lib. 1.

& gouvernée par un Préfet qu'on y envoyoit de Rome. Le régne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cents quatre-vingts-treize ans, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

CONCLUSION de toute l'Histoire ancienne.

NOUS avons vu jusqu'ici, sans parler de l'ancien & premier Royaume d'Egypte, & de quelques Etats séparés des autres, & comme isolés, trois grands Empire se succéder l'un à l'autre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siécles, & disparoître enfin entiérement à nos yeux: l'Empire des Babyloniens, l'Empire des Médes & des Perses, l'Empire des Macédoniens & des Princes Grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatriéme Empire; c'est celui des Romains, qui, ayant déja absorbé la plûpart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes; & qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différens morceaux, & par ce démembrement donnera lieu à l'établis-

ſement de preſque tous les Royaumes qui partagent maintenant l'Aſie, l'Europe, & l'Afrique. Voilà, à proprement parler, un tableau raccourci de la durée de tous les ſiécles, de la gloire & de la puiſſance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'eſprit & la fineſſe du goût, accompagnés d'un ſolide jugement ; le rare talent de la parole porté au plus ſublime dégré de perfection, ſans s'écarter du naturel & du vrai ; la gloire des armes avec celle des Arts & des Sciences ; la valeur dans les conquêtes, & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute ſorte ne ſe préſente point à l'eſprit ! Que de Rois puiſſans & environnés de gloire ! Que de grands Capitaines ! Que de fameux Conquérans ! Que de ſages Magiſtrats ! Que de ſavans Philoſophes ! Que d'admirables Légiſlateurs ! On eſt enchanté de voir dans de certains ſiécles & de certains pays comme privilégiés, un zéle ardent pour la juſtice, un vif amour pour la patrie, un noble déſintéreſſement, un géné-

reux mépris des richesses, & une estime de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie, tant elle nous paroît au-dessus des forces humaines.

Voilà comme nous pensons & comme nous jugeons. Mais pendant que nous sommes dans l'admiration & dans l'extase à la vue de tant de vertus éclatantes, le souverain Juge, juge estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil; &, pendant que les hommes se donnent bien des mouvemens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des Royaumes, & pour les éternifer si cela étoit possible, Dieu du haut de son trône, renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vues infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoît son œuvre & ses desseins. Tous les siécles
Eccl. 36. 19. lui sont présens : *conspector sæculorum.* Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons
Dan. c. 2. vues, rien n'est arrivé au hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effrayant; dont la tête étoit d'or, la poitrine &

les bras d'argent, le ventre & les cuiſſes d'airain, & lesjambes de fer, mais une petite partie despieds de fer, & l'autre d'argile; Dieu a voulu repréſenter les quatre grands Empires, réuniſſant en en eux, comme la ſuite de cette Hiſtoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puiſſance. Que faut-il au Tout-puiſſant pour renverſer ce formidable Coloſſe, pour le briſer & le réduire en poudre? *Une petite pierre qui d'elle-même, & ſans la main d'aucun homme, ſe détachant de la montagne, ira frapper ce Coloſſe au pied. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent & l'or ſe briſeront tous enſemble, & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, & ils diſparoîtront ſans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu; mais la pierre qui avoit frappé la ſtatue, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.*

Nous voyons de nos yeux l'accompliſſement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. JESUS-CHRIST, deſcendu du Ciel pour s'incarner dans le ſein ſacré de la ſainte Vierge, ſans la participation d'aucun homme, eſt la petite pierre détachée

de la montagne ſans aucun ſecours humain. Le caractére qui domine dans ſa perſonne, dans ſes parens, dans ſon extérieur, dans ſa maniere d'enſeigner, dans ſes diſciples, en un mot dans tout ce qui l'environnoit, étoit la ſimplicité, la pauvreté, l'humilité qui fut ſi extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ſes miracles, quelque brillant qu'il fût, & aux yeux du démon même, ſi perçans & ſi attentifs, les preuves ſenſibles de ſa divinité.

Malgré cette foibleſſe & cette baſſeſſe même apparente, JESUS-CHRIST fera certainement la conquête de tout l'univers. C'eſt ſous cette idée qu'un
Apocal. 6. 2. prophéte nous le repréſente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre & ſa miſſion eſt de *former ici à ſon pere un royaume qui ne ſera jamais détruit ; un royaume qui ne paſſera point dans un autre peuple*, comme ceux dont juſqu'ici nous avons vu l'hiſtoire ; *qui renverſera & qui réduira en poudre tous ces royaumes, & qui ſubſiſtera éternellement.*

Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST, fondateur de cet Empire, eſt ſans borne, ſans meſure, & ſans fin. Les Rois, qui ſe glorifient tant dans leur puiſ-

ſance, n'ont rien qui approche tant ſoit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point ſur les volontés des hommes, ce qui eſt proprement régner. Leurs ſujets peuvent penſer tout ce qu'ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particuliéres qui ne ſe font point par leur ordre, & qui échappent à leur connoiſſance auſſi-bien qu'à leur pouvoir. Leurs deſſeins avortent & s'évanouiſſent, ſouvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins diſparoît & périt avec eux. Il n'en eſt pas ainſi de JESUS-CHRIST. *Toute puiſſance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* C'eſt principalement ſur les eſprits & ſur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne ſe fait que par ſon ordre ou par ſa permiſſion. Tout eſt réglé par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance. Tout coopére directement ou indirectement à l'accompliſſement de ſes deſſeins. *Matth. 28. 18.*

Pendant que tout eſt en mouvement ſur la terre, que les Etats & les Empires paſſent avec une rapidité incroyable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce ſpectacle extérieur, ſont entraînés auſſi par ce torrent ſans preſque s'en appercevoir : il ſe paſſe en ſecret un ordre de choſes

inconnu & invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siécles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des Elus, *alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, lorsque JESUS-CHRIST aura remis son royaume à Dieu son Pere, & qu'il aura détruit tout empire, toute domination, & toute puissance.* Puissions-nous tous avoir part à cet heureux Royaume, qui a pour Loi la vérité, pour Roi la charité, & pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*

1. Cor. 15. 24.





LIVRE VINGT-DEUXIEME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.

L'HISTOIRE des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y ſont diſtingués par un mérite particulier, eſt, à proprement parler, l'hiſtoire de l'eſprit humain; laquelle, en un certain ſens, ne le céde point à celle des Princes & de Héros, que l'opinion commune place au ſuprême dégré d'élévation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainſi, donner atteinte à la différence des états & des condi-

tions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a diſtingués parmi les hommes. Il a mis ſur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendus dépoſitaires de ſon autorité ; &, après eux, les Généraux d'armée, les Miniſtres, les Magiſtrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les ſoins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils poſſédent, ne ſont point de leur part une uſurpation. C'eſt la divine Providence elle-même, qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la ſoumiſſion, l'obéiſſance, & le reſpect pour ceux qui tiennent ſa place.

Mais il eſt un autre ordre de choſes, & s'il eſt permis de parler ainſi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, ſans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la diſtinction ne vient ni de la naiſſance, ni des richeſſes, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places ; mais uniquement du mérite & du ſavoir. C'eſt elle qui régle encore ici les rangs par le partage libre & purement volontaire des talens de l'eſprit, qu'elle diſtribue comme il lui plaît, & à qui il lui plaît, ſans aucun égard pour la qualité & la

la nobleſſe des perſonnes. Elle forme par l'aſſemblage des Savans en tout genre une nouvelle eſpéce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les ſiécles & tout les pays, ſans diſtinction, ni d'âge, ni de ſexe, ni de condition, ni de climats. Ici le Roturier ſe trouve de niveau avec le Noble, le Sujet avec le Prince, & ſouvent les dévancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de ſolides louanges dans cet Empire Littéraire, eſt que chacun ſoit content de ſa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collégues deſtinés, auſſi-bien que lui, par la Providence à enrichir la Société, & à en devenir les bienfaiteurs; & qu'il ſe ſouvienne avec reconnoiſſance de qui il tient ſes talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin, ceux qui ſe diſtinguent le plus parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils ſe ſoient donnés eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'induſtrie pour inventer & faire des découvertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'eſprit? & s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en

ufer à leur gré, & ne chercher dans l'ufage qu'ils en font, que leur gloire & leur réputation? Comme la Providence ne place les Rois fur le trône, que pour le bien des peuples, elle ne diftribue auffi les divers talens de l'efprit aux hommes, que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les Etats, on voit quelquefois des ufurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux feuls, oppriment tous les autres, il peut y avoir auffi parmi les Savans, fi j'ofe m'exprimer ainfi, une forte de tyrannie d'efprit, qui confifte à voir d'un œil jaloux le fuccès des autres, à être bleffé de leur réputation, à rabaiffer leur mérite, à n'eftimer que foi-même, & à vouloir dominer feul. Défaut haïffable, qui déshonore les Lettres! La folide gloire de l'Empire Littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, eft de travailler, non pour foi, mais pour le genre humain; & c'eft, j'ofe le dire, ce qui le met beaucoup au deffus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes qui occupent la plus grande partie de l'Hiftoire, & qui attirent le plus d'admiration, n'ont pour effet ordinaire, que le ravage des terres, la deftruction des Villes, le carna-

ge des hommes. Ces Héros ſi vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un ſeul homme meilleur ? Ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et ſi, par la fondation des Villes & des Empires, ils on procuré à la poſtérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs Contemporains par les flots de ſang qu'ils ont verſés ? Ces avantages même ſont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité ſont aujourd'hui pour nous, ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires, qui ont étonné les hommes de tems en tems ; tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrés dans le néant à notre égard : ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des phantômes qui ſe ſont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les ſiécles. Nous jouiſſons encore du fruit de leur travail & de leur induſtrie. Ils ont pourvu de loin à tous nos beſoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos uſages toute la natures. Ils ont forcé les matiéres les plus intraitables à nous

ſervir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abymes mêmes de la mer, de précieuſes richeſſes; &, ce qui eſt infiniment plus eſtimable, ils nous ont ouvert les tréſors de toutes les Sciences, ils nous ont conduits aux connoiſſances les plus ſublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & ſous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'eſprit, à régler les mœurs, à former de bons Citoyens, de bons Magiſtrats, de bons Princes.

Voilà une partie des biens que nous ont procurés ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoître le prix & la valeur, tranſportons-nous en eſprit juſqu'à l'enfance du monde, & juſqu'à ces ſiécles groſſiers, où l'homme, condamné à manger ſon pain à la ſueur de ſon front, ſe trouvoit ſans ſecours & ſans inſtrumens, obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer ſa nourriture, de ſe conſtruire des cabanes & des toits pour ſe mettre en ſûreté, de ſe préparer des vêtemens pour ſe défendre du froid & des pluies, en un mot, d'imaginer les moyens de ſatiſfaire à tous les beſoins de la vie. Que

de travaux! que d'embarras! quelles inquiétudes! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne ſentons point aſſez l'obligation que nous avons à ces hommes également induſtrieux & laborieux, qui ont fait les premiers eſſais des Arts, & qui ſe ſont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous ſommes commodément logés, ſi nous ſommes vêtus, ſi nous avons des Villes, des murs, des habitations, des temples, c'eſt à leur induſtrie & à leur travail que nous le devons. C'eſt par leur ſecours que nos mains cultivent les champs, bâtiſſent des maiſons, font des étoffes & des habits, travaillent en cuivre & en fer; &, pour paſſer de l'utile & du néceſſaire à l'agréable, qu'elles uſent du pinceau, qu'elles manient le ciſeau & le burin, qu'elles touchent des inſtrumens. Ce ſont-là des avantages & des bienfaits ſolides, ſtables, permanens, qui ont toujours été en croiſſant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les ſiécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier; qui ſe perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les Conquérans enſemble ont-ils fait quelque

chofe qui puiffe être mis en paralléle avec de tels fervices ? Cependant toute notre admiration fe tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces Héros de fang; & à peine rappellons-nous dans notre efprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais il faut remonter plus haut, & rendre un jufte hommage de louange & de reconnoiffance à celui qui feul en a été & en a pu être l'auteur. C'eft une vérité reconnue par les Payens même, & Cicéron l'attefte bien clairement, que c'eft de Dieu feul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie : *Omnes mortales fic habent, externas commoditates à diis fe habere.*

Lib. 3. de nat. deor. n. 86.

Pline le Naturalifte s'explique encore plus fortement, c'eft en parlant des merveilleux effets des fimples & des herbes par rapport aux maladies; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroiffent encore plus étonnans. » [a] C'eft, dit-il,

Plin. l. 20. in Proœm. Id. l. 27. c. 1. 2. & 3.

a Quæ fi quis ullo fortè ab homine excogitari potuiffe credit, ingratè deorum munera intelligit . . . Quod certè cafu apertum quis dubitet ? . . . Hic ergo cafus, hic eft ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magiftra natura. *Plin.*

» connoître

» connoître mal les préſens de la Di-
» vinité, & les payer d'ingratitude,
» que de vouloir en faire honneur aux
» hommes. Le hazard paroît avoir don-
» né lieu à ces découvertes, cela eſt
» vrai : mais ce hazard eſt Dieu même;
» & par ce nom, auſſi-bien que par
» celui de Nature, c'eſt lui ſeul qu'il
» faut entendre.

En effet, pour peu qu'on réfléchiſſe au peu de rapport & de proportion qui paroît par exemple entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matiére brute cachée dans la terre dont on les forme; entre une toile ſoit fine ou déliée, ſoit plus ſolide & plus forte, & le lin ou le chanvre; entre des étoffes de toute ſorte, & la toiſon des brebis; entre la beauté éclatante de la ſoie, de la difformité d'un hideux inſecte : on doit ſe convaincre que, jamais l'homme abandonné à ſes propres lumiéres, n'auroit pu faire de ſi heureuſes découvertes. Il eſt vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hazard paroît avoir donné lieu à la plûpart des inventions. Mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoiſſance à l'épreuve, affecte de ſe cacher ſous ces événemens fortuits comme ſous autant de voiles.

au travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnoît aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens !

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la derniere facilité, & qui ont pourtant échappé pendant tous les siécles précédens aux lumiéres & aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier & à perfectionner les Arts ; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voyoient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait reflexion, qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été si long-tems à graver avec le burin ? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'Art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens

Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La Boussole, c'est-à-dire, une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boëte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau Monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été si long-tems sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance?

On doit, ce me semble, également conclure, & de l'incroyable difficulté de certaines découvertes qui n'avertissoient par aucune apparence, & qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde; & de l'extrême facilité d'autres inventions, qui sembloient se montrer d'elles-mêmes, & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siécles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Etre supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mys-

téres de la nature, du moins pour la plûpart; mais elle n'en eſt pas pour cela moins reſpectable. Ce qu'il en laiſſe quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous inſtruire pour toutes les autres. Chriſtophe Colomb conçoit le deſſein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adreſſe pour cela à pluſieurs Princes, qui regardent ſon entrepriſe comme une folie : elle paroiſſoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par rapport à cette entrepriſe, un penchant comme naturel, un deſir ardent & perſévérant, qui le rendoit empreſſé, inquiet, invincible à tous les obſtacles & à toutes les remontrances. Qui lui avoit inſpiré ce hardi deſſein, & donné cette conſtance inébranlable, ſinon Dieu, qui avoit réſolu de toute éternité de faire paſſer la lumiére de l'Evangile aux peuples du nouveau Monde? L'invention de la Bouſſole en fut l'occaſion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voilà pourquoi cette découverte a été ſi long-tems différée, & enſuite ſi promptement & ſi courageuſement exécutée.

Après ces obſervations que j'ai cru

néceſſaires pour pluſieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matiére. Je diviſerai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Muſique. Dans le ſecond, je parlerai de la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les ſiéges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcourerai les Arts & les Sciences qui ont plus de rapport à l'eſprit : la Grammaire, la Poétique, l'Hiſtoire, la Rhétorique, & la Philoſophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque rapport.

Je dois avertir par avance, avec la franchiſe dont j'ai fait profeſſion juſqu'ici, que j'entreprends de traiter une matiére, dont pluſieurs parties me ſont preſqu'entiérement inconnues. J'ai beſoin, par cette raiſon, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me ſoit permis d'uſer librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y ſuis forcé plus que jamais) de tous les ſecours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai riſque de perdre la gloire d'être

Auteur & Inventeur.. J'y renonce volontiers, pourvu que je puiſſe avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matiére ſemble le comporter. Je ne prétends point inſtruire les Savans, mais choiſir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle eſtime on en faiſoit dans les anciens tems. Combien il eſt important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le ſoin.

JE puis bien avec juſtice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement ſur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, puiſque c'eſt dans le Paradis terreſtre même qu'elle a pris naiſſance, lorſqu'Adam, ſorti tout récemment des mains de ſon Créateur, poſſédoit encore le précieux mais fragile tréſor de ſon innocence. Dieu, l'ayant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum* : non une culture pénible & laborieuſe, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amuſement, Gen. 2. 15

& lui faire contempler de plus près dans les productions de la terre la sagesse & la libéralité de son Maître.

Le péché d'Adam, ayant renversé tout cet ordre, & lui ayant attiré le funeste arrêt qui le condamna à manger son pain à la sueur de son visage, Dieu changea son plaisir en châtiment, & l'assujertit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue sourde & rebelle à ses ordres en punition de sa révolte contre Dieu, se couvrit de ronces & d'épines. Il fallut lui faire violence pour la contraindre de payer à l'homme un tribut, dont son ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture, qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & sans peine.

On voit par-là jusqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle etoit, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourriciére du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens, & des richesses qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes : qui suffisent à la nécessité, & même aux dé-

lices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers ; & qu'elle leur est nécessaire : qui sont le principal revenu d'un Etat, & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées, & que l'espéce en seroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer & de la terre ; quand le commerce seroit interdit avec les voisins ; quand tous les Arts, qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; & elle serviroit à nourrir & le peuple, & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris, après cela, que l'Agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les Anciens : il doit paroître plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être, & que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire & la plus indispensable, soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vu, dans tout le cours de notre Histoire, qu'une des principales attentions des Princes les plus sages, & des Ministres les plus habiles, étoit

de ſoutenir & d'encourager l'Agriculture.

Chez les Aſſyriens & chez les Perſes, on récompenſoit les Satrapes, dans le gouvernement deſquels on trouvoit les terres bien cultivées, & l'on puniſſoit ceux qui négligeoient ce ſoin. Numa Pompilius, l'un des plus ſages Rois dont il ſoit parlé dans l'antiquité, & qui a le mieux compris & le plus fidélement rempli les devoirs de la royauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la maniére dont ils étoient cultivés; & il faiſoit venir les Laboureurs, pour louer & encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, & pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'Hiſtorien, étoient regardés alors comme les plus juſtes & les plus légitimes de toutes les richeſſes, & préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne ſont pas de longue durée. Ancus Marcius, quatriéme Roi des Romains, qui ſe piquoit de marcher ſur les traces de Numa, après le culte des dieux & le reſpect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples, que la culture des terres, & la nour-

Dion. Hal. Antiq. Rom. l. 2. p. 135.

Id. l. 3. p. 177.

riture des troupeaux. Cet esprit se conserva long-tems chez les Romains, & a dans les tems postérieurs, celui qui s'acquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du Censeur.

On savoit, par une expérience qui n'avoit jamais trompé, que la culture des terres, & la nourriture des bestiaux qui en est une suite & en fait partie, étoit pour un pays une source assurée & intarissable de richesse & d'abondance. L'Agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement & de la politique : & nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrein : c'est au nombre des citoyens, & à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la Terre promise pouvoit contenir & nourrir une multitude presque innombrable d'habitans : c'est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrême.

Ce que l'Histoire rapporte de l'opulence de plusieurs Villes de la Sicile, & en particulier des richesses immen

a Agrum malè colere, censorium probrum judicatur. *Plin. L.* 18. *c.* 3.

ſes de Syracuſe, de la magnificence de ſes édifices, des flottes puiſſantes qu'elle équippoit, & des armées nombreuſes qu'elle mettoit ſur pied, paroîtroit incroyable, s'il n'étoit atteſté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi ſuffire à de ſi énormes dépenſes, ſinon du fond même de la terre, qui y étoit miſe à profit avec une induſtrie merveilleuſe? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le ſoin que prit l'un des plus puiſſans Rois de Syracuſe (c'eſt Hiéron II.) de compoſer un Livre ſur cette matière, où il donnoit de ſages avis & d'excellentes régles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron, on [a] nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naiſſance & de leur rang de laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur l'Agriculture, tant ils en connoiſſoient l'utilité & le prix: Attale, ſurnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je ſuis moins étonné que Platon, Xénophon, Ariſtote, & d'autres Philoſophes, qui ont traité en particulier de

a De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud exteros. *Plin. l.* 18. *cap.* 3.

la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais, qui s'attendroit de voir paroître ici sur les rangs un général Carthaginois ? C'est Magon. Il falloit qu'il eût traité cette matiére bien à fond, puisque son ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes ; & qu'on en fît un grand cas, puisque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magistrats voulut bien se charger de ce soin. Cassiassius Dionysius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

D. Syllanus. Varr. de re rust. l. 1. c. 1.

Cependant, Caton le Censeur avoit déja donné ses livres sur cette même matiére. Car Rome n'étoit point encore entiérement gâtée, & le goût de l'ancienne simplicité s'y conservoit encore jusqu'à un certain point. On se souvenoit au moins avec joie & avec admiration, qu'autrefois [a] les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides & d'injustes de-

[a] Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent. . . . Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant convenerunt. . . . Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. *Cic. pro Rosc. Amer. n. 50.*

ſirs ſur celles des autres ; & que c'étoit ſouvent à la charrue qu'on alloit prendre des Conſuls & des Dictateurs. Dans [a] ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuſe de ſe voir cultivée par des mains victorieuſes & triomphantes, ſembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'eſt-à-dire, ſans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charrue & les armes, à enſemencer des terres, & à en conquérir, s'appliquant plus ſérieuſement à l'ouvrage, travailloient auſſi avec plus de ſuccès.

En effet, quand un homme de condition, qui a un génie ſupérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumiére, plus d'induſtrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'eſſais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé ſervi-

a Quænam ergo tantæ ubertatis cauſa erat ? Ipſorum tunc manibus imperatorum colebantur agri : (ut fas eſt credere) gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore ; ſive illi eâdem curâ ſemina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva diſponebant, quâ caſtra ; ſive honeſtis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curioſiùs fiunt. *Plin. l.* 18. *c.* 3.

lement dans sa routine & dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'éléve au-dessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture, que parce qu'ils en connoissoient l'importance ; & la plûpart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit tout près de la sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s'y promener; & considérant la a petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage qui, étant devenu le plus grand des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses,

Plutarc. in Cat. p. 337.

a Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum,
Sæva paupertas, & avitus apto
Cumulare fundus.

& chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est [a] là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé assis auprès de son foyer où il faisoit cuire des légumes, & lui ayant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse : *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel dîner ; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contigues à la

a Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites cùm attulissent, repudiati ab eo sunt. *Non enim aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed iis qui haberent aurum imperare.* C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le Livre de la Vieillesse. *n.* 55.

petite métairie de Caton. Là, il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniére de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites Villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de-là il revenoit dans son champ, où jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hiver, & presque nud, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & buvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, jusqu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la simplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier, dans Varron, les reproches *Varr. l. 3. c. 2.* spirituels & sensés, que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur, sur la magnificence de ses maisons de campagnes, en les comparant

* *Cela me fait souvenir d'un bon mot de Pline le Jeune, qui ne donnoit point à ses affranchis du vin différent du sien. Comme on lui représentoit que cela lui devoit couter beaucoup :* » *Non*, dit-il : *car* » *mes affranchis ne boivent pas du même vin* » *que moi, mais je bois* » *du même vin qu'eux* ». Quia scilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti. *Plin. Lib.* 2. *Epist.* 6.

à la ſimplicité du lieu où ils ſe trouvoient actuellement. » Ici, dit-il, on » ne voit ni tableaux, ni ſtatues, ni » boiſerie, ni plancher parqueté ; mais » en récompenſe, on y trouve tout » ce qui convient au labour des terres, à la culture des vignes, à la » nourriture des beſtiaux. Chez vous, » tout brille d'or, d'argent, de marbre ; mais nul veſtige de terres labourables, ni de vignobles. On ne » rencontre nulle part ni bœuf, ni » vache, ni brebis. Point de foin dans » les magaſins, point de vendange dans » les celliers, point de moiſſon dans » les greniers. Eſt-ce donc là une métairie ? En quoi reſſemble-t-elle à » celle que poſſédoient votre ayeul & » votre biſayeul ?

Depuis que le luxe ſe fut ainſi introduit chez les Romains, il s'en falloit bien que leurs campagnes fuſſent tenues comme autrefois, & rapportaſſent autant de revenu. Dans [a] un tems où la terre n'étoit cultivée que par des eſclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ou-

[a] Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ manus, inſcripti vultus exercent... Nos miramur ergaſtulorum non eadem emolumenta eſſe, quæ fuerint Imperatorum. *Plin. l.* 18. *c.* 3.

vriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens ? Aussi, est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains, tous ceux qui ont écrit sur ces matiéres : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un Royaume, ce qui est bien plus utile que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque pere de famille, qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ, qui lui est plus cher que tout autre, soit cultivé avec soin ; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par-là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leur soin, & travaillent même à regret. Un [a] Seigneur & un Maî-

a Lucium Volusium asseverantem audivi, patris familias felicissimum fundum esse, qui colonos

tre doivent ſouhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent long-tems dans une même famille, & que leurs fermiers ſe ſuccédent de pere en fils : ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait auſſi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier ont acquis quelque bien par leur induſtrie & par leur application, ce qui eſt fort à deſirer pour l'avantage même du Maître, ce [a] n'eſt pas ſur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut meſurer les charges qu'on leur impoſe, mais ſur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut eſtimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impoſitions. Car ſurcharger ainſi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'eſt punir l'induſtrie, & l'éteindre : au lieu que dans tout Etat bien policé, on a toujours cru qu'il

indigenas haberet, & tanquam in paterna poſſeſſione natos, jam inde à cunabilis longa familiaritate retineret. *Colum. l.* 1. *c.* 7.

a Cùm aratori aliquod onus imponitur, non omnes, ſi quæ ſunt præterea, facultates, ſed arationis ipſius vis ac ratio conſideranda eſt, quid ea ſuſtinere, quid pati, quid efficere poſſit ac debeat. *Cic. Verr. de frum. n.* 199.

falloit l'animer par l'émulation & par la récompense.

Une des causes du peu de produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un Art qui ait besoin d'étude, de refle-xions, ou de régles : chacun est aban-donné à son goût & à la pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes à l'expérien-ce. Les a Anciens ne pensoient pas ainsi. Colum. l. 1. c. 1. Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir* : il faut l'aimer, s'y affection-ner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire son plaisir. *Le pouvoir* : il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les en-grais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre ; & c'est ce qui manque à la plûpart des labou-reurs. *Le savoir* : il faut avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la cul-ture des terres, sans quoi les deux premiéres parties, non-seulement de-viennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des

a Debemus & imitari alios, & aliter ut facia-mus quædam experientia tentare. *Varro, l. 1. c. 18.*

terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'eſpérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenſes ont été faites ſans diſcernement & ſans connoiſſance de cauſe. A ces trois parties on en peut ajouter une quatriéme, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'eſt [a] l'*expérience* qui domine dans tous les Arts, qui eſt infiniment au-deſſus des préceptes, & qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commiſes; car ſouvent, c'eſt en faiſant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre eſtime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en eſt dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matiére. Varron en cite juſqu'à cinquante parmi les Grecs ſeuls. Il en a écrit auſſi, & Columelle après lui. Ces trois Auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux ſur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & ſtérile, que de com-

a Uſus & experientia dominantur in artibus, neque eſt ulla diſciplina, in qua non peccando diſcatur. Nam ubi quid perperam adminiſtratum ceſſerit improſperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magiſterium. *Colum. Ibid.*

parer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique.

Columelle, qui vivoit du tems de Tibére, déplore d'une maniére fort vive & fort éloquente le mépris général où, de ſon tems, l'Agriculture étoit tombée, & la perſuaſion où l'on étoit, que pour y réuſſir, on n'a beſoin d'aucun maître. » Je vois à Rome, dit-il, des » écoles de Philoſophes, de Rhéteurs, » de Géométres, de Muſiciens, &, ce » qui eſt bien plus étonnant, de gens » occupés uniquement, les uns à pré- » parer des mêts propres à piquer le » goût & à irriter la gourmandiſe, les » autres à orner la tête par des friſures « artificielles : & je n'en vois aucune » pour l'Agriculture. [a] Cependant on » peut ſe paſſer de tout le reſte, & la » République a été long-tems floriſ- » ſante ſans tous ces Arts frivoles ; » mais il n'eſt pas poſſible de ſe paſſer » du labour de la terre, puiſque la vie » en dépend.

Colum. l. 1. in Proœm.

» D'ailleurs y a-t-il quelque voie plus » honnête & plus légitime de conſer- » ver ou d'augmenter ſon patrimoine ? » Seroit-ce le parti des armes, pour

a Sine ludicris artibus... olim ſatis feliçes fuere futuræque ſunt urbes ; at ſine agricultoribus nec conſiſtere mortales nec ali poſſe manifeſtum eſt.

» amaſſer des dépouilles toujours teintes du ſang humain, & qui cauſent la ruine d'une infinité de perſonnes? Ou celui du trafic, qui, arrachant les citoyens à leur patrie, les expoſe à la fureur des vents & des flots, & les traîne dans un monde inconnu pour s'y enrichir? Ou le [a] commerce de l'argent & l'uſure, odieuſe & funeſte même à ceux qu'elle paroît ſecourir? Oſeroit-on comparer à aucun de ces moyens la ſage & innocente Agriculture, que le ſeul dérangement de nos mœurs a pu rendre mépriſable, &, par une ſuite néceſſaire, preſque ſtérile & ſans fruit.

» Bien des gens croient que la ſtérilité de nos terres, beaucoup moins fertiles maintenant que dans les tems paſſés, vient, ou de l'intempérie de l'air & des ſaiſons, ou de l'altération des terres mêmes, leſquelles affoiblies & épuiſées par un long & continuel travail, ne peuvent plus fournir leurs productions avec la même force & la même abondance. C'eſt une erreur, dit Columelle. Il ne faut pas s'imaginer que la terre,

a An fœneratio probabilior ſit, etiam his inviſa quibus ſuccurrere videtur?

» à

» à qui l'Auteur de la nature a com-
» muniqué une fécondité perpétuelle,
» ſe trouve expoſée à la ſtérilité com-
» me à une eſpéce de maladie. Et
» après qu'elle a reçu de ſon Maître
» une jeuneſſe divine & éternelle, ce
» qui l'a fait appeller la mere com-
» mune de tous, parce qu'elle a tou-
» jours enfanté de ſon ſein, & enfan-
» tera toujours tout ce qui ſubſiſte,
» il n'eſt pas à craindre qu'elle tombe
» dans la caducité & la vieilleſſe com-
» me l'homme. Ce n'eſt point à l'in-
» tempérie de l'air, ni aux années,
» qu'on doit attribuer la ſtérilité de
» nos terres, mais uniquement à notre
» faute & à notre négligence : n'en
» accuſons que nous-mêmes, qui
» abandonnons à nos eſclaves des
» campagnes qui, du tems de nos an-
» cêtres étoient cultivées par les plus
» gens de bien.

Cette réflexion de Columelle paroît fort ſolide, & eſt confirmée par l'expérience. La terre de Chanaan, (& il en faut dire autant des autres) étoit déja très-fertile quand le Peuple de Dieu en prit poſſeſſion ; & il y avoit plus de ſept cents ans que les Chananéens l'habitoient. Il s'en paſſa près de mille juſqu'à la captivité de Babylone.

On ne voit point dans les derniéres années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siécles elle est presque entiérement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle a, que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays, dont il est tant parlé dans l'Histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

ARTICLE SECOND.

Du labour de la terre. Pays célébres chez les Anciens pour l'abondance du bled.

Je me borne, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

Les pays les plus renommés pour

a Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi crediderunt, nec senio, sed nostra scilicet inertiâ minùs benignè nobis arva respondent. *Colum. l. 1. c. 1.*

l'abondance du bled, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

Athénes tiroit tous les ans de Byzance ſeule, ville de Thrace, quatre cents mille médimnes de bled : c'eſt Démoſthéne qui nous l'apprend. Le médimne contenoit ſix boiſſeaux, & de ſon tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'eſt-à-dire, cinquante ſols de notre monnoie. A combien d'autres Villes & d'autres contrées la Thrace fourniſſoit-elle du bled, & combien par conſéquent devoit-elle être fertile ?

Demoſth. in orat. cont. Lept p. 546. Id. in Phorm. p. 946.

Ce [a] n'eſt point ſans raiſon que Caton le Cenſeur, à qui la gravité de ſes mœurs fit donner le ſurnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere-nourrice du Peuple Romain. En effet, c'eſt de-là que Rome d'abord tiroit preſque tous ſes bleds, ſoit pour la nourriture de ſes citoyens, ſoit pour l'entretien de ſes armées. On voit dans Tite-Live, que la Sardaigne fourniſſoit auſſi beaucoup de bled aux Romains.

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reipub. noſtræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit... Itaque ad omnes res Sicilia provincia ſemper uſi ſumus ; ut, quicquid ex ſe poſſet efferre, id non apud eos naſci, ſed domi noſtræ conditum putaremus. *Cic. Verr.* 3. *n.* 5.

TOUT le monde ſait combien le terroir d'Egypte, humecté & engraiſſé par le Nil, qui a lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en bled. Quand Auguſte l'eût réduite en Province Romaine, il prit un ſoin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaiſant, qui s'étoient peu à peu remplis de limon par la négligence des Rois d'Egypte, & les fit nettoyer par les troupes Romaines qu'il y avoit laiſſées. Il en venoit réguliérement à Rome, tous les ans, vingt millions de boiſſeaux de bled. Sans ce ſecours, la Capitale du monde étoit expoſée à périr de faim. Elle ſe vit dans ce danger ſous Auguſte. Il ne reſtoit plus de bled dans la Ville que pour trois jours. Ce Prince, qui étoit plein de tendreſſe pour le Peuple, avoit réſolu de ſe faire mourir par le poiſon, ſi les flottes qu'on attendoit, n'arrivoient avant l'expiration de ce tems. Elles arrivérent à propos, & l'on attribua le ſalut du Peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de ſages précautions pour éviter un pareil danger.

Sext. Aurel. Vict. in epitome.

L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ſes contrées, où un boiſſeau de bled

Plin. l. 18. c. 8.

a Nilus ibi coloni vice fungitur. *Plin.*

ſemé en terre, en rapportoit cent cinquante. D'un ſeul grain venoient quelquefois près de quatre cents épics, comme on le voit dans les lettres écrites ſur ce ſujet à Auguſte & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui rapporte ces faits, aſſure que c'étoit une choſe aſſez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épics : & il fait remarquer à cette occaſion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui eſt deſtinée pour la nourriture de l'homme, & par conſéquent la plus néceſſaire, fût auſſi la plus féconde.

J'ai dit que d'abord Rome tiroit preſque tous ſes bleds de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la ſuite, quand elle ſe fut rendue maîtreſſe de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ſes plus abondans greniers. Chaque année elles faiſoient partir de nombreuſes flottes chargées de froment, pour la nourriture du Peuple, maître de l'Univers : & quand la récolte manquoit dans une de ces Provinces, l'autre venoit à ſon ſecours, & nourriſſoit la Capitale du monde. Le bled, par ce moyen, étoit d'un fort *Liv. l. 31. n. 50*

bas prix à Rome, & ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le
Id. l. 35. n. 62. boisseau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis, située dans la petite Syrte, lui payoit en tribut chaque jour un talent, c'est-à-dire, trois mille francs.
Id. l. 43. n. 5. Dans la guerre contre Philippe, les Ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment, & cinq cents mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnérent autant.

Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siége de l'Empire y eût été transporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux Villes pour la nourriture du Peuple immense
Socrat. l. 2. c. 13. qui les habitoit. L'Empereur Constantin faisoit distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingts mille boisseaux de bled qu'on y apportoit d'Alexandrie, c'est-à-dire, pour nourrir six cents quarante mille hommes, le boisseau Romain n'étant que pour
Ælian. Spartian. in Severo huit personnes par jour. Lorsque l'Empereur Septime Sévére mourut, il y avoit à Rome, dans les greniers publics, du bled pour sept ans, à dépen-

ser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire, pour nourrir six cents mille hommes. Quelle prévoyance pour l'avenir contre les années de stérilité !

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très-fertiles en bled.

Pour ensemencer de bled un arpent, on employoit ordinairement un médimne : *medimnum.* Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de bled à peu près. (On marque dans le *Spectacle de la Nature*, que la quantité ordinaire & suffisante pour ensemencer un arpent, est cent vingt livres de bled. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix médimnes de bled, c'est-à-dire, de dix pour un : l'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail; & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre sep-

Cic. Verr. de frum. n. 112. Plin. l. 18. c. 7.

Cic. ibid. n. 173.

tier contient douze boiſſeaux, & ſe vend aſſez ordinairement dix francs. Sur ce pied notre boiſſeau vaut ſeize ſols & quelque choſe de plus ; c'eſt-à-dire, le double de l'ancien, & par-delà.

Tout ce que j'ai rapporté de Cicéron au ſujet du bled, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en falloit pour enſemencer un arpent, combien cette ſemence rapportoit, ne doit point être regardé comme une régle fixe : car tout cela varioit beaucoup ſelon la différence des terres, des pays, & des tems.

Plin. l. 18. c. 30. Les Anciens avoient différentes maniéres de battre le bled. Ils ſe ſervoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des pieds des chevaux, qu'ils faiſoient paſſer deſſus, ou de fléaux avec leſquels ils battoient les gerbes, comme on le pratique encore dans bien des endroits.

Ils employoient auſſi divers moyens pour garder long-tems le bled, ſur-tout en le ſerrant avec les épics dans des foſſes qu'ils creuſoient ſous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand ſoin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteſte que *Lib. 1. de re ruſt. c. 5.*

le bled ſe conſervoit ainſi pendant cinquante ans.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. *Culture de la vigne. Vins célébres en Gréce & en Italie.*

On juge aiſément que les hommes n'ont pas donné moins de ſoin à la culture de la vigne, qu'à celle du bled, quoiqu'ils s'en ſoient aviſés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'uſage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'Agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit ſans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'uſage qu'on pouvoit faire du raiſin en exprimant ſa liqueur, & la conſervant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *& ayant bu du vin, il s'enivra.* Les Payens ont tranſporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus, qu'ils n'ont jamais bien connu; & ce qui eſt dit de l'ivreſſe de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le Dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Gen. 9.20.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portérent de proche en proche la vigne, & enseignérent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'Asie sentit la premiére la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homére que du tems de la guerre de Troie, le transport des vins faisoit partie du commerce.

Iliad. l. 7.

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'est-à-dire, dans des peaux de bêtes; & ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois, établis le long du Pô, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems, la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre ou à se moisir.

Odyss. l. 9. v. 197.

Il est parlé dans Homére d'un vin de Maronée en Thrace, fort célébre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thra-

ces de le boire pur. Aussi a n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. Pline remarque que de son tems * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homére, & avoit vu que dans une mesure de vin, qui répond à nos trois demi-septiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poéte Grec. *Plin. l. 14 c. 4.*

Le même Auteur parle de vins fort célébres dans l'Italie, qui portoient le nom d'Opimius, sous le Consulat duquel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c'est-à-dire, depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en mêloit une très-modique quantité avec d'autres vins, auxquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuse de force & de douceur. Quelque b grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le Consulat *Ibid.*

a Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. *Horat. Od. 27. l. 1.*

* *C'est le célébre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.*

b Atqui eæ notæ sunt optimæ. Credo: sed nimia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. *Cicer. in Brut. n. 287.*

d'Opimius, ou ſous celui d'Anicius; car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faiſoit plus grand cas ; &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déja trop vieux pour être ſupportables.

La Gréce & l'Italie, diſtinguées par tant d'endroits, l'étoient particuliérement par l'excellence des vins.

Dans la Gréce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célébres. Ceux de Cypre ſont encore aujourd'hui fort eſtimés. Horace parle ſouvent de ceux de Lesbos, & les [a] repréſente comme des vins bienfaiſans & agréables. Mais Chio l'emportoit ſur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation : juſques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette iſle, qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enſeigné l'uſage aux autres peuples. Tous [b] ces vins de Gréce étoient ſi eſtimés, & d'un ſi grand prix, qu'à

Athen. l. 1. *p.* 26. 32.

a Hic innocentis pocula Lesbii
Duces ſub umbra. *Od.* 17. *l.* 1.

b Tanta vino Græco gratia erat, ut ſingulæ potiones in convictu darentur. . . . L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus ſemel Græcum vinum daretur. *Plin. ex Varr. l.* 14. *c.* 14.

Rome, jusqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en buvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

Pline étoit persuadé que les libations de lait, instituées par Romulus, & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bûcher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multipliérent dans les siécles suivans, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Gréce, dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des Arts & des Sciences. Ce [a] furent les vins d'Italie, qui du tems de Camille, y attirérent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie. *Plin. l. 14. c. 12.*

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La coutume [b] an-

a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. *Liv. l. 5. n. 33.*

b In campano agro vites populis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. *Plin. l. 14. c. 1.*

cienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher * les vignes à des arbres, & sur-tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles portoient leurs branches : ce qui faisoit un très-bel effet, & donnoit un spectacle très-agréable à la vue. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les [a] vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits, contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons, qui donnoient toute leur application & tous

* *De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on* marie *les arbres aux vignes :* Ergo aut adulta vitium propagine Altas *maritat* populos. *Il appelle* veufs *ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées :* aut vitem *viduas* ducit ad arbores*. *Enfin il donne le nom de* Célibatéres *aux arbres, auxquels on ne joint jamais la vigne :* plantanusque *cælebs* evincet ulmos.

*Od. 15. l. 2. *Epod. 2.* *Od. 5. l. 4.*

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles. *Horat. Od. 20. l. 1.*

leurs ſoins à la culture de ces vignes. La preuve en eſt que, du tems de Pline, c'eſt-à-dire, environ cent ans depuis Horace, la [a] réputation de ces vins, autrefois ſi vantés, étoit entiérement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vignerons, leſquels, aveuglés par l'appât & l'eſpérance du gain, ſongérent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon.

Pline cite pluſieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entr'autres, un célébre Grammairien, qui vivoit du tems de Tibére & de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis long-tems par ſes anciens maîtres. Le ſoin extraordinaire qu'il en prit, & la façon ſinguliére dont il le cultiva, y apportérent en aſſez peu d'années un changement qui tenoit du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit.* Un ſuccès ſi prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient preſque toujours ſtériles, lui attira l'envie de tous ſes voiſins; &, pour couvrir leur pareſſe & leur ignorance, ils l'accuſérent de magie & de ſortiléges. *Plin. l. 14. c. 5.*

a Quod jam intercidit incuria coloni... Cura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiæ potiùs, quàm bonitati ſtudentium. *Plin. l. 14. c. 6.*

Athen. l. 1. p. 26.

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrêmement recherché. Il avoit beaucoup de force & d'âpreté, & n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse, & domter son austérité, on employoit le miel, ou on le mêloit avec du vin de Chio; & par ce mêlange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en rapporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui, dans les derniers tems, n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flatter les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

Athen. l. 10. p. 419.

Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphiriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrérent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes

gens de condition libre de boire du vin, qu'à l'âge de trente ans: mais [a] pour les femmes, l'uſage leur en étoit abſolument défendu; & la raiſon de cette défenſe étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénéque ſe plaint avec amertume de ce que de ſon tems cette coutume étoit preſque généralement violée. La [b] complexion foible & délicate des femmes, dit-il, n'a point changé: mais leurs mœurs ont changé, & ne ſont plus les mêmes. Elles ſe piquent de porter l'excès du vin auſſi loin que les hommes les plus robuſtes. Elles paſſent, comme eux, les nuits entiéres à table; & tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles ſont gloire de les défier, & même, ſi elles le peuvent, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un Edit au ſujet des vignes, qui pouvoit avoir un juſte fondement. Une année ayant rendu beaucoup de vin & très-peu de bled, il crut qu'on avoit plus de ſoin

Suet. in Domitian. c. 7.

a Vini uſus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne ſcilicet in aliquod dedecus prolaberentur: quia proximus à libero patre intemperantiæ gradus ad inconceſſam venerem eſſe conſuevit. *Valer. Max. l. 2. c. 1.*

b Non minùs pervigilant, non minùs potant; & mero viros provocant. *Senec. epiſt. 95.*

de l'un que de l'autre ; & ſur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, & que dans les Provinces on arracheroit au moins la moitié de celles qui y étoient. Philoſtrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Aſie ; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les ſéditions qui y arrivoient dans les Villes. Toute l'Aſie lui députa à ce ſujet Scopélien, qui profeſſoit l'éloquence à Smyrne. Il réuſſit ſi bien dans ſes remontrances, qu'il obtint, non-ſeulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas, ſeroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir ſon Edit, fut qu'on avoit ſemé des billets qui portoient en deux Vers grecs, que, quoiqu'il fît, il reſteroit encore aſſez de vin pour le ſacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

Philoſtr. vit. Apollon. l. 6. c. 17.

Suet. in Domitian. c. 14.

Il ſemble néanmoins, dit M. de Tillemont, que ſon Edit ait ſubſiſté dans la plus grande partie de l'Occident juſques à Probe, c'eſt-à-dire, durant près de deux cents ans. Cet Empereur qui, après pluſieurs guerres, avoit établi une ſolide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages

utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas par l'oisiveté, & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats, n'ayant rien à faire, ne se portassent à des séditions; Probe, de même, employa les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens & aux Espagnols, d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde.

§. II. *Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.*

Avant que de finir cet article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle, qui fait connoître quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, & il fait un calcul exact des frais & du produit de sept arpens de vigne. Son dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse & plus lucra-

tive que toute autre, & que celle même du bled. Cela pouvoit être vrai de ſon tems, mais il ne l'eſt pas du nôtre, du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peut-être des divers accidens auxquels la vigne eſt ſujette dans ces pays-ci, gelées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui abſorbe la plus grande partie du profit des vignerons, & les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les Anciens même tout le monde n'étoit pas du ſentiment de Columelle. [a] Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes, mais à celles qui produiſoient d'excellent vin, & en quantité. En ſuppoſant ces deux conditions, on penſe encore de même aujourd'hui. Pluſieurs donnoient la préférence aux prairies; & leur principale raiſon étoit que les frais pour la culture des vignes en emportent preſque tout le produit.

a Cato quidem dicit (primum agrum eſſe,) ubi vineæ poſſint eſſe bono vino & multo. . . . Alii dant primatum bonis pratis. . . . Vineam ſunt qui putent ſumptu fructum devorare. *Varr. de re ruſt. l.* 1. *c.* 7. 8.

I. *Frais néceſſaires pour ſept arpens de vigne.*

Ces frais ſont :

1. Pour l'achat d'un eſclave qui ſeul ſuffit pour cultiver ſept arpens de vigne, huit mille ſeſterces,	1000 l.
2. Pour l'achat du fonds des ſept arpens, ſept mille ſeſterces,	875 l.
3. Pour les échalas, & autres dépenſes néceſſaires pour ſept arpens, quatorze mille ſeſterces,	1750 l.
Ces trois ſommes enſemble font vingt-neuf mille ſeſterces ;	3625 l.
4. Pour l'intérêt de ladite ſomme de 29000 ſeſterces à ſix pour cent pendant deux ans que la terre ne rapporte point, & que cette ſomme eſt morte, trois mille quatre cents quatre-vingts ſeſterces,	435 l.
Le total de la dépenſe monte à 32480 ſeſterces,	4060 l.

II. *Produit de ſept arpens de vigne.*

Le produit des ſept arpens de vigne par an eſt de ſix mille trois cents ſeſterces, c'eſt-à-dire de ſept cents quatre-vingts-ſept livres dix ſols. Ce qui va être prouvé.

Le *Culeus* eſt une meſure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vint-ſix pintes, & un peu plus. Par conſéquent le *Culeus* contient cinq cents vingt pintes, ce qui fait deux muids meſure de Paris moins cinquante-ſix pintes.

Le moins que puiſſe valoir le *Culeus* c'eſt trois cents ſeſterces, c'eſt-à-dire, trente-ſept livres dix ſols. Le * moins que doive rapporter chaque arpent c'eſt trois *Culeus*, qui vaudront neuf cents ſeſterces, ou cent douze livres dix ſols. Les ſept arpens rapporteront donc de profit ſix mille trois cents ſeſterces, qui font ſept cents quatre-vingts-ſept livres dix ſols.

L'intérêt de la dépenſe totale, laquelle eſt de trente-deux mille quatre cents quatre-vingts ſeſterces, c'eſt-à-

* *Columelle marque que dans les vignobles de Sénéque chaque arpent rapportoit huit* Culeus. Lib. 3. cap. 3. *Et Varron, qu'en pluſieurs endroits, il rapportoit juſqu'à dix & quinze* Culeus. Lib. 1. c. 2.

dire de quatre mille ſoixante livres ; cet intérêt, dis-je, à ſix pour cent par an, monte à mille neuf cents quarante-quatre ſeſterces, & quelque choſe de plus ; c'eſt-à-dire à deux cents quarante-trois livres. L'intérêt de cette même ſomme que l'on tire par an du produit de ſept arpens de vignes, eſt de ſix mille trois cents ſeſterces, c'eſt-à-dire de ſept cents quatre-vingts-ſept livres dix ſols. Par où l'on voit combien ce 243 *liv.*
dernier intérêt ſurpaſſe l'autre ; qui 787 *liv.*
étoit pourtant le commun & l'ordinaire dans l'uſage. Et c'eſt ce que Columelle vouloit prouver.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tiroit des *marcottes*. La marcotte eſt un rejetton, *Viviradices.*
une branche de vigne qu'on couche en terre, & qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produiſoit par an dix mille marcottes au moins, qui ſe vendoient trois mille ſeſterces, ou trois cents ſoixante & quinze livres. Les marcottes produiſoient donc pour les ſept arpens vingt & un mille ſeſterces, ou deux mille ſix cents vingt-cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix ; car pour lui, il aſſure qu'il en tiroit réguliérement le double. Il parle

des vignes d'Italie ſeulement, & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, ſept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cents douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vignerons, venoit ſans doute de ce que les vignes étoient alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant repandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour ſe mettre par ce moyen en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu juſques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIÉME.

De la nourriture des beſtiaux.

J'ai dit que la nourriture des beſtiaux faiſoit partie de l'Agriculture. Elle en eſt certainement une partie eſſentielle, non ſeulement parce que ce ſont ces beſtiaux qui, par un fumier abondant, fourniſſent à la terre les engrais qui lui ſont néceſſaire pour conſerver & renouveller ſes forces, mais encore

core parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le [a] bœuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un bœuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoyen, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus [b] on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu; l'Ecriture nous fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, & cinq cents ânesses. *Job. 1. 3.*

a Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necasse, quàm civem. *Colum. in præfat. lib. 6.*

b In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, eademque quæstuosissima. *Ibid.*

C'eſt par-là que la Terre promiſe, quoique d'une étendue aſſez médiocre, enrichiſſoit ſes Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit preſque incroyable, & montoit à plus de trois millions de perſonnes, en comptant les femmes & les enfans.

4. *Reg.* 3. 4. Nous liſons qu'Achab, roi d'Iſrael, ſe faiſoit payer chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays !

II. Paralip. XXVI. 10. L'Ecriture ſainte, en nous repréſentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un ſage gouvernement, ne manque pas de faire obſerver qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourriſſoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vaſtes étables, & des logemens fortifiés de tours, pour y retirer les beſtiaux & les paſteurs, & pour les y mettre à couvert & en ſûreté ; & il eut ſoin auſſi d'y faire creuſer beaucoup de citernes, travaux moins éclatans, mais non moins eſtimables que les plus ſuperbes palais. Ce fut ſans doute la protection particuliére qu'il

accorda à tous ceux qui étoient employés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit ſon régne un des plus opulens qu'on eût encore vus dans Juda. Et il agit de la ſorte, ajoute l'Ecriture ſainte, „ parce „ qu'il ſe plaiſoit fort à l'agriculture „. *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* Le texte hébreu eſt encore plus fort : *quia diligebat terram.* „ Il aimoit la „ terre : „ Il s'y plaiſoit : peut-être la cultivoit-il de ſes propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoiſſoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec ſoin & avec intelligence étoit une ſource aſſurée de richeſſes & pour le Prince & pour le peuple : ainſi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la royauté, quoique ſouvent il ſoit un des plus négligés.

L'Ecriture dit auſſi du ſaint Roi Ezéchias, *Qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes ſortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aiſément que la ſeule tonte des bêtes à laine, ſans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très-conſidérable dans un pays qui en nour-

II. Paralip. XXXII. 29.

riſſoit une multitude preſque ſans nombre. Auſſi voyons-nous que la tonte des brebis étoit un tems de feſtin & de réjouiſſance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faiſoient auſſi la richeſſe des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulyſſe dans Homére. Il en étoit de même chez les Romains, & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en bœufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vu des grands avantages que produit la nourriture des beſtiaux, qu'un auſſi ſavant homme que Varron n'ait pas dédaigné de deſcendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque uſage à la campagne, ſoit pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le tranſport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chevres, truies : *greges*. Il paſſe enſuite au gros bétail, bœufs, ânes, chevaux, chameaux : *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la baſſe cour, *villaticæ pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre auſſi dans le même détail;

Colum. præfat. l. 6.

& Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, & ne lui produiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison & à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au dehors, & à le porter lui-même dans ses voyages. Plusieurs d'entr'eux couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes même les plus exquises; & lui fournissent la riche matiére de toutes les étoffes dont il a besoin pour se vêtir, & mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de

bleds, de vignes, & de troupeaux, eſt pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus eſtimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit ſeul, le laiſſeroit périr de faim, de ſoif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un ſeul coup d'œil tous ſes biens; &, ſans ſortir de ſon petit domaine, il trouve ſous ſa main des richeſſes immenſes & innocentes, qu'il reconnoît ſans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde auſſi comme le fruit de ſes travaux, & qui, par cette raiſon, lui deviennent encore plus agréables.

§. V. *Innocence & agrément de la vie ruſtique, & de l'Agriculture.*

Le revenu & le profit qui revient de la culture de la terre, n'eſt pas le ſeul ni le plus grand avantage qu'on y doive conſidérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie [a] ruſtique, en parlent

a In urbe luxuries creatur: ex luxuria exiſtat avaritia neceſſe eſt: ex avaritia erumpat audacia: indè omnia ſcelera ac maleficia gignuntur... In ruſticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita iſtiuſmodi maleficia gigni non ſolent.... Cupiditates porro quæ poſſunt

toujours avec éloge, comme d'une vie ſage & heureuſe ; qui porte l'homme à la juſtice, à la tempérance, à la ſobriété, à la ſincérité, en un mot à toutes les vertus ; & qui le met comme à l'abri de toutes les paſſions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de ſon devoir, & d'un travail journalier qui lui laiſſe peu de loiſir. Le luxe, l'avarice, l'injuſtice, la violence, l'ambition, compagnes preſque inſéparables des richeſſes, font leur ſéjour ordinaire dans les grandes villes qui en fourniſſent la matiére & l'occaſion : la vie dure & laborieuſe de la campagne n'admet point ces ſortes de vices. C'eſt ce qui a donné lieu aux Poétes de feindre que c'eſt là qu'Aſtrée déeſſe de la juſtice, en quittant la terre, a fait ſa derniére demeure.

On voit dans Caton une formule de priéres pour les gens de la campagne, où l'on reconnoît des traces précieuſes de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, & s'adreſſoient à lui dans tous leurs beſoins tem-

eſſe in eo, qui ruri ſemper habitarit, & in agro colendo vixerit ? quæ vita maximè disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta.... Vita autem ruſtica, parcimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt. *Cic. pro Roſc. Amer. n.* 59. & 75.

porels, parce qu'ils ſavoient qu'il préſidoit à tout, & que tout dépendoit de lui. J'en rapporterai une bonne partie, & j'eſpére qu'on ne m'en ſaura pas mauvais gré. C'eſt dans une cérémonie appellée *Solitaurilia*, & ſelon d'autres *Suovetaurilia*, où les payſans faiſoient le tour de leurs terres en offrant à certains Dieux des libations & des ſacrifices.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je
» vous prie & vous conjure de nous
» être propice & favorable, à moi, à
» ma maiſon, à tous mes domeſtiques,
» pour ce qui fait le ſujet de la pré-
» ſente proceſſion dans mon champ,
» dans ma terre, & dans mon fonds :
» d'empêcher, de détourner, & d'éloi-
» gner de nous les maladies connues
» & inconnues, les déſolations, les
» orages, les calamités, les intempé-
» ries de l'air : de faire croître & par-
» venir à bien nos légumes, nos bleds,
» nos vignes, nos arbres : de conſer-
» ver les paſteurs & les troupeaux :
» de nous accorder la conſervation de
» la vie, & de la ſanté à moi, à ma
» maiſon, & à tous mes domeſtiques ».

Quelle honte que des Chrétiens, & ſouvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, ſoient maintenant ſi

peu ſoigneux de les demander à Dieu, & qu'ils rougiſſent de l'en remercier ! Chez les payens tous les repas commençoient & finiſſoient par des priéres : elles ſont maintenant bannies de preſque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail ſur les devoirs du Maître ou du Fermier par rapport aux domeſtiques, qui paroit plein de raiſon & d'humanité. » Il » faut, dit-il, avoir ſoin qu'ils ſoient » bien vêtus, mais ſans délicateſſe : » qu'ils ſoient à l'abri du vent, du » froid, de la pluie. Dans les ordres » qu'on leur donne, il faut garder un » juſte * tempérament entre une dou- » ceur trop relâchée & une dureté ex- » ceſſive, leur faire plus craindre que » éprouver la ſévérité du châtiment, » les empêcher de mal faire par l'aſſi- » duité & la préſence : car l'habileté » conſiſte à prévenir les fautes, au lieu » de les punir. Quand ils ſont mala- » des, avoir attention qu'ils ſoient bien » ſoignés, & qu'ils ne manquent de » rien : c'eſt le moyen ſûr de les affec- » tionner au ſervice ». Il deſire qu'on en uſe ainſi à l'égard même des eſclaves qui travailloient ſouvent chargés de

Colum. l. 1. c. 8.

Id. l. 12. c. 1.

* *C'étoient des eſclaves qui cultivoient les terres.*

chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

Colum. l. 12. in præf. Ce qu'il dit à l'occaſion de la Fermiére eſt très-remarquable. La Providence, en uniſſant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils ſe prêtaſſent un mutuel ſecours, & pour cela leur a aſſigné à chacun leurs fonctions particuliéres. L'un deſtiné aux affaires du dehors, eſt obligé de s'expoſer au chaud & au froid, d'entreprendre des voyages, de ſoutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'eſt-à-dire, de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuſte & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces miniſtéres, eſt réſervée pour les affaires du dedans. La garde de la maiſon lui eſt confiée : & comme le caractére propre de cet emploi eſt l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille preſque toujours au dehors, & qu'il eſt ſouvent obligé de repouſſer l'injure, Dieu lui a donné la hardieſſe en partage. Auſſi [a] de

[a] Nam & apud Græcos, & mox apud Romanos uſque in patrum noſtrorum memoriam,

tout tems, & chez les Grecs & chez les Romains, le gouvernement domeſtique eſt dévolu aux femmes, de ſorte que les maris, après avoir ſatisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maiſon libres de tous ſoins, & y trouvent un parfait repos.

C'eſt a ce qu'Horace décrit ſi élégamment dans une de ſes Odes. » La femme du Fermier, recommandable par
» une chaſte pudeur, (telles que ſont
» les Sabines & les Apuliennes brûlées
» par les ardeurs du ſoleil) prend de
» ſon côté le ſoin de la maiſon & des
» enfans : elle enferme ſes troupeaux
» dans les parcs pour en traire le lait :

ferè domeſticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forenſium exercitationum omni cura depoſita patribus - familias intra domeſticos penates ſe recipientibus.

a Quòd ſi pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut peruſta ſolibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum,
Laſſi ſub adventum viri,
Claudenſque textis cratibus lætum pecus,
Diſtenta ſiccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet : &c.

Horat. Epod. 2.

» elle ne manque pas de tenir le feu
» tout prêt à l'arrivée de ſon mari fati-
» gué, & de ſervir, avec des vins de
» l'année, des mets que lui fournit ſon
» champ, ſans qu'elle ſoit obligée de
» les acheter ».

Il ſemble que les Anciens aient travaillé à ſe ſurpaſſer eux-mêmes en traitant cette matiére, tant elle leur fournit de belles penſées & de riches expreſſions. » Trop [a] heureux, s'écrie
» Virgile, habitans de la campagne,
» s'ils connoiſſent leur bonheur ; à qui
» la terre, loin du tumulte des armes
» & de la diſcorde, prodigue ſes fruits,
» nourriture ſimple & naturelle, qui
» eſt la juſte récompenſe de leurs tra-

a O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona norint,
Agricolas ! quibus ipſa, procul diſcordibus armis,
Fundit humo facilem victum juſtiſſima tellus.
Si non, &c.
At ſecura quies, & noſcia fallere vita,
Dives opum variarum ; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus ; at frigida Tempe,
Mugituſque boum, molleſque ſur arbore ſomni
Non abſunt : illic ſaltus, ac luſtra ferarum,
Et patiens operum, parvoque aſſueta juventus :
Sacra Deûm, ſanctique Patres. Extrema per illos
Juſtitia excedens terris veſtigia fecit.

Virg. Georg. lib. 2.

» vaux ! Là régne une paix tranquille, » & une ſimplicité de mœurs qui » ignore toute fraude & toute trom- » perie. Là ſe trouvent une merveil- » leuſe variété d'innocentes richeſſes, » un doux loiſir dans une fertile de- » meure, de vaſtes & belles campa- » gnes, de fraîches grottes, des ſour- » ces d'eau vive, de ſombres forêts où » l'ombre des arbres invite au ſommeil. » Il n'eſt pas juſqu'au mugiſſement des » vaches qui ne faſſe plaiſir. On y voit » une Jeuneſſe endurcie au travail & » accoutumée à une vie ſobre & fru- » gale. Mais ce qu'on y admire le plus, » eſt un profond reſpect pour les dieux, » & après eux pour les peres & les » meres. En un mot, c'eſt-là que la » Juſtice, lorſqu'elle a quitté la terre, » a fait ſon dernier ſéjour ».

La belle deſcription que fait Cicéron dans ſon traité de la Vieilleſſe, de la maniére dont le bled & le raiſin arrivent par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit conſidérer ces merveilleuſes productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, ſi un

ſimple récit cauſe tant de plaiſir, quel effet doit produire ſur un eſprit raiſonnablement curieux la réalité même & le ſpectacle actuel de ce qui ſe paſſe dans une vigne & dans une piece de bled, juſqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre ſoient portés & mis en ſûreté dans les celliers & dans les greniers ? Et il en faut dire autant de toutes les autres richeſſes dont la terre ſe couvre chaque année.

Voilà ce qui rend le ſéjour de la campagne ſi agréable & ſi délicieux, & ce qui en fait l'objet des deſirs des Magiſtrats, & des perſonnes occupées d'affaires ſérieuſes & importantes. Las & fatigués des ſoins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace : » O [a] campagne, quand te verrai-je ? » quand me ſera-t-il permis d'aller oublier dans ton ſein toutes mes occupations & mes inquiétudes, ou en » m'amuſant à la lecture des Anciens, » ou en goûtant le plaiſir de ne rien » faire, ou en me livrant à la douceur

a O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

Horat. Sat. 6. l. 2.

» du ſommeil » ? On y goûte en effet des plaiſirs bien purs. Il ſemble, ſelon la belle expreſſion du même Poéte, que [a] la campagne nous rend à nous-mêmes en nous tirant comme de ſervitude, & que c'eſt là proprement vivre & régner. On entre, pour ainſi dire, en converſation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, & l'on reçoit les excuſes qu'ils en apportent, rejettant [b] la faute tantôt ſur les trop grandes pluies, tantôt ſur les exceſſives chaleurs, d'autres fois ſur la rigueur du froid : c'eſt Horace qui leur prête ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque aſſez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuſe à laquelle l'homme a été d'abord condanné ; mais que j'en ai en vue une autre, deſtinée à faire ſon plaiſir, & à l'occuper

a Villice ſylvarum, & mihi me reddentis agelli.
Epiſt. 14 *l.* 1.
Vivo & regno, ſimul iſta reliqui, &c.
Epiſt. 10 *l.* 1.

b Funduſque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
Horat. Od. 1. *l.* 3.

agréablement ; parfaitement conforme à l'inſtitution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puiſqu'il l'avoit commandée à Adam auſſi-tôt après l'avoir formé. En effet, elle ſemble nous retracer une image du paradis terreſtre, & ſe reſſentir en quelque ſorte de l'heureuſe ſimplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voyons que dans tous les tems elle a fait le divertiſſement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puiſſans. Sans parler des fameux jardins ſuſpendus, qui faiſoient l'ornement de Babylone ; l'Ecriture nous apprend que Aſſuérus (c'eſt le même que Darius fils d'Hyſtaſpe) avoit planté une partie des arbres de ſon jardin, & qu'il le cultivoit de ſes mains royales : *Juſſit convivium præparari in veſtibulo horti & nemoris, quod regio cultu & manu conſitum erat.* On ſait ce que Cyrus le jeune répondit à Lyſandre, qui admiroit la beauté, l'économie, & la diſpoſition de ſes jardins : Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les allignemens, & qu'il avoit planté pluſieurs arbres de ſa main. *Ego omnia iſta ſum dimenſus : mei ſunt ordines, mea deſcriptio : multæ etiam iſtarum arborum mea manu ſunt ſatæ.*

Eſther. 1. 5.

Cic. de Senect. n. 59.

On voudroit, ſi cela étoit poſſible, ne quitter jamais un ſejour ſi délicieux. On a tâché au moins, pour ſe conſoler, de ſe faire une ſorte d'illuſion, en tranſportant, pour ainſi dire, la campagne au milieu des villes : non une campagne ſimple & preſque brute, qui ne connoît de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art ; mais une ſorte de campagne peignée, ajuſtée, embellie, j'ai preſque dit fardée. Jentends parler de ces jardins ſi ornés & ſi élégans, qui offrent aux yeux un ſi doux & ſi brillant ſpectacle. Quelle beauté, quelle richeſſe, quelle abondance, quelle variété d'odeurs de couleurs, de nuances, de découpures ! Il [a] ſemble, à voir la fidelité & la régularité invariable des fleurs à ſe ſuccéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre attentive à plaire à ſon maître, cherche à perpétuer ſes préſens, en lui payant toujours dans chaque ſaiſon de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un eſprit

a Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad veſcendum, tam varia, tamque jucunda gignit : neque ea uno tempore anni, ut ſemper & novitate delectemur, & copia ! *Cic. de nat. deor. l. 2. n.* 131.

curieux, & encore plus à un esprit religieux !

Pline, après avoir reconnu qu'il n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroyable abondance & cette merveilleuse diversité de richesses & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant, & avec une sorte de complaisance ; ajoute une remarque bien sensée & bien instructive. Il [a] fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres, destinés à nourrir l'homme par leurs fruits, & à entrer dans la construction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des siécles entiers. Aux fleurs & aux odeurs, qui ne servent qu'au plaisir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées, comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat, passe & se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette derniére pensée d'une maniére bien vive, en déplorant la mort d'une per-

a Quippe reliqua usus alimentique gratiâ genuit: ideoque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit: magna, ut palam est, admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcessere. *Plin. l.* 21. *c.* 1.

ſonne qui joignoit à une grande jeuneſſe une extrême beauté :

> Et roſe elle a vécu ce que vivent les roſes ,
> L'eſpace d'un matin.

C'eſt le grand avantage de l'Agriculture , d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion , comme elle l'eſt auſſi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron , comme nous l'avons vu , que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du ſage , c'eſt-à-dire , qu'elle étoit comme une Philoſophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé , il faut avouer que , de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un rapport immédiat à Dieu & à la juſtice , la plus innocente eſt l'Agriculture. Elle étoit , comme on l'a vu , celle du premier homme encore juſte & fidéle. Elle [a] fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a impoſée. Ainſi , dans les deux tems , d'innocence & de péché , elle lui a été commandée , & dans ſa perſonne à tous ſes deſcendans. Elle eſt devenue néan-

[a] Ne oderis laborioſa opera , & ruſticationem creatam ab Altiſſimo » *Ne* » *fuyez point les ouvrages laborieux ni le tra-* » *vail de la campagne, qui* » *a été créé par le Très-* » *haut* » Eccl. 7. 16.

moins l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts inutiles & qui ne ſervent qu'au luxe & à la volupté, on laiſſe dans la miſére tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.





CHAPITRE SECOND.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantage du commerce.

ON peut dire, ſans crainte d'être ſoupçonné d'exagération, que le Commerce eſt le plus ſolide fondement de la Société civile, & le lien le plus néceſſaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils ſoient. Par ſon moyen, le monde entier ſemble ne former qu'une ſeule ville & qu'une ſeule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance univerſelle. Les richeſſes d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'eſt ſtérile, ou du moins ne ſe ſent de ſa ſtérilité. Tous ſes beſoins lui ſont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région eſt étonnée de ſe trouver chargée de fruits étrangers, que ſon propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille com-

modités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer & des riviéres, c'est-à-dire, par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une maniére si merveilleuse, en leur [a] enseignant à conduire & à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire servir à leurs usages & à leurs besoins. Il a joint ainsi les Peuples les plus éloignés, & il a conservé entre les nations differentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines & les artéres.

Ce n'est-là qu'une foible & légére idée des avantages que le Commerce procure à la Société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvriroit-on pas? Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paroît bien propre à faire connoître en même tems, & la foiblesse, & la grandeur de l'homme.

a Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum scientiam. *Cic. de nat. deor. l. 2. n. 152.*

Je le confidére d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puiſſe arriver, je veux dire ſur le trône : logé dans de ſuperbes palais, environné de tout l'éclat de la Majeſté royale, reſpecté & preſque adoré par une foule de courtiſans qui tremblent devant lui, placé au centre des richeſſes & des plaiſirs qui s'offrent à lui à l'envi, ſoutenu par des armées nombreuſes, qui n'attendent que ſes ordres pour agir. Voilà le comble de la grandeur humaine. Mais ce Prince ſi puiſſant & ſi terrible, que devient-il, ſi le Commerce vient à ceſſer tout d'un coup, s'il eſt réduit à lui ſeul, à ſon induſtrie, & à ſes propres efforts ? Iſolé de la ſorte, ſéparé de ce pompeux dehors, qui n'eſt point lui-même, & qui lui eſt abſolument étranger, privé du ſecours des autres, il retombe dans la miſére & l'indigence où il eſt né, &, pour dire tout en un mot, il n'eſt plus rien.

Conſidérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre ; renfermé dans une petite maiſon ; réduit, pour ſa nourriture, à un peu de pain, de vin, & de viande ; couvert des vêtemens les plus ſimples, & jouiſſant dans ſa famille, non ſans peine, des autres commodités de la vie. Quelle ſolitude

en apparence ! quel abandon général ! quel oubli de la part de tous les autres mortels ! On ſe trompe infiniment, lorſqu'on penſe de la ſorte. Tout l'univers eſt attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vêtir, pour le nourrir. C'eſt pour lui que les manufactures ſont établies, que les greniers & les celliers ſont remplis de bled & de vin, que les différens métaux ſont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'eſt pas juſqu'aux délices mêmes, que les pays les plus éloignés ne s'empreſſent de faire paſſer juſqu'à lui au travers des mers les plus orageuſes. Voilà les ſecours que le Commerce, ou plutôt, pour parler plus juſte, que la Providence divine, toujours occupée de nos beſoins, procure ſans ceſſe par le Commerce à chacun de nous en particulier : ſecours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle ; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophéte, dans les tranſports d'une vive reconnoiſſance ? *Seigneur, qu'eſt donc*
Pſ. 8. 5. *l'homme, pour vous ſouvenir ainſi de lui ?*

Il ſeroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent

travaillent ainſi pour nous, parce que c'eſt la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela eſt vrai; mais en profitons-nous moins de leur travail ? Dieu, à qui ſeul il appartient de bien uſer du mal même, ſe ſert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'eſt dans cette vue, que la Providence a établi parmi nous une ſi étonnante diverſité de conditions, & qu'elle a partagé les biens avec une ſi prodigieuſe inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aiſe, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit ſe donner la peine de labourer la terre, de creuſer les mines, de traverſer les mers ? La pauvreté ou la cupidité y ſuppléent, & ſe chargent de ces travaux pénibles, mais utiles. Par-là, on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puiſſans ou foibles, Rois ou ſujets, ſont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les beſoins de la vie; le pauvre ne pouvant vivre ſans le ſecours du riche, ni le riche ſans le travail du pauvre. Et c'eſt le Commerce, qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ſes néceſſités, & même de toutes ſes commodités.

ARTICLE SECOND.

Antiquité du commerce. Lieux & villes où il a été le plus célébre.

IL eſt fort vraiſemblable que le Commerce n'a guére moins d'antiquité que l'Agriculture. Il a commencé, comme cela étoit naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun d'utile ou de néceſſaire pour la vie. Caïn ſans doute fourniſſoit à Abel des bleds & des fruits de la terre pour ſa nourriture; & Abel, en échange, fourniſſoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revêtir, des laitages & peut-être des viandes pour ſa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens uſages néceſſaires à l'uſage commun de la vie, & pour les armes propres à ſe défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger ſes ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandiſes néceſſaires pour ſe nourrir, pour ſe vêtir, pour ſe loger. Le Commerce enſuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les Villes & les contrées voiſines, puis

ſe porta au loin, paſſa les mers, &, après le déluge, pénétra juſqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Iſmaélites & de Madianites, à qui Joſeph fut vendu par ſes freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuſes marchandiſes de ce pays-là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faiſoit un grand débit pour l'uſage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps des hommes après leur mort, avec un grand ſoin & de grandes dépenſes. *Gen. 27.25.*

Homére [a] nous apprend que l'uſage des tems héroïques du ſiége de Troie étoit d'échanger entre le peuples les choſes les plus néceſſaires à la vie; preuve, dit Pline, que c'eſt plutôt la néceſſité que la cupidité, qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII[e] Livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaiſ-

a Quarum feliciore ævo, cùm res ipſæ permutabantur inter ſe ſe, ſicut & Trojanis temporibus factitatum homero credi convenit! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratia inventa Alios coriis boum, alios ferro captiviſque rebus emptitaſſe tradit. *Plin. l. 33. c. 1.*

ſeaux, toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des bœufs, & d'autres pour des eſclaves.

On ne voit point dans l'Hiſtoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il ſemble que ces deux Peuples voiſins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparés du commerce d'Orient par la mer Rouge : & les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux diſent d'Oſiris, qui eſt le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Séſoſtris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés ſur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & ſi Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituroient les marchandiſes d'Egypte & d'Aſſyrie, & qui faiſoient tout leur commerce, comme ſi les Egyptiens ne s'en fuſſent pas mêlés;

Herod. l. 1. c. 1.

& s'ils ont été crus les inventeurs du trafic & de la navigation, quoique cette gloire ſoit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui eſt certain, c'eſt que par rapport au commerce ancien ce ſont les Phéniciens qui ſe ſont le plus diſtingués; & ce ſont eux auſſi, qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puiſſance, & de richeſſes une nation eſt capable de s'élever par les ſeules reſſources du Commerce.

Ces Peuples n'occupoient qu'une liſiére aſſez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrein fort ingrat; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être ſuffiſant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers ſuccès de ſon commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagérent de ce défaut. Ils avoient ſur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports, particuliérement celui de leur Capitale; & ils étoient nés avec un génie ſi heureux pour le négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du commerce de mer, ſur-tout de celui qui ſe fait par des voyages de long cours.

Les Phéniciens furent ſi heureuſe-

ment profiter de ces deux avantages, que bientôt ils ſe rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voiſines leur fourniſſant d'excellens bois pour la conſtruction des vaiſſeaux, on leur vit en peu de tems de nombreuſes flottes marchandes, qui hazardérent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne ſe bornérent pas aux côtes & aux ports de la mer Méditerranée, ils entrérent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples ſe multiplioient preſqu'à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le deſir du gain & l'occaſion sûre de s'enrichir attiroient dans leur Ville, ils ſe virent en état de jetter au dehors quantité de peuplades, & particuliérement la fameuſe colonie de Carthage, qui, conſervant l'eſprit Phénicien par rapport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans ſon négoce, & la ſurpaſſa de beaucoup par l'étendue de ſa domination, & par la gloire de ſes expéditions guerriéres.

Le dégré de gloire & de puiſſance où le Commerce & la Navigation avoient élevé la Ville de Tyr, la rendit ſi célébre, qu'on auroit peine à ne pas croire

qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en rapportent les Auteurs profanes, si les Prophétes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un Vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mâts. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissu en broderie, & son pavillon est d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, & ceux de la Libye lui servent de soldats, & ses pilotes sont les plus sages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophéte, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette Ville. Mais il le fait d'une maniére encore plus énergique par le détail circonstancié des différens Peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule Ville, & les autres Peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

Ezech. c. 27. v. 4-10.

Les Carthaginois trafiquoient avec

Id. v. 12-24.

Tyr en lui apportant toutes ſortes de richeſſes, & rempliſſoient ſes marchés d'argent, de fer, d'étain & de plomb. La Gréce, [a] Tubal, & Moſoch lui amenoient des eſclaves, & des vaſes d'airain. Thogorma [b] des chevaux, & des mulets : [c] Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébéne. Les Syriens y expoſoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la ſoie, & toutes ſortes de marchandiſes précieuſes. Les peuples de Juda & d'Iſraël y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la réſine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres Peuples, des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de ſuperbes tapis pour s'aſſeoir. L'Arabie, [d] & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs béliers, & leurs boucs : Saba [e] &

a Tubal & Moſoch. *L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier deſigne les Moſcovites, l'autre ſans doute en étoit voiſin.*

b Thogorma. *La Cappadoce, d'où ſortoient les chevaux les plus eſtimés, dont les Empereurs ſe réſervérent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.*

c Dedam, *Peuple d'Arabie.*

d L'Arabie, *déſerte.* Cédar *étoit dans le voiſinage.*

e Saba & Réma. *Peuples de l'Arabie heureuſe. Toute l'antiquité a vanté les richeſſes & les aromates de ces peuples.*

Réma, les plus excellens parfums, les pierres précieuſes, & l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes ſortes de marchandiſes précieuſes.

Je n'entreprends point de diſtinguer exactement la ſituation des différens Peuples dont il eſt parlé dans Ezéchiel : ce n'en eſt point ici le lieu. Il me ſuffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plû au Saint-Eſprit de deſcendre par rapport à la ville de Tyr, eſt une preuve bien claire que ſon commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Auſſi ſe regardoit-elle comme la Ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Iſaïe nous peint ſa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit ſur ſon front le diadême; que les plus illuſtres Princes de l'univers étoient ſes correſpondans, & ne pouvoient ſe paſſer de ſon trafic; que les riches Négocians qu'elle renfermoit dans ſon enceinte, étoient en état de diſputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc ſuper Tyrum, quondam coronatam; cujus ne-* *Iſai. 23. 8.*

gociatores principes, institores ejus inclyti terræ?

J'ai rapporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siége de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand, l'ayant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très-florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer long-tems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée; & les côtes d'Afriques, où elle étoit située, région vaste & fertile, lui fournissoient abondamment les bleds nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la naviga-

tion qu'ils avoient apportés de Phénicie, acquirent une ſi grande ſcience de la mer, qu'en cela, ſelon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par-là ils parvinrent à une ſi grande puiſſance, qu'au commencement de la troiſiéme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui cauſa leur ruine entiére, Carthage avoit ſept cents mille habitans, & trois cents Villes de ſa dépendance dans le ſeul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non-ſeulement de toute cette liſiére qui s'étend depuis la grande Syrte juſqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, ou Hannon Carthaginois, bâtit tant de Villes, & établit tant de colonies. En Eſpagne, qu'ils avoient preſque toute conquiſe, Aſdrubal, qui y vint commander après Barca pere d'Annibal, y avoit fondé Carthagéne, une des plus célébres Villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient auſſi autrefois reconnu leur puiſſance.

Polyb. l. 6. p. 494.

La poſtérité auroit tiré de grandes lumiéres des deux monumens illuſtres des navigations de ce Peuple dans les relations des voyages de Hannon qui eſt qualifié Roi des Carthaginois, & de Hi-

milcon, ſi le tems les avoit conſervés. Le premier avoit décrit les voyages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte Occidentale d'Afrique; & le ſecond, ceux qu'il avoit faits le long de la côte Occidentale de l'Europe : l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a conſumé ces écrits.

Ce Peuple n'épargnoit ni ſoins, ni dépenſes pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit-là ſon unique étude. Les autres Arts & les Sciences n'étoient point cultivés à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel eſprit. On n'y faiſoit profeſſion, ni de Poéſie, ni d'éloquence, ni de Philoſophie. Les jeunes gens, dès leur enfance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandiſes, que de vaiſſeaux, que de voyages ſur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une ſucceſſion dans les familles, & faiſoit la meilleure partie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutoient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être ſurpris que cette habileté allât toujours en croiſſant, & fît de ſi merveilleux progrès.

Auſſi le Commerce éleva Carthage à un ſi haut degré de richeſſes & de

puiſſance, qu'il fallut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-ſept, toutes deux cruelles & douteuſes, pour domter cette rivale; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'aſſujettir & la ſubjuguer entiérement, qu'en lui ôtant les reſſources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce, & qui, pendant un ſi long tems, l'avoit ſoutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puiſſante ſur mer, que lorſqu'Alexandre aſſiégea Tyr ſa métropole. Sa fortune commença dès-lors à décliner. L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur coûta cher de s'être ennuyés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur Ville, que le Commerce avoit peuplé d'une ſi grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flottes accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandiſes, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de ſoldats; & de leurs plus ſages & plus heureux Négocians, il ſe forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurérent à la vérité une gloire

bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt ſuivie de ſa ruine entiére.

La priſe de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie, qui la ſuivit de près, causérent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établiſſement eſt, ſans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus ſage, & le plus utile deſſein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas poſſible de trouver une plus heureuſe ſituation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandiſes de l'Orient & de l'Occident. Cette Ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Aſie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vaſtes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reſte de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée: & ſi elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes, le ſecours des caravannes, ſi commodes pour la ſûreté des Marchands, & pour le tranſport des marchandiſes.

Voilà ce qui porta Alexandre à juger cette Place très-propre à en faire une des plus belles Villes, & un des plus

beaux ports du monde. Car l'isle de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, ayant deux entrées, où l'on voyoit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes les parties de la terre, alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa Ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; & bientôt ils le portérent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, lesquelles, pendant un très-long tems, avoient fait presque seules & rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flottes, dont Athenée fait un dénombrement & une description, qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux

Athen. l. 5. p. 203.

à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient employés au service de son Etat & à l'avancement du Commerce. Il possédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du Royaume d'Egypte dans l'Afrique, dans l'Ethiopie, dans la Syrie; & au-delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades, & possédant dans ses Etats près de quatre mille Villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces Provinces, il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient, & pour en faciliter la route, il bâtit exprès une Ville sur la côte Occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, & fit préparer des hôtelleries le long de ce canal pour la commodité des Marchands & des voyageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Tome VII. *p.* 440.

Ce fut cette commodité de l'entrepôt des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses : richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les

Cit. apud Strab. l. 17. *p.* 798.

douannes d'Alexandrie, montoit chaque année à plus de trente-ſept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fuſſent aſſez modérés dans les impôts qu'ils mettoient ſur leurs peuples.

Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été ſans contredit les Villes de l'antiquité les plus fameuſes pour le Commerce. Il s'exerça auſſi avec ſuccès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marſeille, & dans pluſieurs autres Villes particuliéres.

ARTICLE TROISIÉME.

Objet & matiére du Commerce.

LE paſſage d'Ezéchiel que j'ai cité au ſujet de Tyr, renferme preſque tout ce qui faiſoit la matiére de l'ancien commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, les perles, les diamans, & toutes ſortes de pierres précieuſes ; la pourpre, les étoffes, les toiles, l'ivoire, l'ébéne, les bois de cédre, la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums, les eſclaves, les chevaux, les mulets, le froment, le vin, les beſtiaux, enfin toutes ſortes de marchandiſes précieuſes. Je ne m'arrêterai

ici qu'à ce qui regarde les mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent, les perles, la pourpre, la ſoie; & je ne traiterai que fort légérement toutes ces matiéres. Pline le Naturaliſte, ſera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand uſage des ſavantes remarques de l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle de l'Or & de l'Argent, extraite du XXXIIIe. Livre de Pline, & imprimée à Londres.

§. I. *Mines de Fer.*

Il eſt certain que l'uſage des métaux, particuliérement du fer & du cuivre, eſt preſqu'auſſi ancien que le monde; mais il ne paroît pas que dans les premiers ſiécles il fût beaucoup queſtion de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des beſoins preſſans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils penſérent à bâtir des maiſons, à défricher la terre, & à ſe fournir des inſtrumens néceſſaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d'acier, ces matériaux eſſentiels devin-

rent, par une conſéquence néceſſaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui ſe trouvérent établis dans les pays qui les produiſent, ne furent pas long-tems ſans en connoître l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & ſtérile pour toute autre choſe, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandiſe, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il ſeroit curieux de ſavoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils ſont à nos yeux, & enveloppés dans les entrailles de la terre en petites particules preſque imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent & aucune diſpoſition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compoſe, qui peut avoir indiqué aux hommes les uſages qu'ils en pouvoient tirer? C'eſt faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la néceſſité preſque indiſpenſable des inſtrumens qu'ils nous fourniſſent, méritent bien, ce ſemble, que l'on y reconnoiſſe le concours & la bonté de la

Providence. Il eſt vrai qu'elle ſe plaît ordinairement à cacher ſes plus merveilleux bienfaits ſous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement ſous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoiſſance, qu'elle ſe montre moins. C'eſt une vérité que les Payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déja obſervé.

Il eſt remarquable que [a] le fer, qui eſt de tous les métaux le plus néceſſaire, eſt auſſi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choſes dans Pline ſur la maniére dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je ſuis obligé d'avoir recours à ce qu'en diſent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs quelque légére idée de ce qui ſe pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu auſſi dans l'antiquité.

a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur. . . . Metallorum omnium vena ferri largiſſima eſt. *Plin. l.* 34. c. 14.

La matiére d'où ſe tire le fer (en termes de l'art on l'appelle *la mine de fer*) ſe trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la groſſeur du poing, & quelquefois en grains détachés les uns des autres, & de la groſſeur des pois. Celle-ci eſt ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matiére, après qu'on l'a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échauffé par un feu de charbon, dont l'activité eſt produite par le vent perpétuel de deux ſoufflets énormes qu'une roue fait hauſſer & baiſſer, & dont les deux ouvertures aboutiſſent dans un ſeul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit juſqu'où peut s'élever la ſuperficie de la matiére fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon, pour entretenir le feu, & de caſtine, qui eſt une eſpéce de pierre blanche, ſans laquelle la mine brûleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués, comme de douze heures en douze heures, & quand il y a une quantité ſuffiſante de matiére fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, &

qui n'étoit bouché qu'avec du mortier; d'où ſortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le ſable, de forme triangulaire comme un priſme, de la longueur d'environ quatorze ou quinze pieds. C'eſt ainſi que ſe forme ce qu'on appelle *la gueuſe*, qui eſt une groſſe piéce de cette matiére, peſant ſouvent juſqu'à deux ou trois mille livres, & qui n'eſt encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte enſuite à un fourneau de la forge appellé *la rafinerie*, où, par le moyen du feu qui la purifie, & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangéres, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles piéces de fer, qu'en termes de l'art on a miſe à terre à ce fourneau, paſſe de-là à un autre nommé *chaufferie* ou *martellerie*, où, après un nouvel épurement par le feu, on en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau peſant quelquefois juſqu'à quinze cens livres, & mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine compoſée de différentes roues aſſemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes

barres de fer, quand on les destine à certains usages, sont tout d'un coup séparées en sept ou huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce qu'on appelle *la fenderie.*

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuse* de la matiére qui sort du premier fourneau, pour la réduire en fer, on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés, suivant la diversité des ouvrages qu'on veut fondre, comme des marmites, plaques de cheminées, & autres ustenciles de fonte.

L'Acier est une espéce de fer raffiné & purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus solide, & d'un grain plus menu & plus fin. C'est de tous les métaux le plus dur, quand il est préparé & *trempé* comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, & demande une grande attention de la part de l'ouvrier, pour tirer du feu l'acier, quand il y a pris un certain degré de chaleur. Stridentia tingunt Æra lacu.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchans, bien affilés, croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres? Quelle distance d'une ma-

tiére ſi informe, à des inſtrumens ſi polis & ſi luiſans! De quoi n'eſt point capable l'induſtrie humaine!

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1716.

M. de Réaumur obſerve, au ſujet du fer, une choſe qui paroît bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende preſque jamais auſſi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, & le plomb; cependant c'eſt de tous les métaux celui qui ſe moule le plus parfaitement, qui s'inſinue le mieux dans les plus petits creux des moules, & qui en prend le plus exactement les impreſſions.

§. II. *Mines de Cuivre ou d'Airain.*

LE cuivre, qu'on nomme autrement l'Airain, eſt un métal dur, ſec, peſant. On le tire des mines comme les autres métaux; & on l'y trouve, auſſi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en ſéparer la terre qui y eſt mêlée. On le fait fondre enſuite dans les fourneaux par de grands feux, & l'on fait couler la matiére fondue dans des moules. Le cuivre qui n'a eu que cette premiére fonte, eſt le cuivre commun & ordinaire.

Pour

Pour [a] le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorſqu'il a ſoutenu pluſieurs fois le feu, & qu'on en a ſéparé les parties les plus groſſiéres, on l'appelle *Roſette*, & c'eſt le cuivre le plus pur & le plus net.

Le cuivre naturel eſt rouge; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, eſt du cuivre jauni avec la Calamine.

La *Calamine*, qu'on nomme auſſi [b] *Cadmie*, eſt un minéral ou terre foſſile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la maniére des briques; & ce n'eſt qu'après cette cuiſſon qu'on s'en ſert pour jaunir & augmenter la Roſette, ou cuivre rouge.

Le cuivre jaune eſt donc un mêlange de cuivre rouge avec de la calamine, laquelle augmente ſon poids depuis dix juſqu'à cinquante par cent, ſelon la différente bonté du cuivre. On l'appelle auſſi *Léton*, & en Latin *Aurichalcum*.

Le *Bronze* eſt un métal factice, &

a Præterea ſemel recoquunt: quod ſæpius feciſſe bonitati plurimum confert. *Plin. l.* 34 *c.* 8.

b Vena, (æris) quo dictum eſt modo, effoditur, igniqueperficitur. Fit & è lapide æroſo, quem vocant. *Cadmiam. Plin. l.* 34. *c.* 1.

composé du mêlange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de cuivre rouge, & moitié de léton ou cuivre jaune. Dans le bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

La *Fonte* est aussi une espèce de cuivre mêlangé, qui ne différe du bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jetter en bronze, est très-ancien. On a eu en tout tems des vases de métal, & différens ouvrages curieux, qui en étoient formés. Il falloit qu'à la sortie d'Egypte la fonte fût déja très-commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avoit ses linéamens & sa figure, & qui représentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, & toutes sortes de vases pour le Tabernacle, & ensuite pour le Temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues, & jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres, ou fondus, ou battus, prit son origine en Orient, aussi bien que l'idolâtrie, & se communiqua ensuite à la Gréce,

qui porta cet art à ſa derniére perfection.

L'airain le plus célébre & le plus eſtimé chez les Grecs, étoit celui de Corinthe, dont j'ai parlé ailleurs, & celui de Délos. Cicéron les [a] joint dans une de ſes harangues, où il parle d'un vaſe d'airain appellé *authepſa*, où la viande ſe cuiſoit avec très-peu de feu & comme d'elle-même : vaſe qui fut vendu ſi cher, que les paſſans, qui en entendoient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agiſſoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été employé avant le fer, pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement avant l'or & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles conſiſtoient d'abord dans une maſſe d'airain plus ou moins peſante, que l'on donnoit au poids, ſans qu'elle eût aucune marque, ni figure déterminée : d'où vient cette formule uſitée dans les ventes, *per æs & libram*. Ce fut Servius Tullius, ſixiéme Roi de Rome, qui, le premier, l'aſſujettit à une forme & à

a Domus referta vaſis Corinthiis & Deliacis : in quibus eſt authepſa illa, quam tanto pretio nuper mercatus eſt, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. *Orat. pro Roſc. Amer. n.* 133.

une empreinte particuliére. Et [a] comme alors les plus grandes richesses consistoient en bestiaux, bœufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête sur la premiere monnoie qui fut fabriquée; & elle fut appellée *pecunia*, du mot *pecus*, qui signifie toutes sortes de bétail. Ce ne fut que sous le Consulat de Q. Fabius & de Ogulnius, cinq ans avant la premiére guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *æs*, airain. De-là ces expressions: *æs grave* (du cuivre pesant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté, & beaucoup d'autres pareilles.

Plin. l. 34. c. 1.

§. III. *Mines d'or.*

Plin. l. 33. c. 4.

POUR trouver l'or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois maniéres dif-

a Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum: unde pecunia appellata. *Plin. l. 33. c. 3.*

férentes. On le tire, ou des riviéres, ou des entrailles de la terre en la creusant, ou des ruines des montagnes en les perçant & les bouleversant.

1. *Or tiré des riviéres.*

On ramasse l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des riviéres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes : & [a] il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniére est le meilleur de tous, parce qu'ayant couru long-tems sur les cailloux, ou sur l'aréne, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les riviéres que je viens de nommer, n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la Nature lui avoit donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mêlé avec le sable des riviéres ; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils orne- *Diod. l. 5*

a Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. *Plin.*

Mémoir. de l'Academ. des Sciences, an. 1718.

mens. On nomme encore quelques riviéres en France, qui ont conſervé ce privilége : le Rhin, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui paſſe dans la Franche-Comté, la Céze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Cévennes, l'Ariége dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité, les récoltes qu'on y fait, ne ſont pas conſidérables, & ſuffiſent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les payſans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux qui leur valent plus d'une piſtole ; mais ils ſont achetés par d'autres qui ne leur produiſent preſque rien.

2. *Or tiré des entrailles de la terre.*

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en François *la Manne*, ſorte de terre, qui, par ſa couleur, & par les exhalaiſons qui en ſortent, donne à connoître à ceux qui s'entendent aux mines, qu'il y a de l'or au-deſſous. Auſſitôt que *le banc de terre à or* ſe découvre, il faut en détourner l'eau, & creuſer à force de bras cette terre

* *On prétend que l'Arve qui ſe jette dans le Rhône un peu au-deſſous de Genéve, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même.*

précieuſe, qu'on enléve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y ayant été miſe, on y fait couler un ruiſſeau d'eau vive, proportionné à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on ſe ſert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, en ſorte qu'il ne reſte plus dans le baſſin qu'un ſédiment de ſable noir, où l'or ſe trouve mêlé. On met ce ſédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans ſon milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à pluſieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reſte plus qu'un ſable de pur or. Voilà ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'eſt ce qu'on faiſoit auſſi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia ſegullum tollunt : ita vocatur indicium. Alveus hic eſt : arenâ lavantur, atque ex eo quod reſedit conjecturâ capitur.* Tout ſe trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum* : c'eſt ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic eſt* : c'eſt le banc de terre à or. *Arenæ lavantur* : voilà les lavoirs. *Atque ex eo quod reſedit* : voilà le ſédiment de ſable noir où l'or eſt renfermé. *Conjectura capitur* : voilà l'agitation des matiéres, & l'écoulement de l'eau, & le ſable de pur or qui demeure.

Voy. le Dictionnaire du Commerce.

Plin. l. 33. *c.* 4.

Il arrive quelquefois que, ſans fouiller bien avant, on trouve l'or ſur la ſuperficie de la terre : mais ce bonheur eſt rare, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple. Car il n'y a pas encore fort long-tems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette eſpéce, ſous l'Empire de Néron, & en ſi grande quantité, qu'on en ramaſſoit juſqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Plin. ibid.

Pour l'ordinaire, il faut creuſer bien avant, & former des canaux ſouterrains, où l'on trouve du marbre, & de petits cailloux enveloppés de l'or même. On pouſſe ces canaux à droite & à gauche, ſelon le cours de la veine d'or; & à l'égard de la terre qui demeure ſuſpendue par-deſſus, on la ſoutient par de bonnes poutres d'eſpace en eſpace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'eſt-à-dire la glébe ou pierre métallique dont ſe forme l'or, qu'on appelle communément *Minerai*, on la caſſe, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait paſſer par le feu. Ce qui ſort le premier du fourneau, n'eſt encore nommé qu'Argent; car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en Latin *Scoria*, l'Ecume qui réſulte du fourneau. C'eſt comme l'ordure ou la craſſe du métal, que le

feu rejette; ce qui n'eſt pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matiéres métalliques. Du reſte, on ne jette point cette craſſe, on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y eſt reſté de bon. Le creuſet où ſe fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guére d'autre qui puiſſe ſouffrir le feu, le ſoufflet, & l'ardeur même de la matiére fondue.

On l'appelloit Taſconium.

Ce métal eſt bien précieux, mais coûte des peines infinies. On employoit au travail des mines les eſclaves, & les criminels condamnés à mort. La ſoif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout ſentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour, ni nuit; qu'ils étoient traités avec la derniére dureté; & que, pour leur ôter toute eſpérance de pouvoir ſe ſauver en corrompant leurs gardes, on choiſiſſoit pour ce miniſtére des ſoldats qui parlaſſent une autre langue qu'eux, & avec qui par conſéquent ils ne puſſent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

Diod. l. 3.

3. *Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.*

Plin. l. 33. c. 4. Il y a une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux levés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce [a] sont des montagnes séches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour : la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent, & qui accablent quelquefois les pauvres mineurs : [b] en sorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, inquibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*

b Ut jam minùs temerarium videatur è profundo maris petere margaritas : tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le ſein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuſe que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premiéres dont j'ai parlé, ménager d'eſpace en eſpace de bonnes voûtes, qui ſoutiennent la montagne percée. Car on y trouve auſſi de grandes maſſes de pierre qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étoufferoient bientôt les ouvriers, on eſt obligé le plus ſouvent, & ſur-tout lorſqu'on eſt un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces maſſes énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de ſe les donner enſuite de main en main, & d'épaule en épaule le long du boyau, juſqu'à ce qu'on en ſoit délivré. On paſſe à ce travail les jours & les nuits. Il n'y a que les derniers ouvriers qui voient la lumiére du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc ſe trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduiſent leur boyau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage eſt achevé, & que ces conduits ſouterreins ſont pouſſés aſſez loin, ils coupent par le bas les

ſoutiens de ces voûtes ſitués d'eſpace en eſpace. C'eſt le ſignal ordinaire de la ruine qui va s'en ſuivre, & dont s'apperçoit le premier celui qui fait ſentinelle au-deſſus de la montagne par l'affaiſſement de la voûte qui commence à crouler : & celui-ci auſſi-tôt, de la voix, ou par le bruit de l'airain qu'il frappe, avertit les travailleurs de ſe mettre en ſûreté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, ſappée ainſi de tous côtés, tombe ſur elle-même, & ſe briſe avec un fracas épouvantable. Les [a] ouvriers victorieux jouiſſent alors paiſiblement du ſpectacle de la nature bouleverſée. Cependant l'or n'eſt pas encore trouvé, & quand ils ont commencé à percer la terre, ils ne ſavoient pas encore s'il y en avoit. L'eſpérance & l'avidité leur ont ſuffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'eſt-là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il faut conduire l'eau des montagnes voiſines & plus élevées par des détours d'un très-long [b] eſpace, pour la lâcher en-

a Spectant victores ruinam naturæ : nec tamen adhuc aurum eſt. *Plin.*

b A centeſimo plerumque lapide.

ſuite avec impétuoſité ſur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela, il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés ſelon le terrein, & c'eſt ici où eſt le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ſes hauteurs dans tous les endroits où doit paſſer le torrent juſqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait aſſez de force pour arracher l'or par-tout où elle paſſe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui eſt des inégalités qui ſe préſentent dans ſon cours, ils y ſubviennent par des canaux artificiels qui lui conſervent ſa pente, & qui l'empêchent de ſe diſſiper. Si ce ſont des rochers ſcabreux qui s'oppoſent au paſſage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des ornières pour les planches qui doivent reſſerrer & continuer le canal. Ayant amaſſé leurs eaux des montagnes voiſines les plus élevées, d'où ſe doit faire le jet, ils y creuſent de grands réſervoirs, larges de deux cents pieds en quarré, & de la profondeur de dix pieds. Ils y laiſſent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre pieds en quarré, pour y recevoir l'eau de divers en-

droits. Après quoi, la mare étant remplie, on léve la bonde, d'où ſe forme un torrent ſi violent & ſi impétueux, qu'il emporte tout, juſqu'à de groſſes pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pied de la mine. Il faut y creuſer de nouveaux foſſés qui forment divers lits au torrent de degré en degré, juſqu'à ce qu'il ſe décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échappe, ils y pratiquent d'eſpace en eſpace de bonnes couches d'*Ulex*, ſorte d'arbriſſeau qui revient aſſez à notre romarin, mais plus âpre, & par conſéquent plus propre à retenir cette proie comme dans ſes filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du foſſé, pour retenir l'eau dans ſon lit; & lorſqu'il ſe rencontre des inégalités dangereuſes, ſuſpendre ces nouveaux canaux par des * chevalets, juſqu'à ce qu'enfin le torrent ſe perde dans les ſables de l'Océan, au voiſinage duquel ſont communément les mines.

L'or qu'on tire de la ſorte au pied des montagnes, n'a pas beſoin d'être purifié par le feu : car il eſt d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en

* *Machines pour ſoutenir ces canaux faits de planches.*

masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a employées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite dequoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons. *Plin. l. 33. c. 3.*

C'est le seul de tous les métaux, qui ne perd rien ou presque rien par le feu, pas même dans les bûchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve; car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'est que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair, un feu de paille pour le

* *Strabon fait la même remarque, & il en apporte la raison.* Paleâ faciliùs liquefit aurum: quia flamma mollis cùm sit, proportionem habet temperatam ad

réſoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très-peu par l'uſage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain ſaliſſent les mains, & tracent des lignes noires ſur quelque matiére que ce ſoit; ce qui eſt une preuve qu'ils ſouffrent du déchet, & que leur ſubſtance ſe détache plus aiſément.

Il eſt le ſeul de tous les métaux, qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puiſſe en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'eſt une choſe bien digne de notre admiration, que de toutes les ſubſtances celle de l'or ſe conſerve le mieux & en ſon entier, ſans rouille, ſans craſſe, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les ſépulcres, & cela à travers tous les ſiécles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paroiſſent comme ſorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque [a] que l'or réſiſte aux impreſſions & aux morſures du ſel & du vinaigre, qui réſolvent & qui domptent toutes les autres matiéres.

id quod cedit & facilè funditur; carbo autem multum abſumit, nimis colliquans ſua vehementia, & elevans. *Strab. l.* 3. *p.* 146.

[a] Jam contra ſalis & aceti ſuccos, domitores rerum, conſtantia. *Plin.*

Il [a] n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui ſe diviſe en un plus grand nombre de parcelles en différens ſens. Une once d'or, par exemple, ſe partage en ſept cents cinquante feuilles, & plus s'il le ſaut; & chacune de ces feuilles a quatre doigts en quarré de largeur. Ce que dit Pline ici eſt certainement bien admirable : mais nous verrons bientôt que nos ouvriers modernes ont pouſſé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or ſe laiſſe filer & tiſſer comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler ſans laine [& ſans ſoie] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or: & Agrippine, mere de Néron, lorſque l'Empereur Claude ſon époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or, ſans aucune autre matiére.

Ce que l'on rapporte de l'extrême petiteſſe & délicateſſe de l'or & de l'argent réduits en fil, paroîtroit incroya-

a Nec aliud laxius dilatatur, aut numeroſiùs dividitur, ut pote cujus unciæ in ſeptingenas, & quinquagenas, pluresque bracteas, quaternûm utroque digitorum, ſpargantur. *Plin.*

ble, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliére. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Siences.

AN. 1713. On ſait, y eſt-il dit, qu'un fil d'or n'eſt qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre, par le moyen de la filiére, un cilindre d'argent couvert de feuilles d'or; & ce cilindre devient fil, & fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puiſſe parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diamétre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Réaumur prouve que ce cilindre d'argent de 22 pouces vient, par la filiére, à en avoir 13963240, ou 1163520 pieds, c'eſt-à-dire, qu'il eſt devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toiſes à la lieue. Ce fil ſe file ſur de la ſoie; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cilindre qu'il étoit: & en l'applatiſſant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de ſorte que ſa longueur de 22 pouces ſe change en une de 111 lieues. Mais on peut aller juſqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatiſſement, & au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conſéquent il aura ſix vingts lieues. Cela

doit paroître une prodigieuſe extenſion : & ce n'eſt encore rien.

Le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, & de vingt-deux pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il eſt vrai que la dorure ſera légére, mais elle ſera toujours dorure ; & quand le cilindre paſſera par la filiére, & acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déja par-là combien l'once d'or qui enveloppoit le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, a dû devenir extrêmement mince pour ſuivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Réaumur ajoute encore à cette conſidération, que l'on voit ſenſiblement que l'argent eſt une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres : & il trouve enfin par le calcul, que dans ceux où il l'eſt moins, il faut que l'épaiſſeur de l'or ne ſoit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petiteſſe ſi énorme, qu'elle échape autant à notre imagination, que celle des Infiniment petits de la Géométrie. Cependant elle eſt réelle, & produite par des inſtrumens méchaniques, qui ne peuvent être ſi fins qu'ils ne ſoient encore fort groſſiers. Notre eſprit ſe perd & s'éblouit dans la con-

ſidération de tels objets : combien plus dans celle des Infiniment petits de Dieu !

Electre.

Lib. 33. c. 3. Il faut ſavoir, dit Pline, que je copie dans toute la ſuite, qu'en toute ſorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins : tantôt un dixiéme, tantôt un neuviéme, ou un huitiéme. On ne compte qu'une ſeule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentiéme partie d'argent : & c'eſt ce qui en fait monter le prix au-deſſus de tous les autres. On nomme cet or, *Albicratenſe*, d'*Albicrat*. (C'eſt un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) Il y avoit pluſieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuiſées. *Strab. l. 4. p. 190.* Strabon parle de quelques-unes, & entr'autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très-fécondes en or*. Car, ſans pouſſer leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins, qui rempliſſoient le creux de la main, & qui n'avoient pas grand beſoin de paſſer par le feu. Ils avoient auſſi beaucoup de poudre d'or, & comme des grains qui ne demandoient preſque point d'affinage. *Βώλους.*

Pour lors, continue Pline, où l'on

trouve jusqu'à un cinquiéme d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE, (on pourroit l'appeller l'*Or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle). Il paroît que les Peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homére, dans la description du Palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumiére des lampes, que ni l'or, ni l'argent. *Odyss. l. 4. v. 71.*

§. IV. *Mines d'Argent.*

IL en est des mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, & on fait de longs boyaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces mines comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse & tantôt cendrée : c'est aux ouvriers à la discerner par la pratique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec * la mine même de *Plin. l. 33. c. 6.*

* *La mine même de l'étain est cette matiére informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme*

l'étain. On appelle cette mine *Galena*; & on la trouve communément dans la veine des mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matiéres, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent; mais le dernier surnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à-peu-près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des mines d'argent dans presque toutes les Provinces de l'Empire Romain. En effet, on en tiroit d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentorum*, & Colmar, *Argentaria*; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid. Ce qu'il y a d'admirable dans les mines d'argent, c'est que les travaux qui y furent commencés par les ordres * d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire, depuis plus de trois cents ans, & que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en

cette matiére du mot général de Marcassite, *sur-tout par rapport à l'or & à l'argent.*

* *Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.*

firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de ces mines entre autres, encore aujourd'hui exiſtante, & nommée *Bebulo*, celle-là même qui produiſoit à Annibal juſqu'à trois cents livres d'argent par jour, a été pouſſée depuis juſqu'à quinze cents pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les Peuples * Accitaniens : leſquels, ſans ſe repoſer ni jour, ni nuit, & ſe relevant ſeulement à la meſure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a auſſi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reſte, les Anciens connoiſſoient aiſément quand ils étoient parvenus au bout de la veine ; c'eſt lorſqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'eſt toujours Pline qui parle) on ait trouvé après l'alun, une veine blanche de cuivre, ce qui a ſervi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé juſqu'ici, eſt une merveille qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Il n'y avoit rien de plus caché dans la natu-

* *Les peuples de Murcie & de Valence, qui faiſoient partie du diſtrict de* Carthage la nouvelle.

re, que l'or & l'argent. Ils étoient ensevelis dans de profondes mines, mêlées de roches fort dures, & en apparence fort inutiles; & les parties de ces précieux métaux étoient si confondues avec des corps étrangers, si imperceptibles par ce mêlange, si difficiles à séparer, qu'il ne paroissoit pas possible que l'industrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L'homme cependant en est venu à bout; & il a tellement perfectionné ses premiéres découvertes sur cette matiére par ces réflexions, qu'on diroit que l'or & l'argent ont été formés en masse dès le commencement, & qu'ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre. Mais l'homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de si merveilleuses découvertes? [a] Cicéron dit en termes exprès, qu'en vain Dieu auroit formé dans le sein de la terre l'or, l'argent, l'airain & le fer, s'il n'avoit enseigné aux hommes par quel moyen ils pouvoient parvenir jusqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

a Aurum & argentum, æs, ferrum, frustra natura divina genuisset, nisi eadem docuisset quemadmodum ad eorum venas perveniretur. *De Divin. l. 1. n. 116.*

§. V.

§. V. *Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales ſources de la richeſſe des Anciens.*

ON conçoit aiſément que les mines d'or & d'argent devoient produire un gros revenu aux particuliers & aux Princes qui en poſſédoient, pour peu qu'ils fuſſent attentifs à les faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avoit des mines d'or aux environs de Pydna, Ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c'eſt-à-dire, trois millions. Il avoit auſſi d'autres mines d'or ou d'argent dans la Theſſalie & dans la Thrace. Et il paroît que ces mines ſubſiſtoient encore à la fin du Royaume de Macédoine : car [a] les Romains, ayant vaincu Perſée, en ôtérent l'uſage & l'exercice aux Macédoniens.

Diod. l. 16.

Juſtin. l. 8. c. 3.

Strab. l. 7. p. 331.

Les Athéniens avoient des mines d'argent, & dans l'Attique à Laurium, & ſur-tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme pluſieurs citoyens qui s'y enrichiſſoient. Hipponicus avoit ſix cents eſclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs mines, rendoient tous frais

Xenoph. de ratione vectigal. / ratione redituum.

[a] Metalli quoque Macedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. l. 45. n. 18.*

faits au premier chaque jour cinquante francs, ſur le pied d'une * obole par jour pour chaque eſclave; & autant à proportion au ſecond : ce qui faiſoit un revenu conſidérable.

Xénophon, dans le Traité où il propoſe differens moyens d'augmenter les revenus d'Athénes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte ſur-tout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à ſoutenir ceux qui s'y appliquent, ſoit citoyens, ſoit étrangers, à faire des avances pour eux en prenant des ſûretés, à leur fournir des galéres pour le tranſport des marchandiſes, & à ſe bien perſuader qu'en cette matiére la richeſſe des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il inſiſte beaucoup ſur ce qui regarde les mines, & deſire que la République en faſſe valoir en ſon nom & à ſon profit, ſans craindre que par-là elle faſſe tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne ſeront pas les mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux mines.

Mais ce qui provenoit des mines de

* *Il y avoit ſix oboles à une dragme qui valoit dix ſols, cent dragmes à la mine, & ſoixante mine au talent.*

l'Attique & de la Thrace, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'on tiroit de celles d'Eſpagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitérent, les habitans du pays n'en connoiſſant pas le prix. Les Carthaginois leur ſuccéderent, & dès qu'ils eurent mis le pied dans l'Eſpagne, ils ſentirent bien que les mines ſeroient pour eux une ſource inépuiſable de richeſſes. Pline nous a marqué qu'une ſeule fourniſſoit à Annibal chaque jour trois cents livres peſant d'argent, ce qui monte à douze mille ſix cents livres : en comptant quatre-vingts-quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'obſerve ailleurs.

Plin. l. 33. c. 6.

Plin. l. 33. c. 9.

Polybe, cité par Strabon, dit que de ſon tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux mines qui étoient dans le voiſinage de Carthagéne, & qu'ils fourniſſoient chaque jour au Peuple Romain vingt-cinq mille drames, c'eſt-à-dire, douze mille cinq cents livres.

Polyb. l. 3. p. 157.

L'Hiſtoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenſes, & qu'on a peine à croire. Varron parle d'un Ptolémée, ſimple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ſes frais huit mille cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à ſa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit mê-

Varr. apud Plin. l. 33. c. 10.

Plin. ibid. me à chaque ſervice. Ce n'eſt encore
Hérod. l. 7. c. 17. rien en comparaiſon de Pythius de Bithynie, qui fit préſent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* ſi vantés dans l'Hiſtoire, l'un & l'autre d'or
170000 maſſif; qui traita un jour ſplendidement toute l'armée de Xerxès, forte de dix-ſept cents mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de paie, pour tout ce monde, avec toutes les proviſions néceſſaires pendant ce tems-là. De quelles ſources pouvoient venir de ſi énormes tréſors, ſinon principalement des mines d'or & d'argent, que ces particuliers poſſédoient ?

On eſt ſurpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut tranſporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, & pour d'autres pareils.

Mais tout cela diſparoît quand on ſonge aux millions innombrables d'or & d'argent amaſſés par David & par Salomon, & employés pour la conſtruction & pour l'ornement du Temple de Jéruſalem. Ces richeſſes immenſes, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perſe,
Elath. & Aſiongaber. & dans l'Indoſtan, à la faveur de deux ports qu'il avoit fait bâtir en Idumée, ſur l'extrémité de la mer Rouge, &

que Salomon augmenta encore conſi- 2. *Paral.* 8. 18.
dérablement, ſpuiſque dans un ſeul voyage ſa flotte lui rapporta quatre cents cinquante talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays : & ce- *Ibid.* 9. 13.
pendant le revenu annuel du tems de Salomon, ſans compter beaucoup d'autres ſommes, y montoit à ſix cents ſoixante & ſix talens d'or, ce qui fait près de deux cents millions. Il falloit que dès ce tems-là, pour fournir une quantité d'or ſi incroyable, on eût creuſé bien des mines; & celles du Pérou & du Mexique n'étoient pas encore découvertes.

§. VI. *Des Monnoies & des Médailles.*

QUOIQUE le Commerce ſe ſoit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paroît dans Homére, l'expérience fit bientôt ſentir l'incommodité de ces échanges par la nature de pluſieurs marchandiſes qui ne pouvoient ni ſe partager, ni ſe couper ſans perdre beaucoup de leur prix; ce qui obligea peu à peu les Négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté, ni d'intégrité par le partage. Ainſi du tems d'Abraham, & avant lui ſans doute, on introduiſit l'or & l'argent dans le Commerce, & auſſi peut-être

le cuivre pour les moindres denrées.

Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matiére, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sûreté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De-là sont venues les premiéres empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigiedes Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque Province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes : les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit : les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir : les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice : les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer dans sa monnoie la gloire de sa Province, ou les avantages de sa Ville.

La falsification des monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au [a] premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condamnés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportérent, n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatriéme de mêlange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit mêler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit frapper. *Plin. l. 33. c. 9.*

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mêlange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de quatre-vingts-seize ou de cent deniers pour la livre en or & en argent. Marius Gratidianus, parent du célebre Marius, supprima à Rome, pendant sa Préture, plusieurs désordres au sujet de la mon-

a Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primùm Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renunciaverunt, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum supleverunt. *Liv. l. 32. n. 2.*

noie par de ſages réglemens. Le peuple toujours ſenſible à ces ſortes de réformes, pour en témoigner ſa reconnoiſſance, lui érigea des ſtatues de quartier en quartier par toute la Ville. C'eſt [a] ce Marius, à qui Sylla, pour ſe venger des cruautés exercées par ſon frere, fit couper les mains, caſſer les jambes, & crever les yeux, par le miniſtére de Catilina.

Flor. l. 3. c. 21. Senec. de Ira. l. 3. c. 18.

On avoit heureuſement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or & d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandiſes, dont par-là on épargnoit le tranſport pénible, & ſouvent inutile. Mais il manquoit encore à l'ancien Commerce une grande facilité, qu'on a depuis ſagement imaginée : je veux dire la maniére de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une lettre qui en indique le paiement.

Il eſt difficile de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les monnoies & les médailles : les avis, ſur cette matiére, ſont fort partagés. Ce qui paroît de plus vraiſemblable, c'eſt que l'on doit appeller Monnoie,

[a] M. Mario, cui vicatim populus ſtatuas poſuerat, cui thure & vino Romanus populus ſupplicabat, L. Sylla perfringi crura, oculos erui, amputari manus juſſit : & quaſi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim & per ſingulos artus laceravi. *Senec.*

la piéce de métal qui, d'un côté porte la tête du Prince régnant, ou de quelque divinité, & dont le revers est toujours le même; parce que la monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoître, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus, avec une proue de galére au revers, étoit la première monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloient *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription ROMA, & au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des piéces de monnoie appellées *Bigati*, *Quadrigati*. On mit aussi des victoires, *Victoriati*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire, *Denarius*; une L, *Libra*; une S, *Semis*. Ces diverses marques font connoître le poids ou la valeur de la piéce.

Plin. l. 33. c. 3.

Les médailles sont les piéces qui, pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés : dont l'un s'appelle la face

ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui eſt le milieu de la médaille; le tour, ou le bord; & l'exergue, qui eſt la partie qui ſe trouve au bas du ſol, ſur lequel ſont poſées les figures que la médaille repréſente. Sur ces deux faces on diſtingue le type, & l'inſcription ou légende. Le type, ſont les figures repréſentées : l'inſcription ou légende, c'eſt l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui eſt ſur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la ſcience des médailles, il faudroit ſavoir quelle eſt leur origine, leur uſage, comment on les diviſe en antiques & modernes, en Grecques & en Romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas Empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'eſt qu'une ſuite dans le langage des Antiquaires. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choſes. Le Livre de la ſcience des médailles du P. Joubert, Jéſuite, contient ce que l'on en doit ſavoir, quand on ne veut pas approfondir cette matiére.

Je me contente d'avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fonds l'Hiſtoire, que la connoiſſance des médailles eſt abſolument néceſſaire pour cette étude. Car l'Hiſtoire ne s'apprend pas

ſeulement dans les livres, qui ne diſent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux piéces qui la juſtifient, & auxquelles la malice & l'ignorance n'ont pu donner atteinte: & tels ſont les monumens que l'on appelle Médailles. On y apprend mille choſes également importantes & curieuſes, que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux & ſavant Auteur des Mémoires ſur l'hiſtoire des Empereurs, nous y donne une preuve & un modéle de l'uſage que l'on peut faire de la ſcience des médailles.

M. de Tillemont.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage ſur les médailles, qu'étant d'une ſubſtance plus dure, & repréſentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conſervent toujours dans toute leur perfection: au lieu que les médailles ſont plus ſujettes à ſe corrompre, tant par le frottement, que par la corroſion des liqueurs ſalines, à quoi elles ſon toujours expoſées. Mais en récompenſe, celles-ci ſe trouvant en grand nombre chacune dans leur eſpéce, ſont d'un bien plus grand uſage pour les Savans.

L'Académie Royale des Inſcriptions & de Belles-Lettres, établie & renouvellée ſi avantageuſement ſous le Régne précédent, & qui embraſſe dans ſon

objet toute l'érudition antique & moderne, ne contribuera pas peu à conſerver parmi nous, non-ſeulement le bon goût des Inſcriptions & des médailles, qui conſiſte dans une noble ſimplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'eſprit, qui ſe puiſe principalement dans les Auteurs anciens, dont cette Académie fait une étude particuliére. Je n'oſerois marquer ici tout ce que je penſe d'une Compagnie où je ſuis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de ſon renouvellement, ſans que j'euſſe brigué une place ſi honorable, & même ſans que j'en fuſſe rien : entrée, ce me ſemble, véritablement digne des Compagnies ſavantes. Je ſouhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli, que je n'ai fait, les fonctions d'Académicien.

§. VII. *Perles.*

LA Perle eſt une ſubſtance dure, blanche, & claire, qui ſe forme audedans de certaine eſpéce d'huitres.

Le poiſſon * teſtacé où ſe trouvent les perles, eſt trois ou quatre fois grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

* *C'eſt-à dire, couvert d'une écaille dure & forte.*

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur production, prétend en avoir vu dans une huitre jusqu'à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la premiére : les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, auxquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché des rochers les huitres, & les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promtitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroître leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoyer & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs

rochers, & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher, il faut que l'art les achéve en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la derniére main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La [a] perfection des perles, selon Pline, est lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

Plin. l. 9. c. 35. C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée; qu'elles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air; qu'elles s'amaigrissent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles sont rares, & dont [b] le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour

* *En termes de Jouailliers on appelle* eau, *l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi l'on dit : Les perles que Cléopatre avoit en pendans, étoient d'un prix inestimable, soit pour l'*eau, *ou pour la grosseur.*

a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere : haud promptis rebus *Plin. l. 9. c. 35.*

b Animâ hominis quæsita maximè placent *Plin. ibid.*

les avoir. Les hommes ſont dignes d'eſtimer ſi peu leur vie, & de la juger moins précieuſe que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit néceſſaire, pour acquérir la ſageſſe, d'eſſuyer toutes les peines qu'on ſe donne pour trouver quelque perle d'une groſſeur & d'une beauté non commune, (& il en faut dire autant de l'or, de l'argent, & des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à expoſer ſa vie, & pluſieurs fois, pour un tel tréſor. La ſageſſe eſt le plus grand des biens; une perle eſt de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la ſageſſe, & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII. *La Pourpre.*

LES étoffes teintes en pourpre faiſoient une des parties les plus conſidérables du Commerce ancien, ſur-tout de celui de Tyr, dont l'induſtrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuſe teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La pourpre le diſputoit de prix avec l'or même, quelque rare qu'il fût dans ce tems reculés, & faiſoit la marque diſtinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réſervée principalement

Plin. l. 9. 36.

pour les a Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

La pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un * coquillage que l'on nommoit aussi pourpre. Malgré divers traités faits par les modernes sur cette couleur si vantée chez les Anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissoit. *Aristot. de Hist. Anim. l. 5. c. 15.* Aristote & Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matiére, mais plus propres à exciter la curiosité, *Plin. l. 9 c. 38.* qu'à la satisfaire pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous en a dit en quelques lignes. C'en étoit peut-être assez pour retracer dans ce tems-là l'idée d'une pratique connue; mais c'en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siécles.

Plin. l. 9. c. 36. Pline range toutes les espéces de co-

a Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, & præstat humano generi ne de conspectu Principis possit errari. *Cassiodor. l. 1. Var Ep. 2.*

* *De là vient qu'on appelle en Latin, des habits de pourpre*, conchiliatæ vestes.

quillages qui donnent la teinture pourpre, tous deux genres, dont le premier comprend les petites eſpéces de *Buccinum*, ainſi appellé parce que la coquille de ce poiſſon a quelque reſſemblance avec un cors de chaſſe; & le ſecond comprend les coquillages qui portent le nom de Pourpre comme la teinture qu'ils fourniſſent. On croit que ce dernier genre s'appelloit auſſi *Murex*.

Quelques Auteurs prétendent que ce fut le hazard ſeul qui fit connoître aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé ayant briſé avec ſes dents un de ces coquillages ſur le bord de la mer, & dévoré un de ces poiſſons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une ſi belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en ſervir. *Jul. Pollux. l. 1. c. 4. Caſſiod. l. 1. Var. Ep. 2.*

La pourpre de [a] Gétulie en Afrique, & celle de la [b] Laconie en Europe, étoient fort eſtimées; mais la Tyrienne en Aſie l'emportoit ſur toutes les autres, celle principalement qui étoit miſe deux fois à la teinture, & que l'on appelloit, pour cette raiſon, *Di-* *Plin. l. 9. c. 36-39.*

a Veſtes Getulo murice tinctas. *Horat.*

b Nec Laconicas mihi
Trahunt honeſtæ purpuras clientæ. *Horat.*

bapha. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers, c'eſt-à-dire, cinq cents francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne différent preſque que par la groſſeur du coquillage, par la maniére de les prendre, & par celles de les préparer. Le *Murex* ſe pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* ſe prend ſur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légere partie de ce que j'en trouve dans la ſavante Diſſertation de M. de Reaumur.

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1711.

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, ſans qu'on y employât un tems très-conſidérable. Il falloit d'abord caſſer la dure coquille dont ils ſont revêtus. Cette coquille, caſſée à quelque diſtance de ſon ouverture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevoit les morceaux caſſés. C'eſt alors que l'on appercevoit une petite veine, pour me ſervir de l'expreſſion des Anciens, ou, pour parler plus juſte, un petit réſervoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réſervoir, le fait aiſément diſtinguer : elle eſt très-différente de celle des chairs de l'animal. Ariſtote & Pline diſent qu'elle eſt blanche : auſſi eſt-elle d'une couleur

qui tire ſur le blanc ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réſervoir dans lequel elle eſt contenue n'eſt pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum* : il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long.... C'étoit ce petit réſervoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper ſéparement à chaque poiſſon, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par rapport à ce qu'on en retiroit : car il n'y a pas la valeur d'une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réſervoir. De là il eſt peu ſurprenant que la belle pourpre fût à un ſi haut prix parmi eux.

Ariſtote & Pline diſent, à la vérité, que l'on ne ſe donne pas la peine d'enlever ſéparément ces petits vaiſſeaux aux plus petits coquillages de cette eſpéce : qu'on les piloit ſimplement dans des mortiers, ce qui étoit un moyen d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il ſemble même que Vitruve *Architect. l. 7. c. 13.* donne cette préparation comme générale. Il n'eſt néanmoins peu aiſé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moyen. La matiére des excrémens de l'animal devoit alté-

rer très-considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisoit chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l'eau. Car cette matiére est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort charger la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matiére est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum.* On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu, tout ce mêlange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur : elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en suis assuré, dit M. de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il falloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre ces

chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voilà une des maniéres dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Royale d'Angleterre. Un des coquillages qui la fournit, & qui est une espéce de *Buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations d'un Anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, & qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme ayant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espéce ont douze à à treize lignes de long, & sept à huit de diamétre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des coquilles d'une seule piéce, tournées en spirale comme celle de nos limaçons de jardin, mais en spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Savans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le vaisseau qui la contient, comme les

Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, & qu'en le ratissant on lui enléve sa liqueur, les linges, ou les autres étoffes, soit de soie, soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges exposés à une chaleur du soleil mediocrè, telle qu'elle est le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroître un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succéde un verd plus gai. Ce même verd se change dans un verd foncé, qui se termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur premiére couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en passant par tous les différens degrés de verd. Je passe beaucoup d'observations très-curieuses de M. de Réaumur sur ces changemens, mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paroître surprenant qu'Aristote & Pline, nous ayant parlé de la teinture de pourpre, & des coquillages qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs si dignes

de remarque, par lesquels passe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peut-être que, n'ayant pas assez examiné ces coquillages par eux-mêmes, & n'en étant instruits que par des Mémoires peu exacts, ils n'auront rien dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre; car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudiéres avec une grande quantité d'eau, elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Réaumur, dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Poitou l'année 1710, en considérant au bord de la côte les coquillages appellés *Buccinum*, que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de poupre, qu'il ne cherchoit point, & qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux Anciens, quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'assembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable, en si grande quantité, qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains, au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par-tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres ou ces arcades de sable étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit

quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur grosseur d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise qui n'en devinrent qu'un peu plus salles : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il démêloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque, jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi-quart d'heure après, il fut frappé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un Royaume, que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une maniére infiniment plus commode que celle

celle dont les Anciens ſe ſervoient pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramaſſé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter autant qu'il ſeroit poſſible, les ordures qui pourroient en altérer par leur mêlange la couleur pourpre ; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en ſens contraires, à-peu-près comme on exprime le ſuc des groſeilles, lorſqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger d'avantage, on pourroit employer de petits preſſoirs, qui dans un moment feroient ſortir toute la liqueur. On a vu auparavant combien il falloit de tems & de ſoins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Le *Coccus* ou *Coccum*, fourniſſoit aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le diſputoit en quelque ſorte à la pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint enſemble, en [a] ſe plaignant des peres & meres de ſon tems, qui, dès le berceau, revêtoient leurs

Plin. l. 22. *c.* 2.

a Quid non adultus concupiſcet, qui in purpuris repit ? Nondum prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poſcit. *Quintil. l.* 1. *c.* 2.

enfans d'écartate & de pourpre, & leur inspiroient déja le goût du luxe & de la magnificence. L'écarlate, [a] selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne falloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre, qui est une espéce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excrescence ronde, rouge, & de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau, qui est une espéce d'yeuse, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera.* Cette excrescence est causée par la piquûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce gain *Kermès*; le Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *quisquilium.* On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La riviére des Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

a Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylium tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices. . . . ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

Il y a deux eſpéces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui ſe fait avec la graine dont je viens de parler ; & l'Ecarlate de Hollande, qui ſe fait avec la Cochenille. C'eſt une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne ſont pas d'accord entr'eux ſur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'eſt une eſpéce de ver ; & les autres, que c'eſt ſimplement la graine d'un arbre.

On ſe ſert rarement de la premiére graine, depuis qu'on a découvert la Cochenille, qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès*, qui eſt plus foncée, & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage ſur celle de la Cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par-deſſus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'inſtant.

§. IX. *Etoffes de Soie.*

La Soie, comme l'obſerve M. Mahudel dans la Diſſertation qu'il nous a donnée ſur cette matiére, dont je ferai ici grand uſage ; la Soie, dit-il, eſt une de ces choſes dont on s'eſt ſervi pendant pluſieurs ſiécles preſque dans toute l'Aſie, en Afrique, & en beau-

Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions, Tome V.

Z ij

coup d'endroits de l'Europe, ſans que l'on connût ce que c'étoit : ſoit parce que les peuples chez qui elle ſe trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers ; ſoit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de ſe le voir ravir par d'autres. C'eſt ſans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'inſtruire de l'origine de ce fil précieux, que ſont nées tant d'opinions ſinguliéres des plus anciens Auteurs.

Herod. l. 3. c. 106. A juger de la deſcription qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connuſſent de ſon tems du côté du Levant) il paroît que c'étoit la premiére idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoyés dans ce pays-là pour le reconnoître, ne voyant qu'en paſſant les cocons des vers à ſoie dont ces arbres étoient chargés, ſous un climat où ces inſectes écloſent ſur leurs feuilles, s'y nourriſſent, & montent naturellement ſur leurs branches, priſſent ces cocons pour des poletons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que ſur la relation de ces gens peu fidéles, que Théophraſte regardoit ce genre

Theophr. in édit. Bodel. l. 4. c. 9.

d'arbres comme exiſtant ; & qu'il les rangeoit dans une claſſe particuliére qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit auſſi le ſentiment de Virgile :

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres. *Georg. l. 2. v. 121.*

Ariſtote, quoique le plus ancien des Naturaliſtes, eſt celui qui a donné la deſcription d'un inſecte le plus approchant du ver à ſoie. C'eſt en parlant des différentes eſpéces de chenilles, qu'il en décrit une qui vient d'un ver cornu, & à laquelle il ne donne le nom de Βόμβυξ que lorſqu'elle s'eſt renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle ſort en papillon ; changemens, qui, ſelon lui, s'accompliſſent en ſix mois. *Ariſtot. l. 5 hiſt. anim. c. 19.*

Environ quatre cents ans après Ariſtote, Pline, auquel l'hiſtoire des animaux écrite par ce Philoſophe étoit très-connue, a répété dans la ſienne le même fait à la lettre. Il y range auſſi ſous le nom de *Bombyx*, non ſeulement cette eſpéce de ver qu'on a prétendu qui produiſoit la Soie de Cos, mais encore diverſes autres Chenilles qui naiſſent dans cette iſle, & qu'il ſuppoſe y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faiſoient des étoffes *Plin. l. 11. c. 22. 23.*

d'une grande légéreté, & d'une grande beauté.

Pausan. l. 6. p. 394. Pausanias, qui a écrit quelques années après Pline, est le premier qui nous apprend que ce ver est Indien, & que les Grecs l'appelloient Σὴρ, d'où est dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez lesquels on s'est convaincu depuis que cet insecte naissoit.

Ce ver qui produit la Soie est un insecte moins merveilleux encore par la matiére précieuse qu'il fournit pour diverses étoffes, que par les différentes formes qu'il prend, soit avant, soit après s'être enveloppé dans la riche coque qu'il se file lui-même. De graine ou semence qu'il est d'abord, il devient un ver assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espéce de féve grisâtre, à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement, ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de Soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare par la graine ou semence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une description plus

étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'est de cette coque où le ver s'étoit renfermé, qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui servent également au luxe & à la magnificence des riches, & à la subsistance des pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque cocon plus de neuf cents pieds de fil : & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille pieds de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matiére si fine, si déliée, & qui echappe presque à l'œil, composer des étoffes aussi fermes & aussi durables que le sont celles de Soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étoffes ! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque a assure que l'Empereur Aurélien refusa,

a Vestem holosericam neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et cùm ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo Serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vospic. in Aurel.*

par cette raiſon, à l'Impératrice ſa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empreſſement; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaiſe que j'achette du fil au poids de l'or*; car le prix d'une livre de Soie étoit pour-lors une livre d'or.

Ce n'eſt que bien tard que l'uſage des vers à Soie a été connu & eſt devenu commun dans l'Europe. L'Hiſtorien Procope en place l'époque vers le milieu du cinquiéme ſiécle, ſous l'Empereur Juſtinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes à Conſtantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Juſtinien, pour ôter aux Perſans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils ſe firent préſenter à lui, & lui proposérent, pour ſe paſſer des Perſans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il ſongeoit, qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur, perſuadé par leur récit de la poſſibilité de ce moyen, les renvoya à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher des œufs des inſectes qu'ils diſoient ne pouvoir en être tranſportés vivans. Ces Moines, après un ſecond voyage,

Procop. l. 2. de bello Vandal.

étant de retour à Conſtantinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en ſortit des vers, qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc; & ils prouvérent par cette expérience qui leur réuſſit, toute la méchanique de la Soie, dont l'Empereur avoit ſouhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'uſage de la Soie ſe répandit peu-à-peu, & paſſa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athénes, à Thébes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger, Roi de Sicile, en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Iſle & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui firent une partie du butin que ce Prince rapporta des villes de Gréce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans ſon expédition de la Terre Sainte. Enfin le reſte de l'Italie & l'Eſpagne ayant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étoffes de Soie commencérent auſſi à ſe fabriquer en France, ſur-tout dans les parties méridionales de ce royaume où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soieries à Tours. Les premiers Ou-

vriers qui y travailloient furent appellés de Génes, de Venise, de Florence, & même de la Gréce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles Ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à Soie ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? Ont-ils une matiére plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes ? Sait-on comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peut-on rendre raison, de ce qu'une matiére liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Peut-on expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la Soie dont il est le principe, & d'attendre dans ce riche tombeau une espéce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa premiére naissance lui avoit refusées. Ce sont les réflexions que fait l'Auteur du nouveau Commentaire sur

Job à l'occaſion de ces paroles : *Quis poſuit in nentibus ſapientiam ?* QUI A DONNÉ *à certains animaux qui ont l'induſtrie de filer cette eſpéce de ſageſſe ?*

Job, ch. 38. v. 36. ſelon l'hébreu.

CONCLUSION.

TOUT ce que j'ai dit juſqu'ici doit faire conclure que le Commerce eſt une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richeſſe & à l'abondance d'un Etat, & que par cette raiſon il mérite que les Princes & leurs Miniſtres y donnent une attention particuliére. Il ne paroît pas à la vérité que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c'eût été ſe dégrader que de donner leurs ſoins à l'exercice du trafic, & de devenir en quelque ſorte marchands, eux qui ſe croyoient deſtinés à gouverner les peuples, & qui étoient uniquement occupés du deſſein de conquérir l'Univers. Il ſemble en effet que l'eſprit de conquête & l'eſprit de commerce s'excluent mutuellement dans une même nation. L'un entraîne néceſſairement le tumulte, le déſordre, la déſolation, & porte par tout le trouble : l'autre, au contraire, ne reſpire que la paix & la tranquillité. Je n'examine point ici ſi cet éloignement des Romains pour le

Commerce étoit fondé en raiſon, & ſi un peuple qui n'eſt que belliqueux, en eſt pour cela plus heureux. Je dis ſeulement qu'un Roi qui aime véritablement ſes ſujets, & qui cherche à répandre l'abondance dans ſes Etats, ne manquera pas de donner tous ſes ſoins pour y faire fleurir le trafic; & il y réuſſira ſans peine. On a dit ſouvent, & c'eſt une maxime généralement reçue, que le Commerce ne demande que liberté, & protection : liberté, renfermée dans de ſages bornes, en ne génant point ceux qui l'exercent par l'aſſerviſſement à des régles incommodes, onéreuſes, & ſouvent inutiles; protection, en leur accordant tous les ſecours dont ils ont beſoin. On a vu quelles dépenſes fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le Commerce floriſſant en Egypte, & combien l'heureux ſuccès qu'eurent ſes ſoins lui a acquis de gloire. Un Prince intelligent & bien intentionné ne ſe mêle du Commerce que pour en bannir ſévérement la fraude & la mauvaiſe foi, & il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine, bien perſuadé qu'il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes Etats.

Je ſai que le Commerce a des inconvéniens & des dangers. L'or, l'argent,

les diamans, les perles, les étoffes précieuses, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs. Il seroit à souhaiter qu'on pût écarter d'un royaume chrétien le Commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la mollesse, & les folles dépenses. Mais cela n'est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abusera de tout, & même des meilleures choses. L'abus est condannable, mais n'est point une raison d'abolir des usages qui ne sont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les Arts dont j'ai à parler dans la suite.

Fin du dixiéme Tome.



TABLE
DU DIXIÉME VOLUME.
LIVRE VINGTIÉME.
FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÉME.

LIVRE VINGT-UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

Article Second.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le dixiéme Volume de l'*Hiſtoire Ancienne, &c.* de M Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, Imprimeur de Monſeigneur l'Archevêque de Paris, rue S. Jacques près Saint-Yves, 1783.